
L'ambigüité d'un précurseur du Vieux Monde. Étude comparative des représentations de l'homosexualité chez André Gide

Auteur : Compère, Loïc

Promoteur(s) : Demoulin, Laurent

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité spécialisée en analyse et création de savoirs critiques

Année académique : 2022-2023

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/17634>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Université de Liège
Faculté de Philosophie et Lettres



L'ambigüité d'un précurseur du Vieux Monde. Étude
comparative des représentations de l'homosexualité
chez André Gide

Mémoire réalisé par Loïc Compère, en vue de l'obtention du Master
en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à
finalité spécialisée en analyse et création de savoirs critiques

Promoteur : Laurent Demoulin

Lecteurs : Justine Huppe et Gérald Purnelle

Année académique 2022-2023

Remerciements

Je tiens à exprimer ma gratitude envers plusieurs personnes qui ont contribué à la réalisation de ce mémoire. Leur soutien, leur relecture et leur accompagnement ont été précieux tout au long de mon parcours intellectuel.

Tout d'abord, je souhaite remercier chaleureusement Laura Georges pour son soutien inconditionnel. Son écoute attentive et ses relectures ont été d'une aide précieuse dans l'élaboration de ce mémoire.

J'adresse également mes remerciements à François, Céline et Poa pour leur amitié indéfectible et leur accompagnement tout au long de mon aventure académique. Leurs encouragements et leur bienveillance furent une source de motivation constante.

Un remerciement spécial va à Laurent Demoulin, mon promoteur, pour son soutien constant, ses conseils éclairés et sa disponibilité. Ce travail n'aurait pas pu voir le jour sans son aide.

Enfin, je remercie Justine Huppe et Gérald Purnelle pour leur lecture attentive.

La réponse, c'est chacun de nous qui la donne, y apportant son histoire, son langage, sa liberté, mais comme histoire, langage et liberté changent infiniment, la réponse du monde à l'écrivain est infinie : on ne cesse jamais de répondre à ce qui a été écrit hors de toute réponse : affirmés puis mis en rivalité, puis remplacés, les sens passent, la question demeure. [...] [N]otre réponse ne sera jamais qu'éphémère et c'est pour cela qu'elle peut être entière.

BARTHES R., *Sur Racine*, Paris, Éditions du Seuil, 1963, pp.7-8.

Sommaire

Remerciements.....	- 3 -
Sommaire.....	- 5 -
La littérature aujourd'hui	- 7 -
<i>I. Pour ou contre ? Le courage de la nuance.....</i>	<i>- 10 -</i>
1.1. Les conséquences d'une œuvre.....	- 10 -
1.2. Du travail de Gide sur l'identité et sur l'émancipation	- 11 -
1.3. Nuancer et complexifier	- 12 -
<i>II. Plusieurs visions de l'homosexualité.....</i>	<i>- 13 -</i>
<i>Les Nourritures terrestres, le début des sous-entendus</i>	<i>- 17 -</i>
<i>L'Immoraliste, découvrir l'homosexualité.....</i>	<i>- 21 -</i>
<i>I. Le propos global.....</i>	<i>- 21 -</i>
<i>II. Le propos homosexuel.....</i>	<i>- 22 -</i>
<i>III. La jeunesse, source de la vie et du plaisir.....</i>	<i>- 27 -</i>
<i>Corydon, Les Faux-monnayeurs et Si le grain ne meurt ; trois dynamiques de l'aveu. - 33 -</i>	
<i>I. Corydon : une apologie socratique de l'homosexualité.....</i>	<i>- 33 -</i>
1.1. Mise en place	- 34 -
1.2. Justifications et argumentation	- 35 -
1.3. Le vocabulaire de l'homosexualité dans <i>Corydon</i>	- 37 -
1.4. La position de Corydon quant à l'homosexualité	- 39 -
1.4. Le discours d'un dominé dominant	- 41 -
<i>II. Comprendre Gide par le prisme de Foucault</i>	<i>- 45 -</i>
<i>III. Les Faux-monnayeurs : l'amour pédérastique idéal.....</i>	<i>- 47 -</i>
3.1. L'homosexualité en roman	- 50 -
<i>IV. Si le grain ne meurt : les confessions gidiennes.....</i>	<i>- 54 -</i>
4.1. Afrique, plaisirs et homosexualité.....	- 57 -
4.2. <i>Si le grain ne meurt</i> ou la genèse de l'homosexualité.....	- 60 -
<i>V. Un triptyque charnière</i>	<i>- 62 -</i>
<i>Les Caves du Vatican : fiction, symboles et ambigüité sexuelle</i>	<i>- 65 -</i>
<i>I. Le propos homosexuel par deux personnages.....</i>	<i>- 65 -</i>
1.1. Anthime	- 65 -
1.2. Lafcadio	- 65 -
<i>II. Analyse.....</i>	<i>- 67 -</i>
<i>Geneviève : l'homosexualité féminine au centre du récit</i>	<i>- 73 -</i>

<i>I. Un exemple d'homosexualité féminine.....</i>	<i>- 74 -</i>
Le Journal : une œuvre englobante.....	- 79 -
<i>I. Comment Gide décrit sa relation aux enfants.....</i>	<i>- 79 -</i>
<i>II. Les enfants eux-mêmes.....</i>	<i>- 80 -</i>
<i>III. Gide théoricien et métacritique dans son Journal.....</i>	<i>- 86 -</i>
Conclusions.....	- 91 -
<i>I. Perspective chronologique.....</i>	<i>- 91 -</i>
<i>II. À propos du genre littéraire.....</i>	<i>- 93 -</i>
<i>III. Gide est-il encore lisible aujourd'hui ?.....</i>	<i>- 94 -</i>
Bibliographie.....	- 97 -
<i>I. Sources primaires.....</i>	<i>- 97 -</i>
<i>II. Sources secondaires.....</i>	<i>- 97 -</i>
Sitographie.....	- 99 -
Annexe I.....	- 101 -

La littérature aujourd'hui

« “Malheur à celui par qui le scandale arrive“
mais “Il faut que le scandale arrive¹“. »

Début 2020, la thématique de la pédophilie dans la littérature a été profondément questionnée. La parole a changé de bord, passant des bourreaux aux victimes. Le sujet est désormais récurrent dans la littérature contemporaine ; on dénonce ceux qui s'y sont prêtés et les conséquences de leurs actes, qu'ils relèvent ou pas de l'inceste. Jusque-là, la voix des victimes portait peu mais la publication du *Consentement* de Vanessa Springora a lancé une nouvelle tendance propre à l'ère du #MeToo : des victimes d'abus sexuels osent parler de ce qu'elles ont vécu, souvent il y a des années, et sont entendues. Ainsi, on a pu voir se transposer à la littérature l'éternelle question de la dissociation entre l'œuvre et l'auteur donnant notamment *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur*² et *La littérature à l'heure de #metoo*³. La personne que Springora désignait par « G » a été abandonnée par beaucoup, suite à ces révélations (lesquelles, du reste, n'étaient pas un secret), et des groupes de pression se sont mis en place afin de censurer son œuvre donnant lieu à de violents échanges par articles de presse interposés. Ce déferlement, ces unes de journaux, montrent quelque chose : le monde a changé. En Amérique du Nord, sur certains campus, on parle de *trigger-warning*, de *cancel culture*, certains mots ne peuvent plus être utilisés et ce quel que soit le contexte... Brice Couturier va jusqu'à annoncer une réécriture du passé en fonction des idéologies du présent⁴. Ce qui est certain, Éric Berkowitz le rappelle⁵, c'est qu'en 2020, aux États-Unis étaient brûlés des exemplaires d'Harry Potter et qu'entre 2000 et 2009, dans le même pays, 5000 livres ont été *challenged*, c'est-à-dire contestés par des parents ou des associations cherchant à faire retirer ces ouvrages des bibliothèques et des universités. Cette tendance ne va pas diminuant. En effet, si aujourd'hui c'est surtout la question de la racialisation qui pose problème, les questions d'ordre sexuel sont également très délicates et ce d'autant plus lorsqu'elles touchent à l'enfant.

¹ GIDE A., *Le Traité du Narcisse*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » (2009), 1912, p.169.

² SAPIRO G., *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur ?*, Paris, Seuil, 2020.

³ MERLIN-KAJMAN H., *La littérature à l'heure de #metoo*, Paris, Ithaque, 2020.

⁴ GESBERT O., *Woke, Cancel Culture, Gender studies... Assiste-t-on à une américanisation des idées ?* [Émission de radio], France Culture, diffusée le 04/10/2021, URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-idees/brice-couturier>.

⁵ BERKOWITZ E., « Aux États-Unis, ce sont les universités et les écoles qui exercent le plus la censure », dans *Le Point Références. Livres interdits. Une histoire de la censure*, Hors-série, septembre-octobre-novembre 2021, pp.94-96.

Tout cela pourrait amener certains à demander l'effacement de ces textes de notre histoire littéraire.

Quoi qu'il en soit, André Gide, dont le nom a été cité quelquefois durant l'affaire Springora, n'a pas encore été inquiété par la censure mais des interrogations émergent : qu'est-ce que cet auteur peut encore apporter dans un monde si différent du sien ? Comment le lire ? Peut-on seulement encore le lire ? Les uns l'ont accusé de pervertir la jeunesse, d'autres ont suivi son enseignement. Quant à lui, il écrivait : « sur les jeunes qui sont venus à moi, mon influence a toujours été utile et salubre⁶. » Du reste, on a souvent confondu sa défense de l'homosexualité et sa prise de position en faveur d'une « pédérastie normale ». Pourtant, Gide a pu être décrit comme un précurseur de la notion de genre surtout dans *Corydon* ; certains le considèrent comme un pédophile libidineux et d'autres n'évoquent ses prises de paroles en faveur de la pédérastie que du bout des lèvres. Les perspectives diffèrent donc profondément et ce sont ces variations que nous chercherons à nuancer. Nous ne serons donc pas hagiographiques. Évelyne Méron⁷, Joanna Jakubowska⁸ et bien d'autres nous invitent à redécouvrir Gide avec un regard moderne, annoncent qu'il est plus actuel que jamais ; soit, mais nous voudrions que cette redécouverte soit celle d'un Gide entier. Il faut aborder les points qui fâchent et le caractère ambigu de l'œuvre gidienne. C'est uniquement ainsi que l'on pourra atteindre une vision pertinente sur l'auteur et surtout sur ce qu'il a écrit.

Le présent mémoire se divisera en deux grandes parties. D'abord, nous envisagerons les œuvres produites en lien avec notre thématique à travers un état de l'art dont le but sera de nuancer les prises de position de certains chercheurs. Ensuite, une deuxième partie, centrée sur les textes de Gide et sur leur analyse, sera développée ; elle constituera la partie la plus conséquente de ce travail. L'étude de *Corydon* sera évidemment centrale dans le développement de ce panorama puisqu'il « est, dans le très concerté jeu de miroir qu'il instaure avec *Si le grain ne meurt*, le premier coming-out de la part d'un écrivain de la stature de Gide⁹. » Au fil de cette section analytique, nous nous attèlerons à voir comment Gide représente les relations

⁶ MARTIN DU GARD R., *Notes sur André Gide, 1913-1951*, Paris, Gallimard, 1951, p.97 cité par ABDALLAH EL SOKATI C., *André Gide au miroir de la critique : « Corydon » entre œuvre et manifeste*. Littératures. Université Paris-Est, 2011, p.103.

⁷ MÉRON E., *André Gide, aujourd'hui plus que jamais « Et nunc manet in vobis »*, Paris, Classiques Garnier, Bibl. gidienne 8, 2018.

⁸ JAKUBOWSKA J. et SOLOVÁ R. (dir.), *André Gide à (re)découvrir ?*, Paris, Classiques Garnier, Bibl. gidienne 12, 2020.

⁹ NEMER M., *Corydon Citoyen, essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Gallimard, 2006. p.32.

homosexuelles dans ses textes de fictions, dans ses traités et dans le *Journal*. Enfin, dans la troisième et dernière partie de ce travail, nous comparerons les différentes sources envisagées pour mettre au jour la représentation que Gide se fit de la pédérastie et de ces rapports. Nous n'irons pas jusqu'à dire que nous ferons abstraction de l'aspect biographique tout au long de ce mémoire, car Gide met dans chacun de ses textes, à divers degrés, une part de lui-même. Cependant, nous ne chercherons pas à expliquer certaines caractéristiques qui firent de Gide l'homme qu'il était ; d'autres s'y sont essayés avant nous avec plus ou moins de réussite. En somme, nous ne remontrons pas jusqu'aux racines des tendances sexuelles d'André Gide. L'objectif sera plutôt de retracer l'évolution des représentations pédérastiques dans son œuvre en observant comment elles sont exprimées à travers chaque texte. Dès lors, il est certain que les cas « de *Corydon*, de *Si le grain ne meurt*, des *Faux-Monnayeurs*, c'est-à-dire respectivement du manifeste, de l'aveu autobiographique [...] et du traitement romanesque de l'homosexualité¹⁰ » seront envisagés comme des textes charnières dans la manière de parler de la pédérastie par Gide. Notre intérêt sera aussi de voir si Gide est encore lisible aujourd'hui en sachant que de plus en plus de gens s'engagent pour lutter contre la diffusion des textes d'écrivains mettant en avant des opinions qu'ils jugent inacceptables. Or, ici, l'acceptation totale de soi mène à deux tendances dont l'une est plutôt tolérée et dont l'autre est vue comme l'horreur absolue. Gide, précurseur des études de genre et défenseur du droit à être soi-même, revendiqua le droit à l'homosexualité et à la pédérastie qui ont constitué toutes deux l'aboutissement de son acceptation de ses penchants sexuels/amoureux.

¹⁰ STEEL D., « Gide à Cambridge, 1918 », dans *BAAG*, n° 125, janvier 2000, p.38.

I. Pour ou contre ? Le courage de la nuance

1.1. Les conséquences d'une œuvre

Il est clair que, si aujourd'hui l'œuvre de Gide pose problème, c'est à cause du rapport que l'écrivain entretenait avec des mineurs d'âge. C'est aussi de par le fait que, comme Anne Ambroise Rendu l'écrit, « les néopédophiles ont célébré Gide en 1970¹¹ ». Il y a donc deux dimensions dans le rejet que peut subir Gide. La première est de plus en plus courante de nos jours et consiste à ne plus vouloir admirer l'œuvre d'un auteur dont les comportements nous répugnent. C'est une réaction épidermique que l'on retrouve le plus souvent chez le grand public et qui se base sur un facteur extérieur à l'œuvre. Cependant, en ce qui concerne Gide, la situation est encore plus complexe car il est question de la pédérastie et des relations entre adultes et mineurs au sein même des textes. Dès lors, le lecteur averti des penchants de l'auteur se voit très régulièrement rappelé à cette réalité communément désapprouvée. Le dégoût en devient d'autant plus fort et ce n'est plus uniquement pour ce que Gide fut qu'on l'évite mais aussi pour ce qu'il écrivit. Puis, au sein de ceux qui ne veulent plus lire Gide, certains estiment qu'il ne *faut* plus le lire. Ils partagent leur opinion en déclarant qu'il y a plus de mal à retirer de ces textes que de bien. Dès lors, rationalisant leur argumentation, ils font appel à l'histoire et évoquent les pires conséquences des textes de Gide : la justification de rapports sexuels entre adultes et mineurs. On en revient ainsi à l'accusation de perversion dont Gide était la cible autrefois. Cependant, si C. Abdallah El Sokati¹² rappelle à juste titre qu'il était accusé de « pervertir la jeunesse » par Louis Le Sidaner ou Jean de Gourmont, le type de perversion dénoncé semble avoir changé. C'est plutôt l'adulte qui pourrait trouver, dans les textes, des arguments pour défendre ses penchants et se décider à les assouvir. Alors qu'autrefois on voyait dans ses textes une défense de l'homosexualité qui choquait les bonnes consciences chrétiennes, nous sommes dérangés aujourd'hui, que l'on soit croyant ou non, par l'éloge de la pédophilie : les textes de Gide seraient-ils de nature à pousser certains à l'acte ? Il est clair que, de ce point de vue, il semble logique de vouer cet auteur à l'oubli... Cependant, essayons de dépasser l'invective clivée et de profiter de la grande qualité de ce que l'on appelle la *cancel culture* :

¹¹ AMBROISE-RENDU A-C., *Histoire de la pédophilie XIX^e – XXI^e siècle*, Paris, Fayard, 2014, p.113. Précisons que, dans les années 1970-1980, des plaidoyers en faveur de la pédophilie émergent. Ils suivent mai 68 et se justifient avec la notion phare de l'époque : l'émancipation. En résumé, cette néopédophilie serait, selon ses défenseurs, une étape centrale dans la libération des corps et dans l'émancipation des jeunes.

¹² ABDALLAH EL SOKATI C., *André Gide au miroir de la critique : « Corydon » entre œuvre et manifeste*, Littératures, Université Paris-Est, 2011.

interroger l'histoire littéraire et notre culture afin « d'en contester la hiérarchie et d'inciter à une plus grande lucidité¹³ ». Narada, un disciple de Bouddha, disait, paraît-il, qu'il faut connaître pour comprendre et comprendre pour juger. Attelons-nous donc à cette tâche et nuancions les critiques de l'œuvre de Gide, qu'elles soient positives ou négatives.

1.2. Du travail de Gide sur l'identité et sur l'émancipation

Face à ces critiques, certains prennent le parti de défendre Gide en soulignant notamment qu'il fut le maître et le libérateur de toute une génération. Il fut en effet très suivi par la jeunesse entre 1920 et 1930. Pour celle-ci, Gide c'est d'abord *Les Nourritures terrestres*, un livre dans lequel est prônée l'émancipation. Dans ce texte, le lecteur apprend la liberté et une certaine conception du bonheur. A. Vezzoso cite l'avis de M-C. Rousseau qui résume les raisons de la présence persistante de Gide au sein de l'enseignement :

Étudier un auteur tel qu'André Gide, volontiers provocateur, iconoclaste et révolutionnaire par son ouverture d'esprit, semble aux jeunes générations d'aujourd'hui une chose tout à fait envisageable pour un (jeune) professeur du secondaire.¹⁴

D'autres arguments sont également évoqués comme les qualités littéraires de ses textes ou des conceptions plus morales. Dans ce cas, c'est généralement la sincérité de Gide qui est applaudie. On admire alors l'honnêteté dans l'écriture de soi. Face à une société qui réproouve sa personnalité et ses penchants, l'écrivain prend position s'exposant ainsi courageusement aux critiques. Il écrit lui-même : « J'estime que mieux vaut encore être haï pour ce que l'on est, qu'aimé pour ce que l'on n'est pas. Ce dont j'ai le plus souffert durant ma vie, je crois bien que c'est le mensonge¹⁵. »

Cela dit, aujourd'hui, ces arguments sont de moins en moins entendus. En effet, le message libérateur de Gide semble acquis pour les jeunes et ils n'y trouvent plus forcément une révélation. De plus, même si l'auteur est considéré à l'étranger comme un des représentants de la bonne langue française, son statut de *Dead White European Male* le menace de disparaître de l'enseignement. La solution qu'ont trouvée les anglo-saxons pour garder une place à Gide dans leurs universités est de le réactualiser à l'aide des outils des *Queer Studies*, *Gender Studies*

¹³ MURAT L., *Qui annule quoi ?*, Paris, Seuil, 2022, p.38.

¹⁴ VEZZOSO A., « Table ronde : Gide en 2011 », dans SAGAERT M. et SCHNYDER P. (dir.), *Actualités d'André Gide*, Paris, Honoré Champion, 2014, p.182.

¹⁵ GIDE A., *Si le grain ne meurt*, Paris, Gallimard, Folio (1955), 1926, p.6.

et *Cultural Studies*. Ainsi, F. Canovas explique dans « D'est en ouest : itinéraire de la critique gidienne aux États-Unis¹⁶ » que c'est plutôt en insistant sur la dimension d'émancipation des minorités que Gide est désormais abordé. Cela traduit un mouvement global de la pensée : un « désintérêt pour les figures canoniques en faveur des minorités¹⁷ ». Cette tendance, plus politique et idéologique que littéraire a maintenant le vent en poupe dans l'espace français. Cela se ressent fortement dans les publications concernant Gide qui admirent sa clairvoyance dans le domaine des études de genre. Au-delà de l'émancipation individuelle de chacun, elles soulignent chez Gide la quête d'affranchissement de tout déterminisme social ou familial, notamment d'un point de vue sexuel. Gide, au-delà de sa défense de l'homosexualité envers et contre tous, serait même « pionnier des études de genre¹⁸ ». On en arrive parfois même à présenter sa démarche comme un « acte héroïque afin de défendre les marginaux¹⁹ ». En somme, de peur de perdre Gide, certaines publications récentes telles que *André Gide, aujourd'hui plus que jamais « Et nunc manet in vobis »*, *André Gide à (re)découvrir ?* ou encore « Réflexion sur les genres : du littéraire au culturel dans le *Ramier*²⁰ » que nous avons évoquées plus haut se concentrent sur la réhabilitation de l'auteur avec une tendance à mettre de côté les points qui fâchent.

1.3. Nuancer et complexifier

Au vu de ces positions clivées qui mettent le plus souvent de côté les éléments qui pourraient ne pas convenir à leurs objectifs, notre travail consistera, au sein des prochaines lignes, à reposer les questions que suscite le thème homosexuel chez Gide en cherchant à être le plus complet et honnête possible. Nous allons donc commencer par évoquer les textes scientifiques qui ont pu traiter de la vision de l'homosexualité chez Gide. Nous les résumerons pour donner une vision d'ensemble, mais plus précise que les quelques lignes qui précèdent, de l'état actuel des connaissances sur le sujet.

¹⁶ CANOVAS F., « D'est en ouest : itinéraire de la critique gidienne aux États-Unis », dans SAGAERT M. et SCHNYDER P. (dir.), *Actualités d'André Gide : actes du colloque international organisé au Palais Neptune de Toulon et à la Villa Noailles à Hyères les 10, 11 et 12 mars 2011*, Paris, Honoré Champion, 2012, pp.197-214.

¹⁷ *Ibid.*, p.204.

¹⁸ LEGRAND J., « Réflexion sur les genres : du littéraire au culturel dans le *Ramier* », dans SAGAERT M. et SCHNYDER P. (dir.), *Actualités d'André Gide*, Paris, Honoré Champion, 2014, p.101.

¹⁹ APTER E., *Andrée Gide and the code of homotextuality*, Saratoga, CA, ANMA Libri, 1987, p.174 cité par ABDALLAH EL SOKATI C., *André Gide au miroir de la critique : « Corydon » entre œuvre et manifeste*. Littératures. Université Paris-Est, 2011, p.169.

²⁰ LEGRAND J., « Réflexion sur les genres : du littéraire au culturel dans le *Ramier* », *op. cit.*, 2014.

II. Plusieurs visions de l'homosexualité

L'ouvrage évoquant le plus longuement et de la manière la plus complète le sujet qui nous intéresse est sans doute *Le Thème de l'enfance dans l'œuvre d'André Gide*²¹ de David Steel. L'auteur s'occupant du thème annoncé dans son livre en vient à l'homosexualité de Gide lui-même. En sept chapitres, un panorama des figures enfantines dans l'œuvre d'André Gide est développé. Dans l'ordre, D. Steel évoque l'attrance que produit l'enfant sur l'auteur, le paradis que représente l'enfance pour Gide, son idéal pédagogique, la figure de l'enfant nomade, celle de l'enfant naturel, celle des jeunes débauchés et celle de l'enfant échanson. L'auteur raconte, sur la base de ce qu'écrit Jean Delay, que Gide était attiré par les jeunes garçons et qu'il idéalisait la jeunesse. Elle était pour lui une sorte de paradis perdu ; Steel explique que pour le personnage de Michel dans *L'Immoraliste* l'intellect mutile l'adulte et que, de ce fait, seul l'enfant est entier. Il souligne ensuite les similitudes entre Michel et Gide lui-même. De la même façon, il fait référence à l'expérience de Gide avec sa mère pour expliquer sa pédagogie et la misogynie dont il fait preuve à ce sujet. Toujours sur ce thème, il narre l'expérience pédagogique qu'eut Gide avec Marc Allégret et en quoi elle fut décisive. En fait, dans ces chapitres et dans les suivants, D. Steel va jusqu'à expliquer complètement les œuvres de Gide par sa biographie. Dès lors, on retiendra de cet ouvrage un grand nombre de pistes, mais nous les explorerons différemment. Il y a en effet, dans ce livre de 1974, une très forte tendance à se référer au vécu de Gide ou même à des suppositions psychologiques afin d'expliquer les raisons de la présence de telle ou telle figure dans le texte. Nous souhaitons plutôt observer comment les différentes figures de l'enfant et du jeune homme sont mises en place pour développer la relation homosexuelle afin de remettre cette dernière au premier plan. Nous travaillerons à partir des textes sans nous encombrer de la biographie de Gide ; notre objectif n'est pas d'expliquer par la réalité les causes qui ont précédé les œuvres mais plutôt d'observer les effets que ces dernières peuvent produire aujourd'hui et de quelle manière elles le font.

Corydon, texte dans lequel Gide construit une argumentation en faveur de la pédérastie, est sans doute l'œuvre qui a donné lieu au plus de travaux sur le thème de l'homosexualité. Selon C. Abdallah El Sokati²², *Corydon* a permis à l'homosexualité de se faire une place dans la littérature française. Dans un point précisément dédié à *Corydon*, nous développerons quelle homosexualité Gide défend et ce avec l'aide des travaux de C. Abdallah El Sokati et de Didier

²¹ STEEL D., *Le Thème de l'enfance dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Université de Paris, 1974.

²² ABDALLAH EL SOKATI C., *André Gide au miroir de la critique : « Corydon » entre œuvre et manifeste*, op.cit..

Éribon qui, notamment dans *Réflexions sur la question gay*²³, a abordé cette œuvre de manière pertinente et nuancée. Monique Nemer quant à elle a publié *Corydon citoyen*²⁴, ouvrage qui mêle une réflexion sur la pensée homosexuelle de Gide mais surtout sur sa représentation d'un uranisme utile à l'État.

E. Guerini s'est attelé, quant à lui, dans *L'aveu homosexuel dans les œuvres autobiographiques d'André Gide et de Julien Green*²⁵, à une comparaison des modalités d'aveux homosexuels chez les deux auteurs. Il explique que, dans les textes autobiographiques de Gide et plus précisément dans *Si le grain ne meurt*, l'homosexualité reste taboue. D'autant plus qu'elle s'accompagne d'une attirance pour les plus jeunes, d'expériences avec des prostituées et d'un mariage avec sa cousine en dépit de tout le reste. L'écrivain se situe donc toujours entre confession et réticence. Exposer ces mœurs est considéré comme honteux à l'époque, surtout dans un texte autobiographique, c'est pourquoi « leurs confessions sont marquées par une présence massive de non-dits, de réticences, d'ambiguïtés et de silences²⁶. » Cela dit, Guerini identifie également cette réticence comme une mise en scène donnant de la valeur à l'aveu. Si ce dernier est dur à formuler explicitement, cela lui donne un prix d'autant plus élevé. Il souligne aussi que Gide étant le premier homosexuel à publier en livre son histoire intime, la tension et les non-dits vont de soi. Ainsi, Gide ne retire rien à ses aveux mais dit tout d'une manière détournée, tortueuse. D'abord, il utilise la polysémie, la métaphore ou encore un vocabulaire biblique pour se confesser, aboutissant ainsi à ce que P. Lejeune appelle « un art de la litote ». Plus tard, lorsqu'il annonce son homosexualité, il détourne l'attention du lecteur vers la forme qui se transforme et devient très lyrique. La recherche formelle est présente pour attirer l'attention du lecteur et ainsi atténuer l'importance de l'information reçue. Il conclut que la confession chez Gide n'est pas explicite et qu'il n'avoue pas son homosexualité clairement. Digressions et autres moyens stylistiques permettent de faire comprendre le sujet du texte en creux mais participent à ne jamais l'exposer en tant que tel. L'auteur de *Si le grain ne meurt* tente de donner, selon Guerini, la voix aux non-dits à travers des aveux sinueux et opaques.

Enfin, dans ce travail, deux autres types de textes nous intéresseront : le *Journal* ainsi qu'une sélection de fictions. Cependant, au vu du fait que les études traitant de l'homosexualité

²³ ÉRIBON D., *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2012.

²⁴ NEMER M., *Corydon Citoyen. Essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Gallimard, 2006.

²⁵ GUERINI E., *L'aveu homosexuel dans les œuvres autobiographiques d'André Gide et de Julien Green*, Paris, L'Harmattan, 2018.

²⁶ *Ibid.*, p.10.

dans ces textes considèrent ce sujet parmi d'autres, nous développerons les éléments pertinents pour notre travail au sein de chaque partie spécifique. Nous pourrions ainsi observer les régularités ou les différences existant entre les divers textes et genres. Cependant, tout un ensemble de sources plus générales nous aideront à construire notre propos ; ce seront en particulier des publications récentes telles que le premier numéro de la revue littéraire dirigée par Yann Moix *Année Zéro*²⁷ dans lequel plusieurs auteurs ont pris la parole à propos de Gide en évoquant des sujets variés dont celui de la pédophilie et de l'homosexualité. La taille réduite des articles qui ne font qu'une vingtaine de pages maximum pousse cependant à des propos superficiels. Nous suivons donc le conseil de Philippe Ambre qui nous invite dans « André Gide au cœur de la question pédophile²⁸ » à « appréhender la question pédophile de la meilleure manière possible, c'est-à-dire : la plus complète²⁹ » en faisant parfois appel aux productions de cet ouvrage touche à tout quand cela sera pertinent.

²⁷ MOIX Y. (dir.), *Année Zéro*, n°1, Paris, Bouquins, janvier 2022.

²⁸ AMBRE P., « André Gide au cœur de la question pédophile » dans *Année Zéro*, n°1, Paris, Bouquins, janvier 2022, pp.191-216.

²⁹ *Ibid.*, p.201.

Les Nourritures terrestres, le début des sous-entendus

Les Nourritures terrestres ne se sont pas beaucoup vendues à leur sortie en 1897 (moins de 500 exemplaires). Ce n'est qu'après la Première Guerre mondiale que la *Nouvelle Revue Française* révélera l'œuvre, provoquant ainsi son succès. Ce texte aux accents nietzschéens avait pourtant réussi à cerner les besoins de son époque et à y répondre. Ainsi, elle obtient d'être particulièrement appréciée par la nouvelle génération ; Simone de Beauvoir en recopie par exemple quelques lignes dans ses carnets de jeunesse. C. Maurice explique que

l'influence de Gide est considérable pendant les années 1920-30, parce qu'elle s'identifie à presque tous les courants et thèmes de la période : culte de la sincérité, sens de la complexité et des contradictions humaines, besoin d'aventure, libération des contraintes et des conventions...³⁰

Gide devient alors le maître d'une génération par le biais d'un livre dans lequel le personnage de Ménalque inculque sa philosophie à un lecteur imaginaire, Nathanaël. C'est ainsi principalement comme une œuvre émancipatrice s'adressant à la jeunesse que fut reçu ce texte. Le thème de l'homosexualité a, comme celui de la représentation de la pédérastie, été laissé de côté. Pourtant, pour le lecteur actuel connaissant les penchants de Gide, cela saute aux yeux : ce texte philosophique est obnubilé par la figure enfantine. Le regard que l'auteur porte sur cette dernière est particulier et va au-delà d'une simple admiration pour la jeunesse elle-même. En outre, notons, d'ores et déjà que la plupart des anecdotes racontées par Ménalque ont pour paysage des pays d'Afrique.

À la page 21, en guise d'introduction et pour se distancier des propos suivants, Ménalque dit qu'il a toujours été attiré par les opinions qui allaient à l'inverse de la doxa. Il décide alors et conseille à Nathanaël d'« agir sans juger si l'action est bonne ou mauvaise. [D'a]imer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal³¹. » Le narrateur se place donc du côté de l'amoralité et entraîne son lecteur avec lui. Il peut dès lors développer le regard qu'il a sur les jeunes : « Deux beaux garçons, pieds nus, récoltaient le grain³². » À partir de ce point, le livre s'attarde régulièrement sur la description d'enfants : ils sont dépeints sortant de l'école, dormant, gardant des chèvres... Les lignes les plus citées du livre sont sans doute : « - Familles, je vous hais ! Foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur³³. » Elles résument très

³⁰ MAURICE C., *Deux grands maîtres de jeunesse : Maurice Barrès et André Gide*, Mémoire en Philologie romane, Université de Liège, 1962, pp.55-56.

³¹ GIDE A., *Les Nourritures terrestres*, Paris, Gallimard, Folio (1972), 1897, p.21

³² *Ibid.*, p.22.

³³ *Ibid.*, p.67.

clairement la philosophie de Ménélaque, émancipatrice, qui pousse l'homme à quitter tout lieu où il serait contraint. Au-delà de l'entourage et de la morale puritaine, ce sont aussi les possessions qui empêchent le bonheur ; face à cela, Ménélaque propose la solution du dénuement. Cependant, moins citée est la suite de cette page évoquant une figure enfantine :

- Parfois, invisible de nuit, je suis resté penché sur une vitre, à longtemp s regarder la coutume d'une maison. Le père était là, près de la lampe ; la mère cousait ; la place d'un aïeul restait vide ; un enfant près du père étudiait ; - et mon cœur se gonfla du désir de l'emmen er avec moi sur les routes.³⁴

Observant une famille, c'est sur l'enfant que Ménélaque s'arrête et c'est lui qui fait naître le désir en lui. Ce désir n'est cependant pas présenté comme sexuel ; il consiste plutôt à encourager l'enfant à s'émanciper. Ménélaque se donne le rôle du professeur, il partage son expérience avec les jeunes pour les aider à devenir « eux-mêmes ». En effet,

[l]e lendemain je le revis, comme il sortait de l'école ; le surlendemain je lui parlai ; quatre jours après il quitta tout pour me suivre. Je lui ouvris les yeux devant la splendeur de la plaine ; il comprit qu'elle était ouverte pour lui. J'enseignai donc son âme à devenir plus vagabonde, joyeuse enfin — puis à se détacher même de moi [...]³⁵

Ménélaque est donc un formateur temporaire, duquel le jeune disciple finit par se détacher : c'est l'application du conseil « jette mon livre³⁶ ». Et si l'image d'un homme espionnant une famille par la fenêtre d'une maison et attendant un enfant qu'il ne connaît pas à la sortie de l'école nous met mal à l'aise, les savoirs que Ménélaque prétend offrir consistent seulement en un apprentissage à s'émanciper et à être plus heureux. Ce n'est que plus tard que le narrateur évoque d'autres moments, différents, qu'il partage avec les jeunes.

À la page 96, il raconte un voyage en voiture et sous-entend la présence d'un enfant avec lui :

Il était là, contre moi ; je sentais aux battements de son cœur que c'était une créature vivante, et la chaleur de son petit corps me brûlait. Il dormait contre mon épaule ; je l'entendais respirer [...] Certes oui, j'ai connu l'amour [...], mais de cette tendresse d'alors est-ce que je ne pourrai rien dire ?³⁷

Au-delà de l'aspect sensuel de la description, c'est le thème du non dicible qui est important. En fait, la dernière phrase peut être comprise de deux manières. Selon une première

³⁴ *Idem.*

³⁵ *Idem.*

³⁶ *Ibid.*, p.163.

³⁷ *Ibid.*, p.96.

interprétation, le narrateur a déjà connu l'amour et ce n'est pas exactement ce qu'il ressent pour l'être se trouvant à ses côtés. Cependant, il a pour ce dernier une « tendresse » qu'il a du mal à exprimer ; elle est proche de l'amour sans y être réellement équivalente. La seconde interprétation consisterait à voir dans ce questionnement la problématisation de l'impossibilité de formuler ses penchants réels, c'est-à-dire une attirance pour les garçons. On y verrait alors une référence au tabou de l'homosexualité et plus précisément de la pédérastie en littérature et dans la société de l'époque.

Ménalque évoque ensuite sa jeunesse, temps qu'il regrette « où, avec les enfants du fermier dont la chair en sueur sentait bon³⁸ », il jouait. Lui-même étant un enfant à l'époque, cette description pourrait être innocente. Pourtant, allant crescendo, il en arrive à évoquer son âge adulte.

Il y eut des couches où m'attendaient des courtisanes ; d'autres où j'attendais de jeunes garçons.³⁹

Le parallélisme de construction a ici pour but de signifier au lecteur que, comme l'homme qui va voir des courtisanes y va pour son plaisir et de son plein gré, les jeunes qu'il attendait étaient libres de leur conduite. Plus encore, en assumant une position similaire à celle des courtisanes, Ménalque cherche à souligner la supériorité de ces garçons sur lui. Il ne faut cependant pas mettre de côté la présence des courtisanes. Ménalque fait une seconde fois référence à elles à la page 136 montrant ainsi sa non-exclusivité et sa bisexualité.

Pour terminer, c'est à la page 123 que Ménalque est le plus clair quant à ses relations avec les enfants. Pourtant, il reste très évasif et ses dires ne sont que sous-entendus.

Les Arabes vêtus de blanc y circulaient, et des enfants — qui me semblaient beaucoup trop jeunes, dis ? pour connaître déjà l'amour. (Il y en eut dont les lèvres étaient plus chaudes que les petits oiseaux couvés.)⁴⁰

D'abord, une question, qui indirectement interroge la norme. D'habitude, on considère que les enfants sont trop jeunes pour avoir connu un certain type d'amour. Mais quel amour Ménalque évoque-t-il ? En tout cas, la présence du point d'interrogation met le lecteur face à un questionnement à cet égard. D'autant plus que, entre parenthèses, leurs lèvres sont mentionnées

³⁸ *Ibid.*, p.105.

³⁹ *Ibid.*, p.119.

⁴⁰ *Ibid.*, p.123.

sensuellement, même si leur évocation est immédiatement suivie d'une comparaison avec de « petits oiseaux couvés » qui amènent de l'innocence et de la douceur dans la formulation.

Dans *Les Nourritures terrestres*, nous faisons donc face à un narrateur imaginaire et philosophe qui évoque, outre sa pensée, la nature de ses relations avec les jeunes garçons. Cependant, ce n'est jamais que par des détours et au travers de sous-entendus. Cela permet à Gide de placer ce qu'il écrit à distance de sa propre personne. Le narrateur imaginaire, l'exotisme du lieu ou encore la forme lyrique éloigne le lecteur de l'aspect concret des faits évoqués. Jamais Gide ne fait dire à Ménalque : « J'embrasse un enfant sur les lèvres » ; il le signifie de manière indirecte. Tout l'art de Gide consiste ici en l'évocation de faits euphémisés et disséminés tout au long du texte. Il insiste sur l'aspect formateur et non coercitif du comportement de Ménalque qui serait comme un maître accueillant les disciples qui viendraient à lui. Ces jeunes garçons pour qui il ne ressent pas de l'amour, mais une tendresse indicible s'en rapprochant. C'est cependant uniquement au point de vue de ce personnage que nous avons accès et il n'est jamais tempéré par un autre. C'est lui qui domine l'entièreté du texte et qui le remplit de ses désirs. En réalité, seul semble compter son point de vue et « jette mon livre » mis en écho avec « Puis je choisis, être ou chose, de quoi m'éprendre, — mais je le veux mouvant, car mon émotion, sitôt fixée, n'est plus vivante⁴¹ » sonne comme un conseil intéressé servant à se débarrasser d'un élève n'étant désormais plus désiré.

Finalement, ce Ménalque, qui possède une « ardente soif pour tout ce que vous appelez : péché⁴² », n'affirme pas de façon explicite ses idéaux sexuels. Il n'est pas un fervent défenseur de la pédérastie ou de l'homosexualité. Il se présente d'ailleurs plutôt comme un bisexuel qui côtoie autant les prostituées que les jeunes garçons. Ce qui est certain, c'est que même si Gide tente d'aborder ce thème, il le fait avec retenue et si la jeunesse est abondamment évoquée dans le texte, la relation concrète entre maître et élève n'est que sous-entendue.

⁴¹ *Ibid.*, p.135.

⁴² *Ibid.*, p.154.

L'Immoraliste, découvrir l'homosexualité

I. Le propos global

L'Immoraliste est une fiction publiée par Gide en 1902, qui raconte l'histoire de Michel. L'œuvre est présentée sous la forme d'une lettre rapportant les propos de Michel. Ce dernier fait appel à trois amis après trois ans de silence pour leur raconter sa vie depuis leur séparation. Michel avait quitté ses camarades après son mariage avec Marceline. Le couple était alors parti vers Tunis pour célébrer leur union. Cependant, une fois à Biskra en Algérie, Michel tomba gravement malade et pensa mourir. C'est grâce aux soins de Marceline et au contact avec la jeunesse des enfants autochtones, que Michel survécut. Il commença alors à changer radicalement et à découvrir le plaisir des sens, lui qui jusque-là avait connu un mode de vie puritain. Pourtant, il se rendit compte que cette nouvelle philosophie l'éloignait de Marceline et rendait cette dernière malheureuse. Il décida donc de revenir vers elle et de retourner en Europe. Si la discipline historique le passionnait désormais moins, Michel vécut quelque temps paisiblement avec sa femme mais un jour l'ennui poussa l'homme à vouloir reprendre le travail. Justement, Michel apprit qu'une chaire était vacante au Collège de France. Le couple revint alors en France et s'installa en Normandie où Michel rencontra Charles, un jeune fermier. Ensuite, une fois le poste au Collège de France acquis, Marceline et son mari emménagèrent à Paris dans un appartement. C'est dans la capitale française que se déroule la rencontre avec Ménélaque. Ce dernier avait assisté au premier cours de Michel et l'avait apprécié. Les deux hommes discutèrent et finirent par évoquer des souvenirs communs de Biskra. Michel se reconnut en son interlocuteur également de par sa façon de voir la vie et en fut attristé car il ne réalisait pas ce qu'il désirait.

Ce fut alors au tour de Marceline d'être très affaiblie car déjà gravement malade : elle fit une fausse couche. Pour retrouver le calme, Michel et elle quittèrent Paris pour la Normandie. Là, l'homme rencontra le jeune frère de Charles, Alcide, avec qui il se lia. Michel finit cependant par vendre sa propriété et entama avec Marceline un second voyage de nocces, qu'il voyait comme un moyen de recommencer à aimer sa femme. Malheureusement, celle-ci est diagnostiquée tuberculeuse et son état va s'aggravant, d'autant plus que Michel commençait à vivre une vie de plaisirs et de débauche. Il alla jusqu'à emmener sa femme à Biskra afin de revoir les enfants qu'il avait quittés quelques mois auparavant mais seul l'un deux, Moktir, n'avait pas trop changé. Nonobstant les conséquences néfastes qu'aurait un nouveau voyage pour sa femme, Michel partit en sa compagnie et celle de Moktir vers Touggourt. Là-bas, Marceline finit par s'éteindre, laissant Michel libre de mener une vie de débauche.

Le récit s'achève par la supplication de Michel à ses amis : « Arrachez-moi d'ici, je ne puis le faire moi-même⁴³. »

II. Le propos homosexuel

Dès le début du livre, la figure de l'enfant est présente. En effet, l'introduction de la lettre mentionne un garçon kabyle s'enfuyant à l'approche des Européens en « escaladant le mur sans façon⁴⁴. » On retrouvera cette vivacité chez les jeunes lorsqu'ils seront décrits par Michel mais, d'abord, évoquons sa première rencontre avec un petit Arabe nommé Bachir. Paradoxalement, c'est Marceline qui conduit ce garçon vers lui afin de le divertir de sa maladie. D'abord gêné, Michel remarque vite la « grâce animale et câline⁴⁵ » de l'enfant et note « qu'il est tout nu sous sa mince gandourah blanche et sous son burnous rapiécé⁴⁶. » Une fois son malaise passé, l'adulte continue à observer l'Arabe ; s'en suit une longue description.

Je le regarde ; il semble avoir oublié qu'il est là. Ses pieds sont nus ; ses chevilles sont charmantes, et les attaches de ses poignets. Il manie son mauvais couteau avec une amusante adresse... Vraiment, vais-je m'intéresser à cela ?... Ses cheveux sont rasés à la manière arabe ; il porte une pauvre chéchia qui n'a qu'un trou à la place du gland. La gandourah un peu tombée découvre sa mignonne épaule. J'ai le besoin de la toucher. Je me penche ; il se retourne et me sourit. Je fais signe qu'il doit me passer son sifflet, le prends et feins de l'admirer beaucoup. – À présent, il veut partir.⁴⁷

Le garçon est innocent, vivant l'instant présent et reste concentré sur sa sculpture. Le regard de Michel est irrésistiblement attiré par la nudité de l'enfant déjà évoquée mais aussi par son adresse. L'homme est lui-même étonné de s'intéresser à l'activité du petit mais son apparence physique le fascine. La nature de son attirance est dévoilée par deux objets présents dans la scène : le sifflet que l'enfant sculpte et le gland de sa chéchia. Ces termes sont pour le moins ambigus et portent une connotation sexuelle évidente. Si on remonte dans le texte on peut lire que Michel n'est pas certain que ce soit un sifflet que le garçon sculpte avec son couteau. La formulation et l'utilisation de « sifflet » seraient-ils le résultat de mécanismes inconscients ? Quant au terme « gland », il désigne ici un « Ornement [...] de passementerie ayant la forme d'un gland et souvent terminé par des galons pendants ou des freluches⁴⁸. » Cependant, le mot est rare pour un vêtement. Par ailleurs, son habit, symbole de la pauvreté du garçon, ne le couvre

⁴³ GIDE A., *L'Immoraliste*, Paris, Gallimard, Folio (1972), 1902, p.181.

⁴⁴ *Ibid.*, p.15.

⁴⁵ *Ibid.*, p.33.

⁴⁶ *Idem.*

⁴⁷ *Idem.*

⁴⁸ « Gland », sur *Trésor de la Langue Française informatisé* [En ligne], consulté en mai 2023, URL : <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2690607000;>.

pas entièrement et provoque chez Michel une envie de contact telle qu'il la qualifie de « besoin ». Le narrateur utilise le verbe *pencher* laissant le lecteur dans l'ignorance : y a-t-il eu contact physique entre les deux ? Cependant, le sourire du garçon, l'utilisation du verbe *devoir* et le jeu auquel se prête Michel montrent une relation de domination de l'adulte sur l'enfant. Une fois cet échange terminé, l'enfant souhaite s'en aller et n'est pas retenu, Michel lui donne même deux sous tandis que Marceline lui donne du gâteau.

Le lendemain, l'absence de Bachir rend Michel extrêmement triste, lui qui souhaitait ardemment le revoir. Ce n'est que le surlendemain que le mari de Marceline verra son désir se réaliser. Grâce au petit Bachir naîtra aussi une envie impérieuse : vivre. Le garçon s'étant blessé en sculptant, Michel avait pu voir son sang couler. L'enfant avait alors léché sa plaie avec sa langue « rose comme celle d'un chat⁴⁹ », faisant ainsi preuve de sa bonne santé. Lorsque l'état de Michel empirera après avoir joué aux billes avec le même garçon, le malade se souviendra de cette image qui le mènera sur le chemin de la guérison grâce à la détermination à vivre qu'elle lui procurera.

Michel, se sentant de mieux en mieux, décide un jour de suivre Bachir à l'extérieur et rencontre alors d'autres enfants arabes : la sœur de Bachir et Ashour. Ce dernier ne plaît pas complètement à Gide parce qu'il est borgne mais « [q]uelque plaisant que me parût Bachir, je le connaissais trop à présent, et j'étais heureux d'en changer⁵⁰. » Michel décide donc qu'il reviendra seul au jardin public en espérant y faire de nouvelles rencontres. Une fois rentré, il se rend compte que Marceline a ramené chez eux un enfant malade et l'invite à amener tous les enfants qu'elle veut « si ça [l']amuse⁵¹ ». Il dissimule sa joie par cette expression, en faisant croire à sa femme que la présence d'enfants ne lui importe en rien alors qu'en réalité, il était attristé par l'absence de petits Arabes. C'est cependant à l'extérieur que Michel continuera de faire des rencontres et notamment celle de Lassif, beau garçon de douze ans qui « était assis, presque nu, sur le tronc d'un palmier abattu⁵² » jouant de la flûte. Au-delà de sa nudité, alors qu'il était tantôt question de sifflet, cette fois, c'est la flûte qui amène une connotation sexuelle. Le prénom de l'enfant, homophone de « lascif », sous-entend également que ce personnage

⁴⁹ GIDE A., *L'Immoraliste*, op.cit., p.34

⁵⁰ *Ibid.*, p.45.

⁵¹ *Ibid.*, p.46.

⁵² *Ibid.*, p.51.

« [...] est enclin à la sensualité, à la volupté ; [...] est porté ou porte à la luxure⁵³ ». Le regard de Michel semble traduire son désir charnel. Cependant, Lassif commence par transmettre à l'adulte son savoir sur les chèvres et sur son travail de berger. Michel tente ainsi de dépeindre une relation équilibrée dans laquelle il apprend de l'autre. La nudité reste présente mais une nouvelle figure émerge : l'enfant berger. Michel verra « d'autres jardins, d'autres bergers et d'autres chèvres⁵⁴ » pendant cette période qu'il passe en compagnie des enfants. Ces relations semblent également dépendre de l'argent qu'il fournit à ces jeunes gens car, à chaque rencontre, il est question d'une distribution de piécettes. Par ailleurs, Michel a ses préférences parmi ces protégés et ce ne ni les doux ni les calmes qui ont sa faveur. En fait, il puise son énergie en eux et n'aime donc pas les enfants chétifs non plus. Un garçonnet qui le marquera s'appelle Moktir. Ce dernier vole à Michel une paire de ciseaux et ce dernier, alors qu'il l'a vu, fait mine de rien et éprouve une joie incomparable. L'espièglerie chez les enfants est en réalité un trait de caractère qu'il apprécie.

Malgré tout ce bonheur, Michel se lasse de ces garçons et revient vers Marceline, en s'excusant de l'avoir tant délaissée. Ils repartent donc tous deux vers l'Europe où l'homme s'applique « simplement à vivre, comme fait l'animal ou l'enfant⁵⁵. » Michel porte plus d'attention aux soins de sa femme mais son intérêt pour la jeunesse ne cesse pas pour autant. En effet, il relit Théocrite « song[eant] que ses bergers au beau nom étaient ceux même qu'[il avait] aimés à Biskra ». On notera ici la première utilisation du verbe *aimer* pour décrire les relations qu'il entretenait à Biskra. En outre, il se passionne pour la figure du roi Athalaric et s'y reconnaît. Le jeune roi, à quinze ans, se révoltait contre la culture latine et son éducation, ce qui le mena vers la mort à l'âge de dix-huit ans. Michel tente d'interpréter cette histoire comme une leçon s'appliquant à lui-même. Ce n'est que de retour en France que l'historien recommencera à côtoyer des enfants et, en premier lieu, Charles, un jeune homme de dix-sept ans qui « semblait n'avoir que quinze ans, tant la clarté de son regard était demeurée enfantine⁵⁶. » Michel, à l'occasion d'une partie de pêche avec les enfants, se rapproche de Charles qui, plus tard, lui montrera que, dans le domaine de la paysannerie, il n'y connaît rien. Une seconde fois, comme avec Lassif, Michel apprend d'un enfant humble.

⁵³ « Lascif », sur *Trésor de la Langue Française informatisé* [En ligne], consulté en mai 2023, URL : <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=701923965;>.

⁵⁴ GIDE A., *L'Immoraliste*, op. cit., p.52.

⁵⁵ *Ibid.*, p.60.

⁵⁶ *Ibid.*, p.86.

Le nouveau professeur quitte cependant sa propriété pour aller dispenser son cours au Collège de France. Par ailleurs, Michel raconte comment se déroulent la grossesse de sa femme et l'avancement de ses recherches. Ce n'est que par le biais de Ménalque que sont évoqués Biskra et Moktir. Ce dernier avait en fait remarqué que Michel l'observait lors de son vol mais n'avait pas compris son absence de réaction. Pour Ménalque, le fait que Michel ne fasse rien est la preuve qu'il peut faire abstraction de son sens de la propriété. Mais Ménalque met en évidence le fait qu'aujourd'hui plus que jamais le professeur s'est rapproché de ses possessions matérielles. Il quitte Michel, qui, touché par ces paroles, tente de se défendre.

Le temps se faisant plus clément, le couple retourne en Normandie où Michel retrouve Charles. C'est une déception : les traits de la jeunesse ont quitté le jeune homme. De ce fait, Michel se tourne vers Alcide. Il nous narre leur rencontre.

La première fois que j'avais rencontré le plus jeune des fils [...] il chantait [...]. Je ne puis dire l'effet que ce chant produisit sur moi ; car je n'en avais entendu de pareils qu'en Afrique... Le petit, exalté, paraissait ivre ; quand je passai, il ne me regarda même pas.⁵⁷

C'est dans les bois, à la faveur de la nuit, que les deux personnages vont échanger des paroles. Michel se rend en effet compte qu'Alcide braconne sur ses terres mais, loin de lui en vouloir, il se prend au jeu. C'est l'enfant qui lui apprend comment bien placer ses pièges et l'homme va jusqu'à lui donner de l'argent au moment de leur séparation. À partir de cette nuit, Michel retrouve Alcide chaque soir. Sa sauvagerie et son espièglerie plaisent à l'adulte qui se laisse entraîner par le mauvais garçon. C'est Charles qui sera le premier à rappeler Michel à l'ordre, montrant ainsi aux yeux de son maître qu'il a perdu son insouciance. Face à cela, Michel met en vente sa propriété et la quitte. Il en profite pour repartir en voyage avec sa femme qui est au plus mal. Il lui promet de se rapprocher d'elle et elle reprend espoir.

Malgré son engagement, Michel est vite rattrapé par ses désirs. Déjà en Italie,

Je m'étais mis debout dans la voiture pour causer avec le cocher. C'était un petit Sicilien de Catane, beau comme un vers de Théocrite, éclatant, odorant, savoureux comme un fruit.

« Come'è bella la Signora ! dit-il d'une voix charmante en regardant s'éloigner Marceline.

- Anche tu sei bello, ragazzo, répondis-je ; et, comme j'étais penché vers lui, je n'y pus tenir et, bientôt, l'attirant contre moi, l'embrassai. Il se laissa faire en riant.

⁵⁷ *Ibid.*, p.139.

- I Francesi sono tutti amanti, dit-il.

- Ma non tutti gli Italiani amati » répartis-je en riant aussi... Je le cherchai les jours suivants mais je ne pus parvenir à le revoir.⁵⁸

C'est le premier baiser qu'échange Michel avec un jeune garçon, la première fois qu'il cède à son désir et le traduit en acte. L'adolescent est rieur et se laisse faire pour le plus grand bonheur de Michel. Il continuera à chercher le contact physique en allant dormir en plein air « tout contre⁵⁹ » des Arabes dont les âges ne sont pas spécifiés. Après ces parenthèses, le couple arrive à Biskra mais Marceline est au plus mal. Ils retrouvent les enfants qu'ils avaient vus lors de leur première venue.

Est-il possible que ce soient eux ? Quelle déconvenue ! Que s'est-il donc passé ? Ils ont affreusement grandi. En à peine un peu plus de deux ans, - cela n'est pas possible... quelles fatigues, quels vices, quelles paresse, ont déjà mis tant de laideur sur ces visages, où tant de jeunesse éclatait ?⁶⁰

Michel fait part d'un choc : il ne reconnaît plus ceux qu'il a quittés. Ils ont tant changé physiquement qu'il ne voit plus en eux leur jeunesse, qui les rendait si beaux. En deux ans, tous ont enlaidi — sauf Moktir. Il est le seul à être devenu plus beau. C'est pourquoi Michel ne reprend contact qu'avec lui. Le jeune homme permet d'ailleurs au Français une aventure avec sa maîtresse entérinant ainsi la bisexualité de celui-ci.

Après la mort de Marceline, Michel a continué de suivre la pente du vice et ne pense plus. À la fin de son appel à l'aide, il explique que le climat l'empêche de réfléchir, que « [r]ien ne décourage autant la pensée que cette persistance de l'azur. [Là] toute recherche est impossible, tant la volupté suit de près le désir⁶¹. » Il supplie ses amis de le tirer de cette situation dont il ne peut se sortir seul. Il finit son récit en évoquant l'enfant fuyant évoqué au tout début de la lettre.

Cet enfant qui, devant les étrangers, se fait sauvage, est avec moi tendre et fidèle comme un chien. Sa sœur est une Ouled-Naïl qui, chaque hiver, regagne Constantine où elle vend son corps aux passants. Elle est très belle et je souffrais, les premières semaines, que parfois elle passât la nuit près de moi. Mais, un matin, son frère, le petit Ali, nous a surpris couchés ensemble. Il s'est montré fort irrité et n'a pas voulu revenir de cinq jours. Pourtant, il n'ignore pas comment ni de quoi vit sa sœur ; il en parlait auparavant d'un ton qui n'indiquait aucune gêne... Est-ce donc qu'il était jaloux ? – Du reste, ce farceur en est arrivé à ses fins ; car moitié par ennui, moitié par peur de perdre Ali, depuis cette aventure je n'ai plus retenu cette fille. Elle ne s'en est pas fâchée ; mais chaque fois que je la rencontre, elle rit et plaisante de ce

⁵⁸ *Ibid.*, p.166.

⁵⁹ *Ibid.*, p.170.

⁶⁰ *Ibid.*, p.172.

⁶¹ *Ibid.*, p.180.

que je lui préfère l'enfant. Elle prétend que c'est lui qui surtout me retient ici. Peut-être a-t-elle un peu raison...⁶²

Ce long extrait constitue les dernières lignes de *L'immoraliste*. Michel s'est rapproché d'un frère et d'une sœur avec lesquels il partage son lit. Cependant, le garçon, que l'homme compare à un chien, voit cette double relation d'un mauvais œil et le fait comprendre à Michel qui décide d'arrêter de passer ses nuits avec sa sœur pour se consacrer uniquement au petit. Ce dernier, espiègle et sauvage de prime abord est donc arrivé à ses fins ; c'est lui qui semble prendre l'ascendant sur la relation. Cependant, notons que Michel « souffrai[t] » ses rapports avec l'Ouled-Naïl, il est clair qu'ils n'étaient qu'un passe-temps frivole auquel il ne tenait pas foncièrement. Ainsi, la bisexualité affichée du Français se transforme petit à petit en une préférence pour la pédérastie. C'est finalement la remarque de la prostituée selon laquelle Michel préfère son frère à elle et que c'est lui qui le retient qui permet de conclure par un aveu en demi-teinte du narrateur.

III. La jeunesse, source de la vie et du plaisir

Nombreux sont ceux qui ont évoqué *L'Immoraliste* dans leurs travaux. Concentrons-nous sur les recherches qui ont abordé l'aspect pédérastique et la question homosexuelle. Sur l'enfance et sa représentation, impossible de ne pas citer D. Steel qui, dans *Le Thème de l'enfance chez André Gide*, souligne plusieurs points importants. Pour commencer, mobilisons la figure de l'enfant dévoyé et l'emprise de ce dernier sur l'adulte, ou du moins ce qui semble l'être. D. Steel parle de ces thèmes de manière globale mais on peut très clairement les mettre en parallèle avec ce qui a été dit plus haut : ce sont bien souvent les enfants qui entraînent Michel vers le vice. L'adulte les suit et s'amuse de leur espièglerie. C'est même un jeu qui se crée mais « le jeu devient intéressé⁶³ » quand Michel joue aux billes avec Bachir ou qu'il patauge avec d'autres enfants. Se produit alors une inversion des rôles : ce n'est pas l'enfant qui domine la relation mais l'adulte qui joue à être dominé. Finalement, c'est le second qui, en réalité, contrôle la situation ; c'est typiquement ce cas de figure qui s'applique à la scène du vol des ciseaux dans laquelle l'adulte feint l'ignorance. Cette scène est par ailleurs analysée par D. Steel, qui y voit une « connivence dans l'illicite de la part de l'homme et de l'enfant à l'insu et au détriment de la femme⁶⁴. » Nous irons plus loin en soulignant que la relation pédérastique entraîne une mise sur le côté de Marceline mais aussi finalement de l'Ouled-Naïl. Ce rejet de

⁶² *Ibid.*, pp.181-182.

⁶³ STEEL D., *Le Thème de l'enfance dans l'œuvre d'André Gide*, op. cit., p.64.

⁶⁴ *Ibid.*, p.302.

la jeune fille est d'autant plus fort qu'il conclut le livre et montre un basculement. Michel n'arrivait pas à choisir entre l'amour qu'il avait ressenti pour sa femme et le plaisir que lui procuraient les garçons arabes. Une fois celle-ci décédée, le choix peut se réaliser complètement et c'est le petit frère de la prostituée que désire Michel. Pour en terminer avec D. Steel, on notera un dernier point : l'importance de l'élément aquatique dans l'érotique gidienne. Le lecteur, s'il y fait attention, se rendra rapidement compte que l'eau est souvent présente dans les descriptions que Gide fait des enfants. Nous ajouterons que cette eau s'accompagne en général d'une nudité chez le jeune garçon. Dans *L'Immoraliste*, elle est toujours partielle ou cachée. Michel aperçoit la nudité sous un habit ou est fasciné par une partie du corps d'un enfant. Une cheville ou une épaule dénudée est érotique peut être une source de désir.

Hormis *Le Thème de l'enfance chez André Gide*, très rares sont les ouvrages qui traitent de *L'Immoraliste* sans confondre Michel avec Gide. Le premier numéro de la revue *Année Zéro*, se situe entre ces deux points de vue de par les différents travaux dont il se compose. P. Louvrier fait fusionner Gide et Michel mais amène des pistes de réflexions pertinentes. Il écrit :

C'est l'accomplissement de soi qui est en jeu. C'est révéler sa nature profonde et transgressive, c'est risquer le scandale et l'opprobre en révélant ses penchants immoraux.⁶⁵

L'auteur parle ici du dénouement de l'œuvre que nous traitons du point de vue de Gide. Mais observons ce qu'il en est selon celui de Michel. Comme la nudité, l'aveu homosexuel est partiel, toujours sous-entendu, drapé. Michel lui-même semble finalement ne s'avouer son attirance pour les garçons qu'à moitié. Ce « Peut-être a-t-elle un peu raison⁶⁶... » final est un double euphémisme qui laisse entrevoir un aveu mais pas encore une acceptation de soi complète. Michel a toujours honte, il voit bien que ses sens le poussent vers les garçonnetts mais il estime toujours que ce qu'il fait est mal. Il n'a cependant pas la force de se sortir de cette situation dont il a honte et demande de l'aide à ses amis. La possibilité qu'ils le comprennent et acceptent sa nature n'est même pas évoquée ; c'est tout bonnement inimaginable. À propos de ce « jeu entre dévoilement et dissimulation⁶⁷ », il est possible de développer un sujet qu'évoque C. Abdallah El Sokati dans le quatrième chapitre de son travail : les expériences hétérosexuelles de Gide. Encore une fois, nous nous intéresserons au personnage et non à l'auteur. Michel a aimé Marceline et a eu des relations sexuelles avec elle allant jusqu'à enfanter. Il lui arrive par ailleurs

⁶⁵ LOUVRIER P., « Thérapie », dans *Année Zéro*, *op. cit.*, p.188.

⁶⁶ GIDE A., *L'Immoraliste*, *op.cit.*, p.181.

⁶⁷ ÉRIBON D., *Réflexions sur la question gay*, *op. cit.*, p.283.

ponctuellement de coucher avec des prostituées dont l'Ouled-Naïl de la fin du livre. On pourrait être tenté de voir là l'expression d'une bisexualité et c'est ce que semble revendiquer Michel puisqu'il explique avoir réellement éprouvé du désir pour Marceline. On peut cependant se demander à quel point cette bisexualité ne constitue pas une étape vers l'homosexualité seule. Michel choisit en effet de conserver ses rapports avec le garçon au détriment de ceux avec sa sœur. La frontière entre une bisexualité et une conversion à l'homosexualité est floue.

Au contraire, ce qui est très clair, c'est le type d'homosexualité vécue par Michel. Il est uniquement attiré par de grands enfants mâles et par des adolescents au visage enfantin. Ils peuvent être Français, Italiens ou Arabes même si « [l]e Maghreb reste avant tout le pays [...] du plaisir qui magnifie la réalité : les jeunes bergers arabes se métamorphosent en éphèbes grecs⁶⁸ ». D'ailleurs, l'influence de Virgile dans ces descriptions est flagrante. Michel fait référence explicitement à Théocrite, créateur de la poésie bucolique grecque. Venons-en à la réalisation de la relation homosexuelle chez Michel. Le personnage est attiré uniquement par les garçons. Leur âge n'est pas toujours mentionné mais ce n'est pas tant celui-ci qui importe que la présence de la jeunesse sur leur visage. Se pose malgré tout la question de la confusion entre enfant et adolescent dans le texte. Les relations concrètes, qui commencent avec le baiser du cocher italien, vont de l'adolescent au visage d'enfant vers l'enfant. En effet, Ali est uniquement défini par le terme *enfant*. L'attirance a toujours été là mais l'assouvir auprès d'un être nubile semble avoir été une première solution pour la fantasmagorie Michel. Cependant, petit à petit, un glissement s'effectue et ne compte plus que le désir. Cela dit, cet attrait est éphémère puisque le physique des garçons est changeant ce qui provoque par deux fois le désarroi chez Michel. Dans son fantasme, l'immoraliste immortalise l'enfance dans l'enfant, il en fait une espèce en soi, différente de celle de l'adulte, et non un état provisoire de la vie – d'où le rapprochement, que nous développerons plus bas, avec les animaux qui appartiennent eux aussi à une autre espèce. En outre, le désir de Michel est exacerbé lorsqu'un jeune est espiègle et plein de vie. Nous avons parlé de la figure de l'enfant dévoyé plus haut, attachons-nous maintenant à ce qu'on pourrait appeler le caractère vivant de l'enfant.

Les jeunes garçons que Michel préfère sont ceux qui regorgent de vie et qui vivent dans le présent. C'est d'ailleurs dans la bonne santé de Bachir que Michel trouve son envie de se rétablir et de vivre également. Il veut retrouver la possibilité de s'épanouir en profitant de ce

⁶⁸ LOUVRIER P., « Thérapie », *op. cit.*, p.189

qu'il ressent dans le présent : « pour Michel, l'enfance est une période dominée par le sensoriel et pas encore mutilée par l'intellect⁶⁹. » Pourtant, il faut noter que cette importance du plaisir par les sens est nuancée par la présence d'un apprentissage que fait l'adulte au contact de l'enfant. Avec Lassif, Charles et Alcide, Michel souligne qu'il apprend de nouvelles choses et qu'il est même pris de haut par les jeunes garçons. Ces remarques semblent venir tenter d'équilibrer le rapport entre adulte et enfant montrant que le premier peut apprendre du second, même sur le plan intellectuel. Par ailleurs, ces enseignements sont ceux de bergers ou de paysans. Par là même, ils sont le symptôme de l'attrance de Michel pour des enfants de classes sociales plus basses que la sienne, ce qui implique forcément une domination. Celle-ci s'actualise également dans la distribution de pièces que fait Michel auprès des jeunes garçons qu'il fréquente.

Pour terminer, nous aimerions développer un angle d'approche que nous n'avons pas trouvé dans les recherches produites jusqu'ici sur *L'Immoraliste*. Un parallèle fort est construit tout au long du livre entre la bête et l'enfant. Bachir à une langue de chat, le petit frère de l'Ouled-Naïl est docile comme un chien et les enfants ont un rapport privilégié avec la nature. C'est d'ailleurs grâce à Alcide que Michel se « fait des yeux d'oiseau de nuit⁷⁰ ». L'homme fait également un rapprochement entre animal et enfant en disant : « j'avais vécu sans examen, sans loi, m'appliquant simplement à vivre, comme fait l'animal ou l'enfant⁷¹. » Cette construction permet de rendre l'enfant sauvage. Il devient l'incarnation d'un humain naturel non contaminé par l'intellectualisme et par la morale. Il profite de sa vie, du moment présent et du plaisir que procurent ses sens. Il représente un idéal à atteindre pour un Michel qui n'a jamais trouvé son bonheur dans le puritanisme de son éducation. On peut cependant nuancer cette idée en admettant que relier l'enfant à la bête a pour but de le déshumaniser. Les garçons dont profite Michel deviennent des animaux de compagnies pour lui et il en change dès qu'il s'en lasse. Leur statut de bête expliquerait également leur silence. Charles commence à user réellement de la parole pour s'opposer aux actions de Michel et c'est, pour l'adulte, la preuve que son protégé a perdu sa jeunesse. Au contraire, les petits Arabes ou Alcide sont silencieux. Lorsqu'ils émettent des sons, ce sont des chansons, semblables aux chants des oiseaux. Leurs prises de parole ne servent qu'à produire du plaisir chez Michel ou alors à lui apprendre de petites choses.

⁶⁹ STEEL D., *Le Thème de l'enfance dans l'œuvre d'André Gide*, op. cit., p.93.

⁷⁰ GIDE A., *L'Immoraliste*, op.cit., p.144.

⁷¹ *Ibid.*, p.60.

Dans tous les cas, il n'y a pas de réel échange, l'enfant est là pour procurer du plaisir et, dès qu'il n'y parvient plus, Michel s'écarte de lui. L'animalisation est aussi une caractéristique classique des écrits colonialistes. Nous reviendrons cependant sur ce point plus tard puisque Michel ne fait aucune différence entre jeunes Français, Italien ou Arabe : c'est plutôt le climat du Maghreb qui le retient selon lui.

Corydon, Les Faux-monnayeurs et Si le grain ne meurt ; trois dynamiques de l'aveu

I. *Corydon* : une apologie socratique de l'homosexualité

Corydon (1924) est une œuvre plus proche de l'essai que de la fiction mais elle se situe tout de même sur le plan de l'imaginaire. C'est en effet par le biais d'un dialogue entre deux personnages fictifs que Gide y déploie sa vision de l'homosexualité. Le premier de ces individus, narrateur dont on ne connaît pas le nom, se présente d'emblée comme opposé à la pédérastie et souhaite rencontrer Corydon pour, d'une part, avoir un jugement plus éclairé sur la chose mais aussi pour savoir comment son interlocuteur, qui, lorsqu'on l'assimile à ces mœurs, ne proteste pas, excuse ses pairs. La position initiale de ce personnage sans nom peut aussi s'interpréter comme une justification : il estime assez Corydon pour être convaincu qu'il l'aidera à construire son opinion mais il doit assumer sa curiosité sur le sujet. Pour pouvoir justifier cet intérêt, il présente sa démarche comme une sorte de jeu. Le narrateur va servir à Gide d'homme de paille incarnant l'avis de ceux qui s'opposeraient à l'homosexualité. Corydon, quant à lui, est présenté par le narrateur comme un honnête homme ne montrant aucune des traces d'efféminement auxquelles il s'attendait. Gide montre d'emblée que les préjugés de l'ancien ami de Corydon sont hors de propos et qu'ils le mènent donc sur la route de la croyance erronée. Ce qu'il pense n'est en réalité qu'une représentation imaginaire largement partagée qui ne correspond pas à la réalité. L'œuvre se compose de quatre dialogues divisés en plusieurs parties, chaque dialogue correspondant à un jour et à une partie de l'ouvrage que Corydon écrit lui-même. Cette mise en abyme d'un livre que le personnage prévoit d'écrire mais qu'il ne pense pas oser publier semble vouloir souligner à quel point la prise de position littéraire et politique de Gide est dangereuse socialement.

Mes amis me répètent que ce petit livre est de nature à me faire le plus grand tort. Je ne pense pas qu'il puisse me ravir aucune chose à quoi je tiens ; ou mieux : je ne crois pas tenir beaucoup à rien de ce qu'il m'enlèvera : applaudissements, décorations, honneurs, entrées dans les salons à la mode, je ne les ai jamais recherchés.⁷²

Avançons de dialogue en dialogue pour observer comment est construite, dans ce livre, la représentation de l'homosexualité et comment Corydon fait pour amener son interlocuteur à l'écouter malgré son opposition idéologique initiale.

⁷² GIDE A., *Corydon*, Paris, Gallimard, Folio (1991), 1924, p.7.

1.1. Mise en place

Le premier dialogue du livre sert d'abord à marquer clairement les rôles de chacun des deux personnages. Le premier, le narrateur, sera l'homme opposé à l'homosexualité. Son adversaire, Corydon, médecin soupçonné d'avoir ce type de sexualité, en sera le défenseur. Ces positions sont confirmées par la première discussion entre les deux protagonistes : un débat sur Walt Whitman et sur son homosexualité. En réalité, pour le narrateur, il est surtout important de taire ce sujet tandis que Corydon, au contraire, veut en parler. Le lecteur sent le malaise du premier personnage qui se veut représentatif d'une société où l'on cherche à parler le moins possible de l'homosexualité pour éviter de la banaliser. À l'opposé, Corydon a pour projet d'écrire un livre et ce sont ses recherches en vue de l'écriture de cet ouvrage qui lui serviront de base pour les débats qui suivront. La seconde partie de ce premier dialogue constitue une sorte d'aveu de Corydon quant à sa sexualité mais surtout un éclaircissement quant à son projet. Plus jeune, Corydon aimait une femme de tout son cœur et, même s'il n'avait aucun intérêt sexuel pour elle, ils étaient fiancés. Cette demoiselle avait un jeune frère qui, un jour, déclara sa flamme à Corydon, qui prit le parti de le rabrouer durement. Ce mépris fut la cause du suicide du jeune homme. Après ce triste événement, Corydon décida d'annuler le mariage avec la sœur et ce n'est que plus tard qu'il se rendit compte que sa réaction n'avait pas été la bonne. Aujourd'hui, dans la même situation, il aurait sans doute refusé ses avances par respect pour la demoiselle mais il aurait convaincu l'adolescent que ses penchants n'étaient pas une maladie et qu'ils étaient naturels. Pour éviter que d'autres jeunes ne subissent le même sort, Corydon s'est donc donné pour mission de rédiger un texte qui montrerait que ce penchant est aussi acceptable que l'hétérosexualité ; il veut « guérir » les homosexuels en les persuadant qu'ils ne sont pas malades. C'est cependant en tant qu'homme et non en tant que médecin qu'il abordera la question. Il explique cette position dans la troisième partie du dialogue : selon lui, lorsqu'un médecin écrit sur ce thème, son texte est forcément biaisé car les homosexuels qu'il côtoie sont des gens malades ayant besoin d'être soignés. Pour Corydon, il y a autant d'homosexuels malades et dégénérés que d'hétérosexuels dans ce cas. Il prend donc le parti de n'évoquer que les pédérastes qu'il appelle normaux ; ceux-ci sont virils et bien portants.

- Vous l'avez dit. Comprenez-moi : l'homosexualité, tout comme l'hétérosexualité, comporte tous les degrés, toutes les nuances [...]. L'inversion n'en est qu'une annexe. De plus tous les intermédiaires existent entre l'exclusive homosexualité et

l'hétérosexualité exclusive. Mais, d'ordinaire, il s'agit bonnement d'opposer à l'amour normal un amour réputé contre nature [...] ⁷³

Les invertis, homosexuels efféminés, n'auront donc pas leur place dans ce livre. Pour clore ce dialogue, Corydon propose de commencer son argumentation le lendemain. Il résume cependant déjà les opinions qu'il défendra de manière plus détaillée : la fécondation d'une femelle, aussi importante soit-elle, ne suffit pas à combler la dépense sexuelle potentielle d'un mâle.

1.2. Justifications et argumentation

Corydon considère qu'homosexualité et hétérosexualité sont naturelles et que c'est méjuger que de penser que seule l'hétérosexualité est naturelle à cause de nos coutumes. En somme, quand le narrateur dit « contre-nature », c'est plutôt « contre-coutume » qui conviendrait selon Corydon. De plus, estimer que ces mœurs viennent d'ailleurs est également erroné car dans les pays arabes, les autochtones pensent que ces habitudes sont des mœurs occidentales. En fait, Corydon va, dans ce dialogue, d'abord chercher à souligner que l'oppression ne suffit pas à faire disparaître un penchant tel que l'homosexualité parce que contrairement à ce que certains veulent croire, il est spontané. Le médecin s'étonne d'ailleurs que l'on cherche à ce point une cause externe à l'homosexualité sans le faire pour l'hétérosexualité alors qu'il remarque à quel point la société met en place des stratégies pour que les couples soient formés d'un homme et d'une femme. Face à cette vieille théorie de l'amour à laquelle il s'oppose, Corydon souhaite en inventer une nouvelle qui inclurait la pédérastie comme un instinct naturel. Pour lui, l'amour est une invention humaine qui n'existe pas dans la nature. À ses yeux, l'instinct de reproduction, celui qui précipite un sexe vers l'autre, a été « construit » et n'existe pas. Pour défendre sa thèse, il fait appel à Platon et à Schopenhauer, qui permettent de la légitimer. En outre, Gide se justifie même dans une note de bas de page en soulignant la date d'écriture de cette partie du texte pour prouver qu'il était un précurseur sur ce sujet et qu'il n'a pas volé ses idées à des auteurs tels Bohn ou Weiler qui ont défendu des conclusions similaires.

En fait, pour Corydon, il faut partir de l'animal. Ce dernier ne cherche que la volupté et trouve la fécondation par raccroc. Typiquement, dans les groupes d'animaux où le mâle est majoritaire en nombre, il se satisfait également avec des individus de son sexe car le nombre de

⁷³ *Ibid.*, p.29.

femelle ne suffit pas. À l'aide d'autres arguments empruntés aux sciences naturelles, Corydon cherche à démontrer que le désir homosexuel n'est pas si contre-nature que son interlocuteur semble le penser. Un élément jouant en faveur de Corydon dans ce débat est l'honnêteté qui le caractérise : il avoue dans le troisième dialogue n'être pas complètement sûr de ce qu'il avance mais il estime que prendre ce point de vue a de l'intérêt, ne serait-ce que pour les questionnements qu'il permet d'envisager.

Après avoir démontré que les animaux mâles étaient attirés par les femelles par l'odeur, que leur apparence ne changeait rien et que c'était la luxuosité des mâles (apparence, chant, force, intelligence...) qui leur permettait d'être choisis, Corydon commence à traiter de l'humain. Chez l'homme, l'odorat est moins important que chez la bête. Aussi, de manière générale, l'homme s'abstient-il de rapport quand apparaissent les menstruations. En bref, homme et animal sont différents. Selon Corydon, chez les humains, ce sont les femmes qui se concentrent sur le paraître et surtout sur les accessoires pour se rendre plus attirantes auprès de leurs homologues masculins. Corydon explique qu'en réalité, sans ses accessoires, la femme serait moins attirante que l'homme ; en tout cas l'adolescent n'a pas besoin du fard contrairement à la femme. Il prend pour preuve la statuare grecque dans laquelle l'homme est représenté nu et la femme voilée. C'est d'ailleurs à cet endroit du livre qu'apparaît la première référence aux jeunes hommes.

- Et c'est un 'sentiment particulier' peut-être qui me montre dans la statuare grecque, à quoi il nous faut bien revenir chaque fois que nous parlons de beauté, l'homme nu et la femme voilée ? Oui, dans cette prédilection quasi constante de l'art grec pour le corps de l'adolescent, du jeune homme, dans cette obstination à voiler le corps de la femme [...]⁷⁴

En découle une discussion sur le lien entre art et homosexualité : le narrateur estime que la présence d'homosexuels augmente durant les périodes artistiques décadentes et que la présence d'adolescents dans les représentations peuvent s'expliquer par d'autres raisons qu'esthétiques (religieuses, contextuelles, mécènes lubriques...). Au contraire, Corydon explique que l'uranisme était bien plus présent durant des périodes saines et que ce penchant était proportionnel au degré d'exaltation des femmes. Pour Corydon, « l'homosexualité dans l'un et l'autre sexe [est] plus spontanée, plus naïve que l'hétérosexualité⁷⁵. » C'est par ailleurs la seule

⁷⁴ *Ibid.*, p.92.

⁷⁵ *Ibid.*, p.95.

évoquant le lesbianisme dans ce livre. Pour consolider le tout, Corydon cite à l'envi Goethe, Diodore de Sicile et Aristote.

1.3. Le vocabulaire de l'homosexualité dans Corydon

Pour atteindre son objectif, Gide manie habilement le sens des mots⁷⁶. Les premiers apparaissant dans le texte et étant liés au sujet qui nous intéresse sont *uranisme*, *inverti* et *pédéraste*. Ces termes, retrouvés dans le flux de pensée et de parole du narrateur, sont suivis par le terme *homosexuel* utilisé par Corydon. Le premier élément remarquable est que les quatre termes principaux référant à l'homosexualité sont évoqués en seulement deux pages. En second lieu, tous ces termes sont accompagnés de connotation négatives même dans la bouche de Corydon puisqu'il expose en réalité l'avis de Bazalgette qui considère l'homosexualité comme contre nature. De cette manière, Gide, en deux pages, montre à quel point les termes utilisés pour décrire l'homosexualité sont flous. Ils sont tous utilisés pour signifier l'attraction d'un homme par un autre mais sans aucune nuance. En fait, si aujourd'hui la différence sémantique entre pédéraste et homosexuel semble évidente, ce n'était pas le cas au début du XX^e siècle. En témoigne le travail de Claude Courouve⁷⁷ qui explique notamment que « pédérastie » signifiait l'amour des garçons plus jeunes mais que ce mot était, dans certains cas, également utilisé pour décrire des actes de sodomie entre hommes. L'auteur ajoute que *Le Grand Vocabulaire Français* définissait dès 1722 la pédérastie comme une passion honteuse entre des hommes sans préciser leur âge élargissant ainsi encore plus la signification du mot. Dans la suite du texte, c'est d'ailleurs le terme pédérastie qui est utilisé cinq fois d'affilée lors d'un débat sur Whitman. Gide annonce alors implicitement le sujet de son œuvre : montrer que l'on peut être pédéraste tout en étant en bonne santé et respectable. Si le narrateur du livre s'oppose toujours à tout type d'homosexualité utilisant l'hyperonyme « homosexuels », Corydon ne se démonte pas et raconte l'histoire d'Alexis B. que nous avons évoquée plus tôt. Ce n'est qu'après cette anecdote que Corydon éclaircit quelque peu le sens de tous les termes rencontrés jusqu'ici. Selon lui, il y a un nombre infini de degrés dans l'homosexualité. Le degré extrême en est l'homosexualité exclusive qui s'oppose à l'hétérosexualité exclusive. Le médecin oppose alors deux types d'homosexuels :

⁷⁶ En annexe, nous avons placé la liste des occurrences des termes « uranisme », « uraniste », « inverti », « inversion », « pédérastie », « pédéraste », « homosexualité », « homosexuel », « sodomie » au sein de *Corydon*.

⁷⁷ COUROUVE C., *Vocabulaire de l'homosexualité masculine*, Paris, Payot, coll. « Langages et société », 1985.

[...] Les médecins qui d'ordinaire traitent de ces affaires n'ont affaire qu'à des uranistes honteux [...] mais, en tant qu'homme, j'en rencontre d'autres, ni chétifs, ni plaintifs, – c'est sur eux qu'il me plaît de tabler.

– Oui ; sur les pédérastes normaux !

– Vous l'avez dit [...] ⁷⁸

Le recours au vocabulaire médical et à sa position de médecin permet à Corydon d'asseoir son opinion avec un argument d'autorité. Par la suite, c'est sur la formule de son interlocuteur, dont il feint de ne pas voir la moquerie, que Corydon basera sa démonstration. Cependant, ce qu'il entend par pédérastie normale ou uranisme bien portant n'est pas encore clair et Corydon doit passer par une série de démonstrations avant de clarifier la situation. Du point de vue de l'utilisation des termes, deux de ces discussions retiennent particulièrement l'attention : la première concerne les animaux pour lesquels Corydon utilise invariablement les termes « homosexuel » et « homosexualité » tandis que la seconde est celle où il est question de l'art et où le terme *uranisme* est largement majoritaire bien que parfois remplacé par « pédérastie ». Jusque-là c'est l'amour entre deux hommes que Corydon a défendu. Il s'accorde cependant avec son interlocuteur pour rejeter l'inversion ainsi que la sodomie.

[...] qu'à des piteux, qu'à des plaintifs, qu'à des invertis, qu'à des malades. ⁷⁹

[...] la pédérastie (qui semble du reste ici tourner à la sodomie) ne m'y paraît pas spontanée, elle y semble bravade, vice, amusement exceptionnel de débauchés, de blasés. ⁸⁰

Seuls les invertis sont donc clairement définis comme des homosexuels efféminés et les sodomites comme des blasés cherchant à assouvir leurs pulsions honteuses. Pour le reste, les sens se mêlent et le lecteur peut entendre « pédérastie », « homosexualité » et « uranisme » comme signifiant la même chose. D'ailleurs, en parlant de Goethe, Corydon et son interlocuteur utilisent ces mots les uns à la suite des autres :

[...] une opinion de Goethe sur l'uranisme [...] ⁸¹

La pédérastie est vieille comme l'humanité même ⁸²

⁷⁸ GIDE A., *Corydon*, op. cit., p.7.

⁷⁹ *Ibid.*, p.28.

⁸⁰ *Ibid.*, p.94.

⁸¹ *Ibid.*, p.96.

⁸² *Idem.*

Possible que les mœurs homosexuelles se soient acclimatées dans la race germanique assez profondément pour paraître à certains Allemands, naturelles [...] ⁸³

Jusqu'à la fin de son œuvre Gide assimile homosexualité et pédérastie en sous-entendant une nuance mais en ne l'explicitant pas clairement.

Je ne crois pas qu'il y ait une opinion à la fois plus fautive et plus accréditée que celle qui considère les mœurs homosexuelles et la pédérastie, comme le triste apanage des races efféminées, des peuples en décadence [...] ⁸⁴

En effet, si Corydon ressent le besoin d'évoquer les deux dans la même phrase c'est qu'ils ne sont pas complètement équivalents. Encore aux pages 122 et 123, Corydon se répète :

Si vous le voulez bien, nous laisserons de côté les invertis. Je leur tiens à grief ceci, que les gens mal renseignés confondent les homosexuels normaux avec eux. Et vous comprenez, je l'espère, ce que par « inverti » je veux dire. ⁸⁵

Si ce n'est pas écrit explicitement, le lecteur comprend pourtant que l'inverti est le coupable d'inversion, celui qui adopte un comportement efféminé ; celui qui, dès lors, selon Corydon, est malade. Ce n'est qu'à la toute fin du livre, dans les phrases suivantes, que le lecteur ainsi que le narrateur comprennent avec certitude que ce que Corydon nomme la pédérastie normale signifie l'amour entre un aîné pédagogue et un adolescent.

Tant qu'il reste ce « molliter juvenis » dont parle Pline, plus désirable et désiré que désirant, si quelque aîné s'éprend de lui, je pense, [...] que rien ne peut se présenter pour lui de meilleur, de préférable qu'un amant. Que cet amant, jalousement, l'entoure, le surveille, et lui-même exalté, purifié par cet amour, le guide vers ces radieux sommets que l'on n'atteint point sans l'amour. ⁸⁶

1.4. La position de Corydon quant à l'homosexualité

Au vu du fait qu'une femme ne suffit pas pour un homme, Corydon se positionne en faveur de la technique que les Grecs utilisaient afin de lutter contre l'adultère et la prostitution. Il explique que les mœurs homosexuelles sont liées à l'ensemble de la société grecque, que tous admirent, et qu'elles ne peuvent en être séparées. En somme, Corydon estime que la France a raté son coup en réprimant la pédérastie car elle a ainsi donné une place prépondérante à l'adultère. Auparavant, l'homme, parce qu'il pouvait se purger de ses pulsions autre part, laissait la femme être élevée non en vue de l'amour mais en vue de la maternité. Pour le narrateur, cette position peut se résumer ainsi : pour sauver la femme, Corydon veut sacrifier

⁸³ *Ibid.*, pp.96-97.

⁸⁴ *Ibid.*, p.119.

⁸⁵ *Ibid.*, pp.122-123.

⁸⁶ *Ibid.*, p.128.

l'enfant. Corydon, toujours dans son entreprise de justification, essaie de montrer que les héros athéniens et spartiates étaient habités par ces mœurs et que l'homosexualité est comme l'hétérosexualité capable d'abnégation, de sacrifice, de chasteté. Aussi, le fait que les Spartiates aient pu avoir des pratiques homosexuelles prouve que ce penchant n'est pas dû à un efféminement.

Je ne crois pas qu'il y ait une opinion à la fois plus fautive et plus accréditée que celle qui considère les mœurs homosexuelles et la pédérastie, comme le triste apanage des races efféminées, des peuples en décadence, voire même comme une importation de l'Asie.⁸⁷

Pour Corydon, l'abandon de l'uranisme rime avec l'essor de la misogynie. En effet, plus une femme est convoitée moins elle est respectée, selon lui. On retrouve des modèles de femmes respectées dans la tragédie grecque. Il estime aussi que les périodes uraniennes ne sont nullement plus décadentes que les autres et qu'il y avait autant d'homosexualité dans les périodes d'efflorescence artistique que dans les plus décadentes. Il explique qu'en réalité, c'est lors des temps de guerres qu'il y eut une recrudescence dans le nombre d'homosexuels. Pour Corydon, les music-halls et certains journaux poussent la femme à se détacher de ses devoirs ; ils font d'elle une perpétuelle amante refusant d'enfanter. Il fait ainsi de l'uranisme, selon le narrateur, une vertu civique, point que développera Monique Nemer dans son *Corydon citoyen*. En fait, Corydon défend plutôt l'idée selon laquelle l'uranisme n'est pas néfaste à l'État.

- Ne me faites pas dire d'absurdités. Que la convoitise soit homo- ou hétérosexuelle, la vertu c'est de la dominer. Je vais y venir tout à l'heure. Mais, sans prétendre avec Lycurgue [...] qu'un citoyen ne pouvait être vraiment honnête et utile à la République s'il n'avait un ami ; je prétends que l'uranisme n'est en lui-même nullement néfaste au bon ordre de la société, de l'État ; tout au contraire.⁸⁸

Ensuite, il rappelle qu'il laisse de côté les invertis. Son argument est de dire qu'il y a aussi des hétérosexuels dégénérés et malades. Il reproche aux gens de voir l'homosexualité comme une maladie et comme un crime qui justifierait parfois même une condamnation pour un délit qu'on n'a pas commis⁸⁹. Ainsi contraints par la société, les pédérastes sont forcés de se cacher hypocritement. Enfin, c'est seulement trois pages avant la fin de l'ouvrage que Corydon dévoile complètement sa manière de concevoir l'homosexualité « normale » : la relation entre un aîné

⁸⁷ *Ibid.*, p.119.

⁸⁸ *Ibid.*, p.122.

⁸⁹ Gide prend l'exemple d'hommes condamnés pour des crimes sans aucune preuve et pour la seule raison qu'ils étaient homosexuels même si cela était sans lien avec l'affaire.

âgé de plus de 18 ans et d'un jeune homme de moins de 18 ans. Ce genre de relation qui est perçue habituellement comme de la débauche est légitime selon Corydon.

je n'admets en ma pensée rien de contraire au mariage, de funeste à la chasteté. [...] Je soutiens que la paix du ménage, l'honneur de la femme, la respectabilité du foyer, la santé des époux étaient plus sûrement préservés avec les mœurs grecques qu'avec les nôtres. [...] Estimez-vous vraiment que la formation uranienne des enfants de l'antiquité les disposât à la débauche plus que la formation hétérosexuelle de nos écoliers d'aujourd'hui ?⁹⁰

Une formation homosexuelle ne les mènerait pas à la débauche plus que celle qu'ils reçoivent alors. En outre, un ami, au sens grec du mot, euphémisme qu'utilise Gide pour parler d'un partenaire masculin, serait plus utile qu'une amante ; ce serait un bien meilleur pédagogue. Il évoque ensuite deux types de liaisons amoureuses : la relation jeune – aîné, ou celle entre deux amis du même âge. Dans les deux cas, une tendance vers la chasteté est possible et doit s'appliquer mais l'ouvrage met rapidement de côté le deuxième type d'homosexualité. En effet, Corydon en revient à l'aîné qui se rendrait mieux compte des états d'âme d'un adolescent qu'une femme et pourrait mieux l'accompagner. C'est, selon Corydon, à 18 ans que le désir du jeune ado se tourne naturellement vers la femme. Avant cela rien ne peut se présenter de mieux qu'un amant, un aîné qui l'aurait pris en affection. La relation produit une émulation qui aboutit lorsque le jeune garçon devient un homme, c'est-à-dire quand il se marie. La conclusion de *Corydon* consiste en un adieu ; le narrateur quitte le médecin sans prendre la peine de lui répondre autrement que par le silence.

1.4. Le discours d'un dominé dominant

Corydon est en somme un long dialogue entre deux personnages définis assez précisément. Le premier est le narrateur qui sert d'homme de paille et d'interlocuteur à Corydon pour exposer les idées qui composeront son futur ouvrage. Corydon, bien qu'il soit médecin, quitte le point de vue médical pour envisager la question homosexuelle avec un regard humain. Ce futur ouvrage et la discussion à laquelle le lecteur a accès s'adressent donc à tous. Cependant, ils ne concernent qu'une petite frange de la population car, même si Corydon est un fervent défenseur de l'homosexualité et qu'il souhaite que ses adeptes soient inclus dans la société, il fait des distinctions entre ceux-ci. En effet, Corydon précise explicitement, par deux fois, qu'il ne s'intéressera qu'aux pédérastes « normaux » ; il met ainsi de côté tous les homosexuels dont les pratiques ne sont pas celles qu'il défend. De plus, dans cet échange entre

⁹⁰ *Ibid.*, p.124.

deux hommes, la femme et l'enfant n'auront pas leur mot à dire, Corydon et le narrateur parleront pour eux. Pourtant, l'avertissement d'une partition entre homosexuels « normaux » et « anormaux » semble n'avoir aucun impact sur la majeure partie de la discussion ; Corydon y défend l'homosexualité en tant que telle. Son argumentation est construite à l'aide de multiples justifications. La première est de nature à expliquer l'origine de l'homosexualité de Corydon lui-même et la cause de son projet littéraire. Choqué par le suicide d'un jeune homosexuel, le médecin veut « guérir » ceux qui sont touchés par ce mal en leur montrant qu'il n'en est pas un. Dès lors, il développe une argumentation se basant sur les sciences naturelles et surtout animales. En outre, il ponctue le tout de citations multiples pour appuyer son propos. Après avoir démontré que l'homosexualité se trouve massivement chez les animaux et qu'elle est donc dans la nature, Corydon en vient à une analyse du cas humain. Il s'en prend aux femmes, en insistant, comme nous l'avons vu, sur leurs ornements, qui contrastent avec la nudité des statues grecques masculines. Ce regard sur l'art hellène permet à Gide de placer les Grecs comme des exemples à suivre également dans leurs autres pratiques et donc dans leur normalisation de l'homosexualité. Ce n'est qu'ultimement que Gide défend sa manière de voir l'homosexualité et la pédérastie. Comme nous l'avons souligné plus haut, avant le quatrième dialogue, uranisme, pédérastie et homosexualité étaient utilisés comme des synonymes purs. C'est seulement dans ce dernier échange que les choses évoluent même si cette mutation avait été amorcée par la présence de références aux jeunes hommes et aux adolescents dans les pages précédentes. On quitte donc la défense globale de l'homosexualité car, même si Corydon précise qu'il ne traitera pas des invertis et des pédérastes non « normaux », ses arguments défendent l'homosexualité en tant que telle et non la représentation qu'il en propose. C'est le narrateur qui voit clair en premier dans le jeu de Corydon en lui disant qu'il veut sacrifier l'enfant et, à ce moment, le texte bascule d'une défense globale à un plaidoyer pour la pédérastie. On entendrait alors ce mot comme le rapport entre un adolescent et un aîné qui seraient « amis ». C'est-à-dire qu'en plus de partager des relations intimes, qui ne sont ici pas détaillées mais qui excluraient la sodomie, ils partageraient une relation élève-pédagogue. Cette relation a cependant une date de péremption : celle des 18 ans de l'élève, moment auquel le jeune homme devient un homme et se marie. Ces deux éléments sont là pour tempérer l'aspect subversif du livre et l'opposition à la norme de Corydon. Être homosexuel oui, mais en restant viril et utile à la société. S'ajoutent à cette défense deux arguments agressifs. Le premier, envers les homosexuels « dégénérés » qui sont évoqués à deux reprises comme des malades ; comme nous l'avons déjà souligné, pour Corydon tout homosexuel qui ne suivrait pas sa vision et manquerait de virilité n'est pas intéressant à défendre. La seconde cible de ce texte sont les femmes qui apparaissent

ponctuellement et que l'homosexualité serait censée aider. Corydon les réduit en fait à leur rôle de mère potentielle en rejetant le fait qu'elles puissent être des femmes cherchant à aimer et à être aimées en retour. Gide dépeint ainsi une société où des hommes aux désirs homosexuels se marient à des femmes uniquement pour enfanter mais où ils assument leur relation extraconjugale avec un adolescent de moins de 18 ans et de sexe masculin. Cette vision des choses exclut totalement le point de vue de la femme, qui n'a pas son mot à dire dans l'affaire. Les deux hommes se rejoignent au moins sur ce point. Ils savent ce qu'il faut pour elle : enfanter. Dès lors, l'homosexualité féminine est à peine évoquée. En outre, les enfants ne sont pas réellement interrogés car, si Gide semble défendre l'idée selon laquelle homosexualité et hétérosexualité sont aussi naturelles l'une que l'autre, *in fine*, c'est l'homosexualité qui l'est le plus. Elle le serait à un point tel que le cas de figure où un jeune homme ne serait pas intéressé par ce genre de relations n'est pas évoqué. *Corydon* est donc le plaidoyer d'un dominé luttant pour que la cause de son oppression soit réévaluée par la société. Corydon et Gide cherchent à ce que leur homosexualité soit acceptée et émettent pour cela, par le biais de leur ouvrage, un message subversif. Cependant, une certaine distance avec cette subversion est induite par la forme car si le livre ne suit effectivement pas ce que Monique Nemer appelle le « cahier des charges » des écrits traitant d'homosexualité à l'époque (suicide, mort violente, malheur...), « celui qui dit "je" présente les thèses auxquelles l'auteur entend fermement s'opposer⁹¹ ». Le livre se termine par le silence de ce personnage qui s'en va sans prendre la peine de répondre à son interlocuteur. En fait, Gide milite pour que les pédérastes « normaux » soient intégrés à la société ; il cherche à prouver qu'ils pourraient prendre part à la société et même l'assainir. C'est la conclusion de M. Nemer : *Corydon* défend l'idée selon laquelle un homosexuel peut être utile à son État en tant que citoyen.

Malgré sa violence envers les femmes et les invertis, le texte de Gide est tout de même novateur et, en ce qui concerne certains combats qu'il mène, il est toujours d'actualité. Gide a le courage de prendre position pour l'émancipation des opprimés. Ces derniers sont trop souvent malmenés pour des raisons indéfendables d'un point de vue rationnel et eux aussi, même si la *doxa* les rejette, ont le droit d'exister sans être forcés à l'hypocrisie. Nous n'irons donc pas jusqu'à dire comme Y. Moix que

⁹¹ ERIBON D., *Théories de la littérature. Système du genre et verdicts sexuels*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015, p.6.

son coming out de *Corydon* et de *Si le grain ne meurt* a été hypocrite – son homosexualité était une parade pour faire passer clandestinement sa pédophilie. Et il le savait bien.⁹²

Mais il est clair que *Corydon* est une œuvre qui cherche à défendre uniquement un type d'homosexuels. Ce petit livre tente de contredire les clichés et pour le faire entrer dans le jeu de la société. Il devient ainsi aussi exclu qu'elle. Même si l'ouvrage est, comme le dit Dider Eribon dans *Réflexions sur la question gay*, l'occasion de mettre en avant une parole subversive sur l'homosexualité, *Corydon* ne fait que se justifier afin de pouvoir intégrer le groupe des dominants. Pour ce faire, il défend une homosexualité virile qui serait la marque d'un rapport sain à ce type de sexualité et il adopte un discours de domination. Ce dernier concerne d'abord la femme, que l'éducation devrait uniquement préparer à être mère et dont la potentielle homosexualité est à peine évoquée. Et pour cause, l'homosexualité féminine ne rentre absolument pas dans son schéma : l'existence de cette attirance est évoquée mais le développement et les justifications de *Corydon* ne s'appliquent pas aux femmes. Ce discours oppressif touche ensuite l'homosexuel et l'enfant : le premier s'il n'entre pas dans les normes énoncées par *Corydon*, le second car il n'a pas le droit à la parole. Celle-ci est monopolisée par ces deux hommes qui, finalement, l'un comme l'autre produisent un discours exclu et qui ont, *in fine*, une manière fort semblable de voir les choses. *Corydon* argumente contre la doxa mais ne remet en fait pas en cause les valeurs fondatrices de la société, il souligne simplement une erreur commise par celle-ci : ne pas intégrer l'homosexualité virile, masculine, pédérastique et chaste à sa norme. Pour en arriver là, Gide passe par des chemins détournés, amenant petit à petit le lecteur à comprendre de quoi il parle. Depuis le début, c'est la pédérastie au sens grec du terme que Gide cherche à défendre. Pourtant son livre tente de ne jamais brusquer le lecteur, de l'amener jusqu'aux dernières pages doucement pour les lui faire accepter. S'il a accordé tout ce qui précède, il peut soit être d'accord avec ces dernières pages soit, à la manière du narrateur, fermer le livre et s'abstenir de répondre. En somme, l'ouvrage se construit comme la longue introduction du *coming-out* final atténué par l'assimilation sémantique des termes qui le précède.

⁹² MOIX Y., « Gide ? Entretien avec Maria de França », dans *Année Zéro*, n°1, Paris, Bouquins, janvier 2022, p.72.

II. Comprendre Gide par le prisme de Foucault

Le second tome d'*Histoire de la sexualité* de Michel Foucault : *L'Usage des plaisirs* permet d'éclairer notre lecture de *Corydon* grâce aux concepts théoriques qu'il mobilise. Michel Foucault traite dans la dernière partie de ce livre de l'homosexualité dans le contexte de la Grèce antique. À l'époque, explique-t-il, les amours homosexuelles et hétérosexuelles n'étaient pas considérées comme fondamentalement différentes. On pouvait reprocher à un homme sa débauche que ses partenaires soient de sexe masculin ou féminin. De la même manière, la pulsion d'attraction était considérée comme similaire quel que soit le sexe de l'être désiré. Au sein de l'amour homosexuel existaient également deux grands types de relations, toutes deux tolérées. Le premier type s'incarnait dans une relation entretenue par deux garçons du même âge, qu'ils forment un couple d'adolescents ou « un couple d'hommes ayant passé, tous deux, largement, l'adolescence⁹³. » Ce dernier cas était moins bien perçu que le second genre de relation qui se caractérisait par l'amour entre un aîné et un garçon plus jeune. C'est celle qui était la plus questionnée philosophiquement et la plus ritualisée. En effet, la relation entre un jeune homme et un homme mûr donnait lieu à un complexe jeu social. L'aîné, appelé l'éraсте, jouait le rôle « socialement, moralement, et sexuellement actif⁹⁴ » tandis que le plus jeune, l'éromène, était l'objet du plaisir. Ce dernier devait cependant éviter de céder facilement aux avances de l'autre et montrer de la reconnaissance à celui-ci pour son intérêt voire pour ses cadeaux. Des règles de comportement très strictes étaient donc de mise. Par exemple, le jeu se déroulait en espace ouvert, au sein

de la rue et des lieux de rassemblement, avec quelques points stratégiquement importants (comme le gymnase) ; mais [dans un] espace où chacun se déplace librement, de sorte qu'il faut poursuivre le garçon, le chasser, le guetter là où il peut passer, et le saisir à l'endroit où il se trouve.⁹⁵

Il faut cependant noter que le plus jeune des hommes doit toujours être en droit de ne pas concéder. Pourtant, malgré la ritualisation et la normalité de la relation entre l'éraсте et l'éromène, la question de leurs rapports sexuels était un sujet délicat. Ce qui est certain, c'est qu'une fois que l'enfant acquérait sa virilité, il quittait son rôle d'éromène et l'amour entre les deux hommes devenait de l'amitié. Le jeune adulte pouvait alors à son tour devenir un éraсте s'il le souhaitait. Foucault souligne donc le fait que c'est bien plus tard qu'aura lieu le

⁹³ FOUCAULT M., *Histoire de la sexualité, tome 2 : L'Usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984, p.253.

⁹⁴ *Idem*.

⁹⁵ *Ibid.*, pp.256-257.

développement de certaines problématiques liées à la femme. Ces dernières portaient, du temps des Grecs, sur le garçon en intégrant déjà les questions de la honte, de l'honneur ou encore de la chasteté.

Foucault met en évidence le principe d'isomorphisme entre relation sexuelle et relation sociale, qui régissait les relations amoureuses dans la société de la Grèce antique. En fait,

le rapport sexuel — toujours pensé à partir de l'acte modèle de la pénétration et d'une polarité qui oppose activité et passivité — est perçu comme de même type que le rapport entre le supérieur et l'inférieur, celui qui domine et celui qui est dominé [...]⁹⁶

D'où le fait que la relation entre deux adultes fût la moins bien vue de toutes. En effet, dans ce cas, un des deux hommes adoptait une position de dominé par préférence alors que seule la domination sur l'autre était honorable pour l'adulte. On ne demandait donc pas au jeune garçon de ressentir du plaisir lorsqu'il entretenait une relation avec un aîné mais bien de souhaiter en donner. Il devait faire cela par admiration ou pour remercier son éraste. Pour être légitime, l'éromène devait même demander une contrepartie. Cette dernière était honteuse s'il ne s'agissait que d'argent mais elle devenait honorable s'il s'agissait d'un apprentissage, d'un partage de réseau social ou d'engagements. Ces informations vont désormais nous accompagner dans l'analyse des œuvres suivantes. En effet, comme dans *Corydon*, la représentation de l'homosexualité chez Gide semble fortement influencée par les mœurs décrits plus haut.

⁹⁶ *Ibid.*, p.279.

III. *Les Faux-monnayeurs* : l'amour pédérastique idéal

Les Faux-monnayeurs (1925), premier roman de Gide selon la dédicace, met en scène un grand nombre de personnages : « Laura, Douviers, La Pérouse, Asaïs⁹⁷... » mais c'est le parcours de trois protagonistes qui va particulièrement nous intéresser. C'est en effet à travers Olivier, Édouard et Bernard que Gide développe le sujet de l'homosexualité. Ce sont par ailleurs deux de ces trois hommes qu'il faut considérer comme les héros du roman selon le narrateur.

Laura, Douviers, La Pérouse, Azaïs... que faire avec tous ces gens-là ? Je ne les cherchais point ; c'est en suivant Bernard et Olivier que je les ai trouvés sur ma route. Tant pis pour moi ; désormais, je me dois à eux.⁹⁸

Il est donc primordial de retracer le parcours de chacun de ces deux personnages reliés par une forte amitié mais aussi par leur relation avec Édouard, l'oncle d'Olivier.

Le point de départ de cette fiction est la fugue de Bernard qui, apprenant qu'il est un bâtard, décide de quitter son foyer et de se réfugier, la première nuit, chez son meilleur ami, Olivier. Ce dernier considère Bernard comme « son ami le plus intime⁹⁹ » mais évite de paraître rechercher sa compagnie ou d'être surpris seul avec lui. Que ce soit aux yeux de Bernard ou des autres, Olivier semble vouloir cacher quelque chose. À la faveur de la nuit, les deux compères se retrouvent donc en secret. Bernard avoue alors que sa fugue est définitive. Son ami, admiratif mais surtout inquiet, l'embrasse et s'apprête à se confier également.

Je veux te dire quelque chose, mais je ne pourrai pas si je ne te sens pas tout près de moi. Viens dans mon lit. Et après que Bernard, qui s'est en un instant dévêtu, l'a rejoint [...] ¹⁰⁰

Olivier décrit sa première expérience avec une prostituée : « [a]près j'avais envie de cracher, de vomir, de m'arracher la peau, de me tuer¹⁰¹. » Il a en fait été aussi dégouté par l'acte que par lui-même qui fut capable d'avoir une érection. La réaction de Bernard est quant à elle plus ambiguë. D'une part, apprenant que son ami n'a pas regardé si sa partenaire était belle ou pas, il lui dit : « Tu es un idiot. Tu es un amour. » Sous-entend-il par-là que ce désintérêt le touche personnellement ou que c'est plus généralement qu'Olivier est un amour ? D'autre part, Bernard semble voir la relation sexuelle avec une femme différemment :

⁹⁷ GIDE A., *Les Faux-monnayeurs*, Paris, Gallimard, Folio (1972), 1925, p.218.

⁹⁸ *Idem*.

⁹⁹ *Ibid.*, p.15.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.35.

¹⁰¹ *Ibid.*, p.35.

- Comme ça, froidement, ça ne me dit rien. N'empêche que si je...
- Que si tu... ?
- Que si elle... Rien ; dormons.¹⁰²

La conversation se terminera sur un autre sujet... Au-delà de ces non-dits, c'est le réveil de Bernard qui commence à nous mettre la puce à l'oreille quant aux sentiments qu'ont les deux garçons l'un pour l'autre.

Il rentre dans le monde réel pour sentir le corps d'Olivier peser lourdement contre lui. Son ami, pendant leur sommeil, ou du moins pendant le sommeil de Bernard, s'était rapproché, et du reste l'étroitesse du lit ne permet pas beaucoup de distance ; il s'était retourné ; à présent, il dort sur le flanc et Bernard sent son souffle chaud chatouiller son cou. Bernard n'a qu'une courte chemise de jour ; en travers de son corps, un bras d'Olivier opprime indiscrètement sa chair. Bernard doute un instant si son ami dort vraiment. Doucement, il se dégage.¹⁰³

Une réelle tension sexuelle se dégage de ce paragraphe, le narrateur excuse tantôt Olivier et tantôt l'accuse implicitement. Les intentions de l'hôte de Bernard restent floues mais sa position intime oppresse quelque peu son invité ; ce dernier met un terme cependant à cette indiscretion « doucement ».

C'est juste avant l'assoupissement des deux garçons que se situe, dans le livre, l'apparition du personnage d'Édouard, qui sera central dans la construction du texte. En effet, Olivier avertit son ami qu'il retrouvera son oncle Édouard le lendemain à la gare. Il lui narre sa première rencontre avec l'homme de lettre : « je sentais qu'il me regardait constamment et ça commençait à me gêner¹⁰⁴ ». Pourtant, après cette gêne, Olivier tombe sous le charme de son aîné qui le conseille pour l'aider à améliorer ses vers. Cette attirance est partagée car le lecteur découvre dans le Journal d'Édouard, lu indiscrètement par Bernard, que l'oncle de 38 ans est obsédé par la figure d'Olivier. Mu par un véritable coup de foudre, Édouard écrit :

mais je sens bien [...] que la figure d'Olivier aimante [...] mes pensées, qu'elle incline leur cours et que, sans tenir compte de lui, je ne pourrais ni tout à fait bien m'expliquer, ni tout à fait bien me comprendre.¹⁰⁵

En somme, il ne pense qu'à lui mais il est rendu maladroit par la gêne que lui cause cet amour et lors de leur rencontre, c'est le malaise qui sera roi. Édouard espère revoir son neveu pas trop changé soit pour mieux le trouver dans la foule soit pour pouvoir admirer le visage enfantin qui fait la beauté d'Olivier. Après la rencontre, chacun regrette son comportement mais ne

¹⁰² GIDE A., *Les Faux-monnayeurs*, op.cit., p.36

¹⁰³ *Ibid.*, p.61.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.40.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p.89.

communiqué pas son amertume à l'autre et c'est Bernard qui, après avoir volé la valise d'Édouard, prend la place qu'Olivier aurait dû avoir à ses côtés. En fait, Bernard obtient une place de secrétaire auprès d'Édouard grâce à son espièglerie qui fait beaucoup d'effet à ce dernier. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'Édouard se rapproche d'un jeune homme en partie à cause de ce genre de comportement. S'il s'intéresse à Georges Molinier, le frère d'Olivier, sans savoir au préalable qui il est, c'est parce qu'il le surprend en train de voler un livre. Il lui paye finalement l'ouvrage et rend visite à sa belle-sœur Pauline uniquement pour revoir ses enfants. Avec Olivier, il continue de ressentir de la gêne même si « dès son premier regard, [il a] senti que ce regard s'emparait de [lui] et [qu'il] ne disposait plus de sa vie¹⁰⁶. » Quant à Georges, il reste froid avec son oncle tout en lui faisant ce que ce dernier voit comme des avances¹⁰⁷ mais qu'il laissera sans suite. C'est Olivier qui vraiment l'intéresse : « Tout en lui m'attire et me demeure mystérieux¹⁰⁸ », il représente un être à charmer. Pourtant, c'est avec Bernard qu'il part, sans même un mot d'adieu pour Olivier. Le nouveau secrétaire qui ressentait « un dépit de ne pas en être¹⁰⁹ » accompagne donc Édouard et a compris qu'« Olivier et lui ne comprenaient pas tout à fait de même l'amitié.¹¹⁰ » Laisse seul à la suite du départ de son oncle et de son ami, Olivier, animé par des sentiments haineux, décidera de partir avec le comte de Passavant. Cependant, les relations sont tendues entre Édouard et Bernard, d'autant plus que le second est tombé amoureux de Laura, ancienne amie qu'Édouard est venu aider. Comme ils sont éloignés de lui, c'est par lettres que Bernard et Édouard gardent le contact avec Olivier, qui, de son côté, tente de garder la face en écrivant qu'il est bienheureux et surtout en n'écrivant pas, ou plutôt en raturant, un post-scriptum.

Dis à l'oncle E... que je pense à lui constamment ; que je ne puis pas lui pardonner de m'avoir plaqué et que j'en garde au cœur une blessure mortelle.¹¹¹

L'oncle et le secrétaire ne parvenant pas à déchiffrer le texte raturé n'éprouvent que de la jalousie et de la haine envers celui dont Olivier s'est rapproché, le comte Robert de Passavant. Malheureusement, les retrouvailles de Bernard et d'Olivier, lorsque tous sont de retour de voyage, ne sont pas harmonieuses. Les aléas de la conversation et les non-dits qu'elle recèle créent un désaccord sur les idées. Une information importante émerge toutefois de cet échange :

¹⁰⁶ *Ibid.*, p.96.

¹⁰⁷ « Je sors quotidiennement du lycée à dix h. » (*Ibid.*, p.95.)

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.102.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p.117.

¹¹⁰ *Idem.*

¹¹¹ *Ibid.*, p.211.

Bernard raconte son amour pour les femmes et n'écoute pas ce que son ami lui dit, le poussant ainsi au silence. Il s'ensuit la rupture entre les deux garçons, leur différence semble les mener à l'impossibilité de communiquer. Malgré tous ces non-dits, ces silences, Olivier prend conscience du fait qu'

[i]l aimait Bernard, il aimait Édouard beaucoup trop pour supporter leur mésestime. Auprès d'Édouard, ce qu'il avait de meilleur en lui s'exaltait. Auprès de Passavant, c'était le pire.¹¹²

Olivier décide donc de se rapprocher de son oncle en étant honnête avec lui : à la page 292, Olivier tutoie enfin son oncle et lui demande de l'emmener. Bernard, quant à lui, entame une relation avec Sarah mais sans pouvoir appeler cela de l'amour.

Après la surprenante tentative de suicide d'Olivier, le neveu et l'oncle se rapprochent. Ils sont même acceptés par Pauline, la mère d'Olivier, qui estime que la relation entre les deux hommes peut être bénéfique pour le plus jeune. Elle a confiance en son beau-frère qui garde donc son neveu chez lui. Enfin réunis, ils connaissent tous deux le bonheur : Olivier est heureux et sa présence est profitable à Édouard. En effet, après avoir supplanté son rival, Robert de Passavant, Édouard a récupéré les affaires de son compagnon et est maintenant bien plus inspiré pour son projet de livre. En outre, les remarques que fait Olivier sur le texte lui sont très utiles et il les trouve très judicieuses. Désormais, « c'est par lui et à travers lui [qu'Édouard] sent et [qu'il] respire¹¹³. »

Dans le dernier paragraphe du livre, on apprend que Bernard est retourné, après avoir été renvoyé de la pension à cause de sa relation avec Sarah, auprès de son père, qui allait mal. On sait aussi qu'Olivier partage toujours la vie d'Édouard mais que ce dernier est « bien curieux de connaître Caloub¹¹⁴ », le petit frère de Bernard.

3.1. L'homosexualité en roman

On l'a vu, c'est le personnage d'Édouard qui unifie le roman en faisant le lien entre tous les autres protagonistes. Il est en quelque sorte le héros central du livre. C'est à demi-mot que son homosexualité est montrée au lecteur mais, au fil de la lecture, plus aucune hésitation n'est possible. En revanche, c'est l'ambiguïté qui caractérise le personnage de Bernard. Après avoir

¹¹² *Ibid.*, p.289.

¹¹³ *Ibid.*, p.324.

¹¹⁴ *Ibid.*, p.378.

quitté son foyer, il se rapproche d'Olivier. Pourtant, c'est toujours ce dernier qui a des comportements indiscrets ; comme le remarque Bernard, leur vision de l'amitié diffère. Quant à Olivier, son lien avec Bernard semble parfois aller plus loin que la simple amitié : on y voit de l'amour et de la sensualité. Son ami ne sera pas réceptif à ses avances et c'est en rencontrant Laura qu'il découvrira l'amour. Olivier en souffre mais c'est en réalité vers Édouard que son destin le pousse. D'ailleurs, la place que prend Bernard pour quelque temps auprès d'Édouard n'est pas la sienne, le narrateur hétérodiégétique nous le confirme.

Je ne puis point me consoler de la passade qui lui a fait prendre la place d'Olivier près d'Édouard. Les événements se sont mal arrangés. C'est Olivier qu'aimait Édouard. Avec quel soin celui-ci ne l'eût-il pas mûri ? Avec quel amoureux respect ne l'eût-il pas guidé, soutenu, porté jusqu'à lui-même ? Passavant va l'abîmer, c'est sûr.¹¹⁵

L'aspect ambigu du livre tient dans le fait que le mot *amour* y est polysémique comme le mot *amitié*. Tantôt, l'amitié est amoureuse ou l'amour est amical, tantôt c'est l'inverse ; ce problème sémantique se retrouve même au cœur de la relation entre Olivier et Bernard.

Son amitié pour Olivier était évidemment des pus vivres ; il n'avait pas de meilleur ami et n'aimait personne autant sur la terre [...] mais Olivier et lui ne comprenaient pas tout à fait de même l'amitié.¹¹⁶

En tout cas, l'homosexualité n'est jamais désignée explicitement et on voit bien qu'elle n'est pas assumée par les personnages. Olivier craint qu'on ne le voie s'isoler avec Bernard tandis qu'Édouard est pris de panique lorsque Pauline lui montre qu'elle sait la nature de son amour pour Olivier. Cette gêne accompagnée de non-dits est essentielle dans le livre. S'il y avait eu plus d'honnêteté et de franchise dans la relation entre l'oncle et son neveu, bien des détours auraient été évités. C'est cependant grâce à ces détours que chacun a pu choisir sa voie et en être certain. Bernard et Édouard se séparent, le premier va retrouver son père après avoir découvert le vrai amour auprès de Laura, le second se rapproche d'Olivier. En fait, c'est plutôt Olivier qui se rapproche d'Édouard en lui demandant de l'emmener, ce que l'ainé accepte. Encore une fois, la relation homosexuelle ne se cristallise que dans les dernières pages. On y trouve un aîné et un jeune homme qui vivent sous le même toit. Cela est permis par leur lien de parenté, qui rendrait la chose acceptable aux yeux de la société. Cette opinion défendue par Pauline est cependant paradoxale : un lien familial n'est-il pas plutôt une circonstance aggravante rapprochant la relation des deux hommes de l'inceste ? Si leur relation amoureuse

¹¹⁵ *Ibid.*, p.217.

¹¹⁶ *Ibid.*, p.117.

est niée, leur co-habitation de posera pas de problème mais si elle est assumée alors l'argument de Pauline manque de crédibilité.

On le voit, l'amour est au centre des *Faux-monnayeurs*. Bien plus, Gide y développe une typologie de l'amour. D'abord, l'amour homosexuel, qui nous intéresse, se construit en opposition à l'amour hétérosexuel. En réalité, la seule histoire d'amour dont la fin est heureuse est l'homosexuelle. Que ce soit Vincent et Laura, Bernard et Laura, Vincent et Lilian, les Molinier, les Profitendieu, Bernard et Sarah ou Boris et Bronja, toutes les histoires d'amour hétérosexuelles sont des échecs. Au contraire, Olivier et Édouard sont heureux une fois réunis alors que, séparés, ils ne l'étaient pas. Cet échec de la relation amoureuse entre homme et femme conclut le parcours de Bernard, qui finalement, retourne chez son père à la fin de l'histoire. Comme un aveu d'échec, un retour au point de départ. Il faut cependant souligner le fait que, quel que soit le type d'amour, homo ou hétérosexuel, c'est l'amour chaste qui est le plus valorisé dans le texte. Le seul vrai amour hétérosexuel est celui de Bernard pour Laura, un amour platonique, tandis qu'aucune pratique sexuelle n'est exprimée lorsque l'amour qu'éprouvent Olivier et Édouard est décrit. C'est même parce qu'il a été dégoûté par sa première relation sexuelle avec une femme qu'Olivier est poussé vers l'homosexualité.

Les Faux-monnayeurs est un roman qui veut normaliser l'homosexualité mais en ne se l'avouant qu'à demi-mot. Ces non-dits sont éclaircis par Pauline qui, sans évoquer clairement l'homosexualité, fait comprendre au lecteur que la relation entre Édouard et son neveu est amoureuse. La mère accepte cependant la situation sachant qu'Édouard aime son fils et qu'il ne lui fera donc pas de mal. Pourtant, Olivier est tout de même en position inférieure dans la relation. Édouard reste un séducteur, qui est « bien curieux de connaître Caloub¹¹⁷ » et qui n'hésitait pas à tenter de séduire Georges malgré le fait qu'il avait été charmé par Olivier. Au contraire, Olivier n'a qu'Édouard et ne cherche à séduire personne d'autre. Ainsi, une relation bien spécifique se dessine, celle d'un éraste et d'un éromène. L'adulte est censé aider l'adolescent qui lui sert de muse à se développer et à s'accomplir. Le plus jeune devient donc une source d'inspiration pour son aîné tandis que ce dernier ne doit pas se gêner de conquérir de nouveaux cœurs. Gide n'utilise ni « uranisme », ni « pédérastie », pas même « homosexualité ». Il se débrouille en fait pour parler de l'amour qui ne dit pas son nom sans le nommer.

¹¹⁷ *Ibid.*, p.378.

Pour terminer, évoquons le lien entre cadre familial et homosexualité dans ce texte. D'abord, attachons-nous à la trajectoire du personnage de Bernard qui incarne, au début du moins, la figure du détachement vis-à-vis de la famille. Suite à sa fugue, il se rapproche d'Olivier et d'Édouard mais la relation entre les deux amis est impossible comme celle que Bernard aurait pu entretenir avec Édouard, mais aucune relation n'est possible avec chacun de ceux-ci. Le lecteur se demande si le jeune homme va s'émanciper du cadre familial au point de devenir homosexuel. Ce ne sera pas le cas, et son hétérosexualité est présentée comme un semi-échec dans la mesure où elle se conclut par un retour vers sa famille, un retour vers le statu quo. En second lieu, il faut évoquer la famille Molinier. Il est certain que, en général, Gide s'oppose à la cellule familiale, qui ne permet pas, selon lui, à l'enfant de s'émanciper et de se développer. Pourtant, dans *Les Faux-monnayeurs*, la famille d'Olivier échappe plus ou moins à la règle. En fait, il faut comprendre qu'Édouard, bien qu'étant de la même famille que son neveu, ne fait pas partie de la cellule familiale. Il est un moyen de s'échapper pour Olivier et ce même sans l'autorisation de ses parents.

[...] il se jeta contre Édouard et, pressé contre lui, sanglota :
« Emmène-moi. »
Édouard était extrêmement ému lui-même.
« Tes parents ? demanda-t-il.
- Ils ne me savent pas de retour. »¹¹⁸

Mais, et c'est pour cette raison que la position de la famille est nuancée dans ce livre, Pauline, la mère d'Olivier, accepte la décision de son fils tout en sachant ce qu'elle signifie. On ne sait si son acceptation vient du fait qu'elle n'ait pas de pouvoir sur cette décision ou si elle est plutôt due, comme elle l'affirme, à son ouverture d'esprit. Toujours est-il qu'elle laisse son fils se détacher d'elle. Par ailleurs, Pauline semble partager la conclusion de Corydon à propos des bons maris. La famille peut donc, si elle laisse sa progéniture s'écarter d'elle pour la laisser grandir, être bénéfique. Enfin, elle peut aussi constituer un moyen de contact pour l'aîné vers les jeunes hommes. Édouard rencontre Olivier par le biais de son père, revoit Georges en prétextant une rencontre avec sa mère et compte rencontrer Caloub lors d'un repas auquel les parents du garçon l'ont convié.

¹¹⁸ *Ibid.*, p.292..

IV. *Si le grain ne meurt* : les confessions gidiennes

Gallimard publie *Si le grain ne meurt* en 1926. Ce livre constitue les confessions de Gide, son autobiographie. L'auteur divise son livre en deux grandes parties. Si les amitiés et l'apprentissage sont au centre de la première partie, l'homosexualité est abordée plus abondamment dans la seconde, où Gide conte au lecteur ses voyages en Afrique, réelle découverte de son corps et de celui de l'autre. Pourtant, dès les premières pages du livre, l'auteur, pour donner les gages de sa sincérité, évoque une anecdote que nous ne pouvons que trop facilement raccrocher à ce qu'il nous livrera plus loin.

En vérité, nous nous amusons autrement : l'un près de l'autre, mais non l'un avec l'autre pourtant, nous avons ce que j'ai su plus tard qu'on appelait « de mauvaises habitudes ».¹¹⁹

Il évoque là, d'emblée, ses « mauvaises habitudes » qui auront une importance considérable tout au long de sa vie. La première conséquence grave de ce penchant, qui, pour le dire crument, est celui pour la masturbation, sera l'exclusion temporaire du jeune Gide d'un établissement scolaire. Cet aveu d'une activité interdite réalisée aux côtés du fils de la concierge remplit deux fonctions. D'abord, il affirme le parti-pris rousseauiste de son œuvre : « mon récit n'a raison d'être que véridique¹²⁰ », même si cela doit porter préjudice à l'auteur. Gide, ainsi compromis, prouve au lecteur que ce qui suit est vrai car s'il avoue cette pratique, le reste suivra. Comme Rousseau avouant dans le Livre I des *Confessions* son goût pour la fessée, Gide dévoile son inclination à l'onanisme. La pratique de la masturbation est à l'époque considérée comme ridicule, puérite, adolescente, banale, peu glorieuse et même mauvaise pour la santé. Il est donc gênant de l'avouer et il n'y a absolument aucun orgueil à en tirer. Ainsi, en admettant ce vice, Gide se présente comme honnête et désintéressé. En second lieu, cette anecdote instaure un point de départ au récit qui trouvera plusieurs échos. Nous y reviendrons plus loin mais soulignons d'ores et déjà la façon d'évoquer la masturbation par écrit. L'écrivain utilise une périphrase pour désigner son activité sexuelle, preuve d'une certaine gêne. Cette figure provoque deux effets : d'abord, atténuer la chose puisqu'elle n'est pas nommée explicitement. Mais aussi, si le lecteur comprend sa signification, une dimension ironique se déploie de par la présence de guillemets. C'est une expression utilisée par d'autres que lui que l'auteur reprend. Nous verrons plus tard s'il se range du côté de l'opinion de ce « on » qu'il évoque. Pour en terminer avec cette première citation et en venir à l'homosexualité, elle n'est pas clairement

¹¹⁹ GIDE A., *Si le grain ne meurt*, Paris, Gallimard, Folio (1955), 1926, pp.9-10

¹²⁰ *Ibid*, p.10.

évoquée pour le moment car si la masturbation se pratiquait aux côtés d'un autre garçon, les deux garçons ne se caressaient pas l'un l'autre. Ce jeu sexuel, cet amusement ne constitue dès lors pas réellement un rapport direct entre les deux personnages. La situation ambiguë laisse le lecteur dans le flou ; il ne peut pas directement apparenter le comportement de l'enfant à de l'homosexualité. D'autant plus que, dans la première partie du livre, c'est vers Emmanuèle¹²¹ que se dirigeront toutes les attentions d'André Gide. Aux côtés de celle-ci, avec qui le jeune Gide projette de se marier, se trouve un grand nombre d'hommes : jeunes garçons avec qui il tisse des amitiés ou adultes lui donnant des cours. Le premier, M. Gueroult, au « geste caressant mais dominateur¹²² » mais aussi divers professeurs comme M. de la Nux, M. Simonnet, M. Richard ou encore M. Bouvy, dont l'évocation est toujours accompagnée d'une appréciation pédagogique et des fruits qu'ont donné leurs apprentissages. C'est par le biais de M. Bouvy, un professeur mou et plaintif, qu'une certaine virilité se dévoile chez le jeune Gide. En effet, l'enfant, apprenant que son professeur est battu par sa femme, estime qu'à sa place, il la battrait en retour. Profitons de cette anecdote pour noter que, dans cette première partie, aucun des amours hétérosexuels n'aboutit de manière heureuse, que ce soit pour les parents d'Emmanuèle, ceux de Gide ou le couple secret formé par Albert et Marie. Même la demande en mariage de Gide lui-même sera un échec. D'ailleurs, contrairement aux hommes et surtout aux jeunes garçons, les femmes sont rarement décrites. Une phrase, cependant, évoquant deux servantes de la maison Gide, nous saute aux yeux :

je n'ai jamais connu à Marie d'autre passion que celle que je surpris pour Delphine, notre cuisinière, et que ma mère certes, n'eût jamais osé soupçonner.¹²³

La sensibilité du jeune garçon lui a permis de repérer ce que sa mère ne pouvait voir à cause de son aveuglement moral : une passion entre deux femmes. Gide évoque ici explicitement un amour homosexuel qui ne semble pas à ses yeux devoir subir une réprobation. L'utilisation du terme « passion » est récurrent chez Gide mais il ne signifie pas toujours la même chose, laissant parfois planer le doute. On peut en tout cas dire que l'auteur évoque dans cette première partie trois grandes passions : deux pour de jeunes camarades et la troisième pour une jeune fille.

La première de ces passions fut pour un jeune garçon : « il y en avait un pour qui je m'étais épris d'une véritable passion. C'était un Russe¹²⁴. » Cet élève attirait le jeune Gide en

¹²¹ Notons qu'Emmanuèle est le nom que Gide donne ici à Madeleine Rondeaux.

¹²² *Ibid.*, p.74.

¹²³ *Ibid.*, pp.57-58.

¹²⁴ *Ibid.*, p.83.

raison de son apparence délicate et sa faiblesse physique. Le petit André rêvait que son camarade fût agressé pour pouvoir prendre sa défense. Le lecteur retrouve ici les prémisses d'une certaine virilité chez Gide qui veut se faire protecteur du faible. C'est par ailleurs le ton chantant de la voix du Russe qui faisait chavirer Gide. Cependant, il le jeune Russe cessa un jour de venir aux cours et « une sorte de pudeur ou de timidité¹²⁵ » empêchèrent l'auteur d'en apprendre davantage sur les raisons de ce départ. Malheureusement, la seconde passion de Gide se termine aussi par une disparition. C'était un garçon qu'il rencontra lors d'un bal costumé et dont il tomba « amoureux, oui, positivement amoureux¹²⁶ ». Ce petit personnage était « costumé en diabolin, ou en clown¹²⁷ ». Tout en ressemblant de par sa finesse au Russe, le garçon était quant à lui sportif et faisait des acrobaties, attirant ainsi l'attention de Gide. En plus de son comportement, c'est son déguisement qui fit de l'effet sur le jeune garçon. Nous reviendrons sur ces figures du diable et du clown plus tard. Ici nous ne pouvons qu'évoquer le fait que ces deux personnages renvoient à un non-respect de l'ordre moral. Le diable est immoral par définition tandis que le rôle du clown est de se moquer de la bienséance. Pourtant, ces figures sont contrebalancées par l'amour du jeune Gide et sont, dès lors, comme le souligne Arthur Dreyfus¹²⁸, teintées de valeurs positives. Pour s'accorder à cet état d'esprit, Gide entreprit de se déguiser en *lazzarone* pour le prochain bal afin d'attirer l'attention du garçonnet mais il ne l'y retrouva pas.

Pour terminer, la dernière passion évoquée par André Gide dans cette première partie de *Si le grain ne meurt* est celle qu'il éprouva pour Emmanuèle. Il l'exprime avec un fort lyrisme lorsqu'il écrit : « Le vœu que j'avais fait de lui donner tout l'amour de ma vie ailait mon cœur où foisonnait la joie¹²⁹ ». C'est cependant une pure passion de l'esprit qu'il éprouve pour la demoiselle ; il veut partager tout ce qu'il lit et apprend avec elle. Il se fait un devoir de terminer *Les cahiers d'André Walter*, profession de foi de son amour pour Emmanuèle pour pouvoir faire sa demande qui, dans son esprit, ne pourra alors en aucun cas être refusée. Cependant, elle fut repoussée par la personne concernée, ce qui conclut, pour un temps, cette passion par un échec. C'est également par un échec que se soldèrent également la plupart des amitiés évoquées dans ces pages. Que ce soient Abel qui tenait la main de Gide dans le noir et

¹²⁵ *Ibid*, p.84.

¹²⁶ *Ibid*, p.87.

¹²⁷ *Idem*.

¹²⁸ DREYFUS A., « Si le gay ne meurt » dans *Année Zéro*, n°1, Paris, Bouquins, janvier 2022 p.98.

¹²⁹ GIDE A., *Si le grain ne meurt*, *op.cit.*, p.151.

lui livrait ses secrets, Armand moins fortuné que le narrateur dominait ou Lionel qui, quant à lui, se plaisait à se placer au-dessus de Gide, tous finirent par rompre leur relation avec André. Le cas de Lionel est intéressant car ce personnage incarne les représentations contre lesquelles ira Gide dans la seconde partie de son livre. Si l'auteur décrit leur « liaison » comme « passionnée », jouant ainsi encore sur le sens de ces mots, il souligne le fait que ne s'y mêlait aucune sensualité, d'une part, à cause de la laideur de l'autre garçon et, d'autre part, à cause de ses idéaux ; il réagit à une tentative d'accolade du jeune Gide par cette phrase :

- Non ; entre eux, les hommes ne s'embrassent pas !¹³⁰

Paul Laurens est au contraire un de ceux que l'on retrouvera dans la seconde partie du livre. Au préalable, juste avant de continuer son récit, Gide réaffirme sa volonté de tout dire et s'excuse de n'être pas plus rapide et plus clair. Il attise ainsi la curiosité du lecteur au moment d'entrer dans la partie suivante, qui commence avec le voyage d'un Gide de vingt ans en Afrique.

4.1. Afrique, plaisirs et homosexualité

Au début de la seconde partie, Gide place un avertissement qui met en perspective ce qui va suivre et tente de l'euphémiser *a priori*. Il nous présentera les événements tels qu'il les vit au moment où ils se déroulaient sans développer la façon dont il les jugerait plus tard. Ce jugement étant par ailleurs variable avec le temps, le lecteur ne sait avec certitude comment Gide, au moment de l'écriture de *Si le grain ne meurt*, considère ce qu'il s'apprête à raconter. Ce qui est certain, c'est qu'à vingt ans, Gide, jusque-là assez déçu du déroulement de sa vie, décide de partir en compagnie de Paul Laurens en Algérie, où il espère trouver une certaine harmonie. Il cherche à régler ce qu'il appelle « problème » à contre-cœur et qu'il exprime ainsi :

Au nom de quel Dieu, de quel idéal me défendez-vous de vivre selon ma nature ? Et cette nature, où m'entraînerait-elle, si simplement je la suivais ?¹³¹

Suivons donc le chemin vers où cette nature, homosexuelle en l'occurrence, mènera notre auteur. Ce que nous allons découvrir, c'est en réalité plutôt vers qui et par qui Gide va être attiré. Le premier de ces personnages est Céci, guide arabe de quatorze ans, que Gide trouve charmant. Ce dernier laisse l'auteur troublé après s'être en partie dévêtu dans sa chambre afin de lui montrer comment porter un haïk. Ce trouble est le point de départ de la prise de

¹³⁰ *Ibid*, p.173.

¹³¹ *Ibid*, p.284.

conscience homosexuelle du jeune homme. Jusque-là son attirance était présente en filigrane dans le texte mais désormais les descriptions des jeunes hommes comme celle de Maltais « superbement râblés, avec des airs de brigands qui nous enchantaient¹³² » signifie bien plus aux yeux du lecteur. En effet, si trouver beau un enfant n'est en soi pas un vice, on sait désormais que cette beauté provoque le désir de l'auteur. Ainsi, résonne de façon ambiguë la description du retour du travail d'une famille dans la première partie du livre.

les enfants rentraient du travail, une grande fille et trois fils ; plus fins, plus délicats que l'aïeul ; beaux mais déjà graves et même un peu froncés.¹³³

Ensuite, après la prise de conscience vient la consommation de l'amour homosexuel. Le rapport physique, sexuel, se fait avec Ali, un autre guide. Ce dernier invite Gide, le tente, mais ce dernier résiste et attend. Déçu, l'enfant fait mine de s'en aller et alors seulement Gide le renverse. L'Arabe rieur se dénude alors au plus vite et se laisse aller contre le Français. Gide souligne la peau brûlante mais rafraichissante pour lui et raconte : « Que le sable était beau¹³⁴ ! » Par cette métonymie, Gide détourne quelque peu l'attention du lecteur mais ce dernier a bien compris que c'était surtout Ali qui, ce soir-là, était beau aux yeux du jeune homme de 20 ans. Par la suite, Gide continue à se lier avec de jeunes Arabes comme Athman, qui sera un guide et un ami. Il tombe malade et ne trouve du réconfort qu'à observer les jeux d'enfants. Il se dit épris de leur jeunesse mais d'aucun en particulier. De manière surprenante, entre alors en scène le personnage de Mériem introduit auprès de Gide par son compagnon de voyage. Cette jeune prostituée de seize ans passera plusieurs nuits avec les deux hommes séparément. Avec elle, il était uniquement question de plaisir sans qu'aucun simulacre d'amour n'entre en jeu. Cependant, pour Gide, bien plus excitant est le petit Mohammed, un joueur de tambour

et si, dans cette nuit auprès de Mériem, je fus vaillant, c'est que, fermant les yeux, j'imaginai serrer dans mes bras Mohammed.¹³⁵

Penser à un garçon en étreignant une femme ressemble fort à une pratique d'homosexuel n'admettant pas encore son homosexualité. Cette tentative pour entrer dans la norme, ou pour au moins ne pas se montrer comme uniquement attiré par les hommes, semble être un échec. La difficulté d'accomplir l'acte sexuel avec une femme est d'ailleurs renforcé par l'utilisation de « vaillant » qui connote la virilité guerrière. Cela n'empêcha cependant pas Gide de tenter

¹³² *Ibid*, p.292.

¹³³ *Ibid*, p.43.

¹³⁴ *Ibid*, p.299.

¹³⁵ *Ibid*., p.308.

encore l'expérience avec d'autres prostituées en Afrique et en Italie mais, parce qu'elles singeaient, elles déplaçaient à Gide. Seule Mériem, cynique et sauvage, lui avait convenu.

Gide remonte alors vers le Nord quittant l'Afrique et l'Italie en ayant compris son penchant à la fois pour les garçons et pour l'exotisme. Il fait référence à la phrase de Virgile « *Quid tunc si fuscus Amyntas*¹³⁶ » afin de justifier son attirance pour les garçons à la peau de couleur sombre. Dans le Nord, il garde cependant tout cela secret et décide rapidement de retourner en Algérie avec Paul. Hante en effet Gide

le souvenir des chants, des danses, des parfums, et, avec les enfants de là-bas, de ce commerce charmant où déjà tant de volupté se glissait captieusement sous l'idylle.¹³⁷

Soit une manière très poétique et lyrique pour exprimer sous forme de sous-entendu la prostitution des enfants du pays.

Pour finir, impossible de passer sous silence la rencontre de Gide avec Wilde et lord Alfred Douglas. Ces derniers sont rapidement catalogués par le lecteur grâce aux quelques mots de lord Alfred à Gide : « J'espère que vous êtes comme moi : j'ai horreur des femmes. Je n'aime que les garçons¹³⁸. » Cette rencontre donne l'occasion à Gide de décrire le couple formé par Wilde et lord Alfred, le second dominant le premier et lui faisant une scène parce qu'il ne se montre pas explicitement à ses côtés. C'est cependant surtout la rencontre avec un autre Mohammed qui nous intéresse dans la mesure où celle-ci va permettre à Gide de toucher le plaisir complet et d'embrasser son homosexualité. C'est grâce à sa nuit passée avec Mohammed que Gide peut écrire : « La tentative auprès de Mériem, cet effort de "normalisation" était resté sans lendemain, car il n'allait point dans mon sens ; à présent je trouvais enfin ma normale¹³⁹ ». Cela dit, ce rapport se caractérise également par une absence d'amour.

Comment eut-il été question d'amour ? [...] Mon plaisir était sans arrière-pensée et ne devait être suivi d'aucun remords. Mais comment nommerai-je alors mes transports à serrer dans mes bras nus ce parfait petit corps sauvage, ardent, lascif, et ténébreux ?...¹⁴⁰

L'auteur se trouve face à l'impossibilité de nommer ce qu'il a ressenti mais continue à séparer amour et plaisir ; l'un ne s'accompagne jamais de l'autre. Par ailleurs, ce plaisir est bien

¹³⁶ *Ibid*, p.305.

¹³⁷ *Ibid*, p.323.

¹³⁸ *Ibid*, p.331.

¹³⁹ *Ibid*, pp.342-343.

¹⁴⁰ *Ibid*, p.343.

spécifique : il est « réciproque et sans violence¹⁴¹ ». En fait, Gide, horrifié par la sodomie et par les pratiques sexuelles de Daniel B. et de Mohammed, se satisfait du « plus furtif contact¹⁴² ». L'absence de violence signifie autant « sans pénétration » que « sans forcer l'autre ». Cela est essentiel : la frontière morale de la relation sexuelle dépend ainsi du type de celle-ci. À présent, le désir de Gide est bien défini et ce dernier explique même ne pas être attiré par un bel Ali de seize ans habillé en seigneur. Il évoque pour finir l'impossibilité de ramener Athman en France avec lui. Se clôt alors le récit avec le mariage de Gide et de sa cousine Emmanuèle. L'homme n'a en effet, assez paradoxalement, jamais cessé de nourrir ce projet malgré le fait que moins de dix pages avant la concrétisation du mariage il explique que

ce n'est pas à l'instant où je commençais à me découvrir, que je pouvais souhaiter me quitter, sur le point de découvrir en moi les tables de ma loi nouvelle. Car il ne me suffisait pas de m'émanciper de la règle ; je prétendais légitimer mon délire, donner raison à ma folie.¹⁴³

Ce passage montre une certaine acceptation de soi et de ses penchants voire un désir de les légitimer mais l'homosexualité et précisément l'attirance pour de jeunes garçons à la peau sombre y est désignée par les termes « délire » et « folie ». Ainsi, le *coming out* et l'acceptation sont suivis de très près par le rejet et par un retour à une vie hétéronormée pourtant critiquée précédemment. Mais finalement, ce choix n'est pas aussi illogique qu'il n'y paraît. Dans la mesure où, comme nous l'avons montré, Gide a été amoureux de sa cousine sans la désirer et qu'il est attiré par les garçons sans éprouver de sentiments à leur égard, il peut sembler logique d'épouser chastement l'une et de continuer à fréquenter sexuellement les autres.

4.2. *Si le grain ne meurt* ou la genèse de l'homosexualité

À y regarder de près, *Si le grain ne meurt* raconte en fait le parcours d'un garçon se découvrant homosexuel après une jeunesse puritaine. À plusieurs reprises, dans la première partie, est annoncée l'homosexualité future du personnage. En effet, afin que l'annonce de l'attirance spécifique de Gide ne soit pas un choc trop fort, l'auteur inclut dans son enfance des passions ambiguës pour de jeunes garçons et des descriptions évoquant la beauté d'autres jeunes hommes. Le petit André évolue cependant dans un monde hétéronormé qu'il définit comme puritain. Ce monde ne lui apporte pas le bonheur et ce n'est qu'en le quittant et en voyageant vers l'Afrique et l'Algérie que Gide va découvrir sa vraie nature. Il est attiré par les jeunes

¹⁴¹ *Ibid*, p.346.

¹⁴² *Idem*.

¹⁴³ *Idem*.

garçons à la peau sombre, qu'ils soient Italiens ou Arabes. Mais cette attirance a pour unique raison le plaisir, Gide cherche en permanence, dans ce livre, à le dissocier de l'esprit et des sentiments. Il éprouve une « inhabilité foncière à mêler l'esprit et les sens¹⁴⁴ ». Il trouve le plaisir sexuel auprès des jeunes garçons arabes tandis que le plaisir de l'esprit se trouve du côté de son amour, présenté comme pur, pour Emmanuèle. L'homosexualité de l'auteur est donc vue comme une recherche du plaisir, toujours partagé et égalitaire. Gide atténue le caractère de tourisme sexuel de sa pratique en n'évoquant jamais explicitement la présence d'argent en échange de rapport avec les jeunes garçons alors qu'il le fait dans le cas des prostituées. Les garçons avec lesquels il couche sont soit des guides soit des musiciens. Guide vers la découverte d'une nouvelle volupté ou incarnation des bergers jouant de la flûte de Virgile. De cette manière, Gide se place comme mené jusqu'à l'acte par l'enfant qui prend parfois même la figure de l'être expérimenté ou tentateur. C'est notamment le cas d'Ali qui, d'après le récit, aurait été attristé par le refus d'un rapport. Il faut cependant nuancer ce point de vue. Si l'auteur a auparavant assuré le lecteur de sa franchise, il n'est pas impossible que son propre désir influence son interprétation de la situation. D'ailleurs, la communication entre Gide et ses partenaires sexuels est quasiment nulle. Les garçons n'existent qu'à travers la figure du voyageur et la description qu'il fait d'eux. En outre, ces garçons souffrent tous de la pauvreté et le seul qui la quitte en s'habillant richement n'attire nullement Gide malgré sa beauté. La prétendue domination subie par Gide s'inverse ainsi totalement lorsque notre regard remarque que c'est un homme de vingt ans, d'une classe sociale plus élevée que ses partenaires, qui les observe et s'offre des rapports sexuels avec eux. Cette situation de domination est accentuée par la structure coloniale : Gide vient de la métropole et trouve ses partenaires dans la colonie. Dès lors, si le départ de Gide vers des contrées éloignées de son cadre familial lui permet de s'émanciper sexuellement et de découvrir qui il est, nous remarquons que l'homosexualité de Gide est purement sexuelle au contraire de celle de Wilde, qui est présenté comme entretenant une relation sur le long terme avec lord Alfred Douglas. De plus, elle est dominatrice et sans lendemain, ce qui permet à Gide d'éviter les conséquences qu'a une relation sur le long terme et les efforts qu'elle pourrait lui demander. Enfin, malgré cette émancipation et cette acceptation de ses propres désirs, Gide en revient aux mœurs de la société dans laquelle il vit en se mariant avec Emmanuèle à son retour. Il justifie cette union par un amour de l'esprit excluant tout désir sexuel ; dans son œuvre, il ne contredira jamais ce sentiment.

¹⁴⁴ *Ibid*, p.173.

V. Un triptyque charnière

Corydon, *Les Faux-monnayeurs* et *Si le grain ne meurt* forment donc un triptyque constituant un *coming-out* complet. *Corydon* correspond à une justification qui tente de démontrer que l'homosexualité et la pédérastie sont aussi naturelles que l'hétérosexualité. L'auteur ne s'y inclut pas et présente un personnage qui en est et l'autre qui n'en est pas. Son déroulement vise l'acceptation de l'homosexuel par autrui. Au contraire, *Si le grain ne meurt* constitue le récit de la prise de conscience de Gide de son homosexualité spécifique et de son acceptation. L'autobiographie conte donc une évolution intérieure. Pour terminer, *Les Faux-monnayeurs*, roman polyphonique, permet de mettre en scène les deux : l'acceptation par l'autre dans le cas de la mère d'Olivier et l'acceptation par soi-même dans le cas de ce dernier. Au contraire, *Corydon* se clôt par une impossible acceptation de l'homosexualité par l'autre.

Pourtant, les trois œuvres représentent de manières très différentes l'amour entre personnes de même sexe. Tandis que *Corydon* tente de justifier par la nature les pulsions d'un homme mûr envers un enfant tout en permettant à l'homosexuel de participer à la société, l'angle d'approche de *Si le grain ne meurt* est celui du plaisir. Cette différence s'explique sans doute par le jeune âge du personnage de Gide dans son autobiographie. Pourtant, il est clair que cet idéal du pédagogue qui apprendrait la vie à son élève et pourrait le comprendre mieux que quiconque est mis à mal par les relations purement sexuelles de *Si le grain ne meurt*. D'autant plus que la place de l'amour dans la relation homosexuelle est importante dans *Les Faux-monnayeurs* alors qu'amour et plaisir sont totalement dissociés dans l'autobiographie de Gide. De ce point de vue, *Corydon* défend un rapport chaste, Édouard un amour homosexuel et Gide la volupté sans lendemain. En outre, *Si le grain ne meurt* met en scène en majorité des rapports avec de jeunes Arabes de classe sociale basse. Cela ajoute une dimension de domination sociale et coloniale à l'analyse de l'homosexualité qu'on peut faire de cet ouvrage.

Il y a cependant des points communs entre les trois œuvres. D'abord, la présence extrêmement majoritaire d'homosexuels masculins. L'homosexualité féminine est évoquée par Gide mais aucunement développée, le sujet qu'il développe réellement est la pédérastie. Ensuite, la présence paradoxale du mariage dans *Corydon* et dans *Si le grain ne meurt*. Ce dernier semble nécessaire à l'homosexuel pour être accepté par les autres. C'est uniquement dans *Les Faux-monnayeurs*, fiction présentant l'aboutissement idéal de l'homosexualité selon Gide, que la relation ne se clôt pas par le mariage. Il montre en tout cas que la relation homosexuelle pour Gide n'est pas exclusive et qu'intégrer la société et enfanter reste un élément important. Enfin, il faut évoquer le silence, point capital dans la mise en forme de l'aveu

homosexuel. Dans les trois livres, l'aveu en tant que tel se trouve à la fin, la majorité du livre se compose de sous-entendus qui, s'ils ne sont pas mis les uns à la suite des autres, pourraient nous laisser indifférents. Gide applique ce qu'il admire chez Lafontaine : « Il passe outre aussitôt ; et si vous n'avez pas compris, tant pis¹⁴⁵ ». L'exemple le plus flagrant de cela est celui de *Si le grain ne meurt*. Arthur Dreyfus¹⁴⁶ explique qu'un secret se cache sous le récit et que c'est celui de l'homosexualité. Le mot n'est cependant jamais employé, ni ses synonymes. Selon Dreyfus, ce silence découlerait de la honte d'être gay. En effet, l'autobiographie est le texte qui rapproche homosexualité et auteur. Dans les deux autres ouvrages, la fiction permettait une mise à distance que le « je » autobiographique ne permet pas. C'est donc par des moyens formels tels que la métaphore, la métonymie, la périphrase, les annonces, les digressions et les sous-entendus que Gide tente de retenir les mots qui le hantent : « Je suis pédéraste ».

L'homosexualité chez Gide se veut cependant virile, que ce soit par l'horreur de la sodomie, qu'il rejette par principe, ou par l'importance de ne pas paraître efféminé, l'homme rejette les homosexuels qu'il appelle invertis. Nous pourrions le soupçonner de critiquer certaines formes d'homosexualité pour mieux faire accepter celle qui défend par la société hétéronormée. Sa défense en reproduit d'ailleurs certaines caractéristiques telles que le rejet de certains individus. Gide défend sa sexualité même si elle est violente envers d'autres homosexuels, envers les femmes et les jeunes garçons. L'émancipation que l'auteur prône à un prix mais cette fois, ce n'est pas l'homosexuel qui le paie. Par ailleurs, la virilité va de pair avec l'esthétisme car l'art se trouve toujours aux côtés de l'homosexualité. En fait, il légitime celle-ci que ce soit par la musique, l'écriture ou la sculpture. Les gens les plus sensibles à la beauté et à l'art semblent également être plus sensibles à l'homosexualité.

En somme, *Corydon* présente l'aspect théorique de la pédérastie, *Les Faux-monnayeurs* sa réalisation idéale et *Si le grain ne meurt* sa réalisation concrète par Gide dans sa jeunesse. Tous aboutissent de manières différentes à exposer l'homosexualité et leur point d'orgue est l'aveu par l'auteur lui-même de son attirance sexuelle pour les jeunes garçons. *Corydon* et *Les Faux-monnayeurs* semblent donc être une étape supplémentaire dans l'aveu de Gide, comme une préparation pour le lecteur au *coming-out* de l'auteur. Reste à voir si, après cette déclaration, la représentation de l'homosexualité chez Gide se fait plus claire, évolue ou change.

¹⁴⁵ GIDE A., *Journal 1939-1942*, Paris, Gallimard, 1946, p.11.

¹⁴⁶ DREYFUS A., « Si le gay ne meurt », *op.cit.*, pp.89-90.

***Les Caves du Vatican* : fiction, symboles et ambigüité sexuelle**

Gallimard publie *Les Caves du Vatican* en 1914 en tant que sottie. Ce type d'écrit se veut parodique, il met en scène « l'idée d'un monde renversé, qui exprimerait en la grossissant, la folie du monde réel¹⁴⁷. » Dès lors, il faut prendre en compte l'aspect satirique de l'œuvre pour l'appréhender correctement. Nous passerons cependant délibérément à côté de nombreuses pistes d'analyse pour poser un regard précis sur ce texte afin d'en dégager une représentation de l'homosexualité.

Nous introduirons notre analyse en fixant notre regard sur deux personnages. D'abord, celui d'Anthime, qui apparaît en tout premier dans l'ouvrage, nous intéressera. Ensuite, nous nous pencherons sur Lafcadio à travers lequel nous évoquerons Protos, Julius, Faby et d'autres personnages.

I. Le propos homosexuel par deux personnages

1.1. Anthime

Comme dans *L'immoraliste*, on trouve très tôt une figure enfantine dans *Les Caves du Vatican*. Anthime rencontre en effet Beppo, un garçon pauvre de douze ou treize ans, dans la rue. Il demande à cet enfant de lui fournir, contre rémunération, des animaux vivants. Grâce à l'omniscience du narrateur, le lecteur apprend que Beppo est content de cet arrangement. Gide écrit même qu'« il s'était épris du savant¹⁴⁸ » et qu'il éprouve de l'admiration pour lui lorsqu'il l'observe en train de mener à bien ses expériences morbides. Par ailleurs,

Dans sa revêche solitude, le cœur d'Anthime battait un peu lorsque approchait le faible claquement des petits pieds nus sur les dalles. Il n'en laissait rien voir : rien ne le dérangeait de son travail¹⁴⁹.

Un jour, Beppo intervient pour protéger une statue de la Vierge et des cierges de la colère d'Anthime et s'oppose à lui malgré l'argent que lui propose le scientifique.

1.2. Lafcadio

Lafcadio est un garçon de dix-neuf ans. Voici, cependant, ce que Julius en dit lorsqu'il le rencontre : « [l']adolescent de la photographie avait à peine mûri ; Juste-Agénor avait dit :

¹⁴⁷ LANSON G., *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette (1963), 1894, p. 213 cité par GOULET A., *Les Caves du Vatican d'André Gide. Étude méthodologique*, Paris, Larousse, 1972, p.13.

¹⁴⁸ GIDE A., *Les Caves du Vatican*, Paris, Gallimard, Folio (1972), 1914, p.12.

¹⁴⁹ *Idem*.

dix-neuf ans ; on ne lui en eût pas donné plus de seize. » À ce moment, le jeune homme vit avec Carola, son amante, mais il s'en sépare après sa rencontre avec Julius, qu'il prévient ensuite.

Ah ! que je vous dise d'abord que j'ai flanqué à la porte la fille qui hier vous l'avait ouverte.

Par convenance Julius prit un air consterné.

- À cause de moi ! Croyez que...

- Bah ! depuis quelque temps je cherchais comment m'en défaire.

- Vous... viviez avec elle ? demanda gauchement Julius.

- Oui ; par hygiène... Mais le moins possible [...] ¹⁵⁰

Bien plus tard, alors que Lafcadio revient d'Italie en train, il rencontre Amédée Fleurissoire qu'il finira par pousser du train. Au moment de l'arrivée d'Amédée dans la cabine de celui qui sera son meurtrier, chacun des deux personnages pose un jugement sur l'autre et ces jugements sont pour le moins contrastés. Fleurissoire est attiré par Lafcadio et pense : « Ah ! l'aimable garçon ! presque un enfant encore [...] Qu'il est bien mis ! Son regard est candide ¹⁵¹. » Au contraire, le jeune homme se fait des réflexions telles que : « d'où sort cet étrange vieillard ¹⁵² » ou pire « Entre ce sale magot et moi, quoi de commun ? [...] Qu'a-t-il à me sourire ainsi ? Pense-t-il que je vais l'embrasser ¹⁵³ ! » Amédée interrompt en fait Lafcadio qui se remémorait quelques souvenirs dont celui d'un enfant de Covigliajo ou celui de son oncle Faby. Le premier avait entre quatorze et seize ans et avait échangé des regards intenses avec Lafcadio, qui aurait aimé en faire son « camarade ¹⁵⁴ ». Le second, plus âgé, s'était épris de lui et s'en était confessé à sa mère. Confus, il faisait montre d'une certaine retenue auprès de lui. Ce comportement, qui énervait jadis Lafcadio, devint un sujet de boutade quand ils partagèrent leur tente en voyage dans l'Aurès, une région montagnaise d'Algérie.

La relation qu'eut le jeune homme avec ses oncles, qui étaient en fait les amants de sa mère, est évoquée à plusieurs reprises et notamment par Protos quand il dit : « Lafcadio, mon ami, dans le temps je vous avais connu de nombreux oncles ; votre pedigree, depuis lors, me paraît s'être un peu bien embaraglioullé ¹⁵⁵ ! » L'homme fait ainsi référence à la relation plutôt intime qu'ont développée Julius de Baraglioul et Lafcadio. Il sous-entend par ailleurs que les

¹⁵⁰ *Ibid.*, p.80.

¹⁵¹ *Ibid.*, p.189.

¹⁵² *Idem.*

¹⁵³ *Idem.*

¹⁵⁴ *Ibid.*, p.188.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p.232.

deux hommes seraient amants. Ses paroles font écho à l'ambiguïté des rapports entre ces personnages. Par exemple, « Julius [...] sera séduit par [Lafcadio] au point de devenir le théoricien de l'acte gratuit¹⁵⁶ », tandis qu'après son aveu, le jeune homme de dix-neuf ans « essayait seulement de ne plus entendre ces mots atroces de Julius : “Je commençais de vous aimer”... Si lui n'aimait pas Julius, ces mots méritaient-ils ses larmes¹⁵⁷ ? »

Le jeu homosexuel est bien plus flagrant mais aussi bien plus simulé dans le passage où Protos se fait passer pour Monsieur Defouqueblize. Feignant l'ivresse, il se joue de Lafcadio en lui disant : « Mais vous me ramenez dans mon wagon, c'est convenu n'est-ce pas ? Nous y serons seuls, et si je suis indécent vous saurez pourquoi¹⁵⁸. » Lorsque Protos se dévoile, l'autre est soulagé, il préfère « une réalité au saugrenu cauchemar dans lequel il se débattait depuis une heure¹⁵⁹. »

II. Analyse

En général, deux passages particuliers sont évoqués lorsqu'il est question de l'homosexualité dans *Les Caves du Vatican*. P. Masson et J. Claude les exposent très clairement. D'abord,

cette discrète notation de l'émoi pédérastique d'Anthime [...]. Au-delà, de l'attrait qu'exerce le « galopin de douze ans », une telle mention révèle aussi un trait particulier de ce qu'on pourrait appeler l'érotisme gidien : l'effet que peut produire sur lui les « pieds nus ».¹⁶⁰

Ensuite,

[s]i maintenant on se penche sur le fameux paragraphe pédérastique qui sera la cause de la rupture avec Claudel, on constate qu'en effet Gide explicite ici, sous le couvert de la fiction, ce qu'il avait suggéré de façon beaucoup plus diffuse jusqu'alors. Non seulement il mentionne de façon claire l'intensité d'un désir réciproque [...]. Enfin vient l'aveu discret d'une première expérience homosexuelle avec « l'oncle » Faby¹⁶¹

Ces deux citations nous permettent d'obtenir un résumé de ce qui est dit sur la présence de l'homosexualité dans cette œuvre. En fait, il faut remarquer que les recherches menées sur *Les Caves du Vatican* s'intéressent bien plus souvent à d'autres sujets : la liberté, l'acte gratuit,

¹⁵⁶ GOULET A., *Les Caves du Vatican d'André Gide. Étude méthodologique*, op. cit., p.30.

¹⁵⁷ GIDE A., *Les Caves du Vatican*, op.cit., p.245.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p.225.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p.227

¹⁶⁰ MASSON P. et CLAUDE J. (dir.), *André Gide et l'écriture de soi*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, pp.9-10.

¹⁶¹ *Ibid.*, p.13.

la réception du texte (notamment par Claudel)... Pourtant, deux travaux ont attiré notre attention : le premier parce qu'il mêlait ces thèmes à une approche traitant de l'homosexualité et le second car il faisait du motif homosexuel son sujet principal. Commençons donc avec le plus long de ces deux ouvrages, celui d'Alain Goulet. Dans *Les Caves du Vatican d'André Gide. Étude méthodologique*, l'auteur met systématiquement en parallèle les références homosexuelles du livre avec les expériences de Gide lui-même.

Julius est d'emblée séduit par Lafacadio [...]. De son côté Lafacadio, tout en se défendant d'attachements qui le lieraient et tout en jugeant sévèrement Julius, ne peut s'empêcher d'éprouver de l'affection pour lui [...]. Cette ambiguïté prend une coloration scabreuse par les tendances homosexuelles que révèle Lafacadio dans ce même chapitre, et surtout lorsque Protos suppose entre eux un attachement homosexuel [...]. C'est tout la pédérastie de Gide qu'il faudrait alors évoquer, depuis Ali et Athman en 1893 jusqu'à la veille de sa mort [...]¹⁶²

A. Goulet évoque cependant des thèmes qui nous permettent de développer plus avant sa réflexion en quittant le biographisme. En effet, dans les chapitres six et sept de son livre, le chercheur traite de deux type d'échange : le troc d'argent et l'échange de regards. En premier lieu, attardons-nous sur le thème de l'argent, qui est central dans le livre. A. Goulet met notamment en évidence un « troc argent/croyance¹⁶³ » qui ne s'accomplit pas entre Anthime et Beppo. L'enfant, croyant, « est prêt à tout sacrifier à sa foi¹⁶⁴ » ; cela l'oppose au scientifique. En effet, au départ, Anthime achète les services du garçon et ces derniers seront « dévolus à sa foi scientifique [et] contribueront à "forcer Dieu dans de plus secrets retranchements¹⁶⁵". » Nous ajouterons seulement à ce développement le fait que le « galopin », d'abord dresseur puisqu'il « sollicitait l'attention du passant au moyen d'un criquet¹⁶⁶ » est engagé par l'adulte pour devenir un chasseur et lui ramener des proies vivantes. Par ailleurs, son travail lui plaît parce qu'il lui permet de combler son envie de commettre des larcins. Un autre type d'échange évoqué dans l'étude d'A. Goulet est « [l]'échange des regards [qui] manifeste [...] l'intensité de la vie et l'entente profonde¹⁶⁷. » En outre, cet intérêt pour le regard dans le texte nous permet de souligner un désintérêt pour la parole. Si l'information importante se communique par le regard, il n'est plus nécessaire de la formuler oralement. C'est pour cette raison que la seule mention orale claire de l'homosexualité est faite par un Defouqueblize prétendument ivre puis par Protos

¹⁶² *Ibid.*, p.147.

¹⁶³ *Ibid.*, p.89.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p.90.

¹⁶⁵ *Idem.*

¹⁶⁶ GIDE A., *Les Caves du Vatican*, op. cit., p.11.

¹⁶⁷ GOULET A., *Les Caves du Vatican d'André Gide. Étude méthodologique*, op. cit., p.105.

mais pour menacer Lafcadio. Anthime et Beppo ne se parlent que pour s'opposer tandis que les aveux sous-entendus que se font Julius et Lafcadio s'échangent lors de leur séparation. Déclarer oralement son homosexualité est impensable et Lafcadio ne le fait que quand il se parle à lui-même en pensée.

Le second travail incontournable lorsqu'on s'intéresse au thème de l'homosexualité dans *Les Caves du Vatican* est « La sotie ou l'inversion généralisée : le motif homosexuel dans l'univers carnavalesque des *Caves du Vatican* » de Jean-Michel Wittmann¹⁶⁸. L'auteur y souligne l'équivocité des relations entre certains personnages de l'œuvre de Gide. Il rappelle également que Lafcadio « rêve de "l'enfant de Covigliajo", âgé de 'quatorze à quinze ans, pas plus', avant de se souvenir de son idylle en Algérie avec "l'oncle Faby"¹⁶⁹ ». Cependant, là où ses recherches nous en apprennent le plus, c'est lorsqu'il explique que, dans le texte, le motif de l'homosexualité est construit sur le mode de l'allusion de manière consciente. Pour preuve, il souligne les occurrences de certains termes qui, selon lui, contiennent des références à l'homosexualité. Citons seulement les utilisations de « *cave/caver*¹⁷⁰ », de « *farce/farcir (farcir)*¹⁷¹ » ou de « *coque/coquille/pèlerin*¹⁷² ». Quant à ces éléments, qui font référence au cul, à la sodomie, à l'acte homosexuel, aux pédérastes et aux sodomites, nous estimons humblement ne rien avoir à ajouter au travail de J-M. Wittmann. Cependant, rebondissons sur « *le chat*¹⁷³ ». Dans cette partie de son article, l'auteur explique que

[d]ans le bestiaire des sotties médiévales, le chat est souvent présent, le terme, qui renvoie aussi bien à l'inverti qu'au pénis, étant notamment utilisé dans les expressions « réveiller le chat qui dort » [...] et « jouer au chat »¹⁷⁴

Par la suite, Wittmann développe cette symbolique à travers les boutons de manchette offerts par Lafcadio à Carola. Ceux-ci sont agrémentés de têtes de chats qui, pour l'auteur, soulignent l'ambiguïté sexuelle des personnages par lesquels elle transite. Par ailleurs, J-M. Wittmann rappelle la

¹⁶⁸ WITTMANN J-M., « La sotie ou l'inversion généralisée : le motif homosexuel dans l'univers carnavalesque des Caves du Vatican », dans *BAAG*, n° 183/184, Université Montpellier 3, Bulletin des Amis d'André Gide, 2014, pp.101-114.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p.101.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p.105.

¹⁷¹ *Ibid.*, p.106.

¹⁷² *Idem.*

¹⁷³ *Ibid.*, p.108.

¹⁷⁴ *Idem.*

nature féline [d'Amédée], dans la mesure où Lafcadio sent "s'abattre sur sa nuque une griffe affreuse", avant de constater plus tard : "l'animal m'a griffé" (1135¹⁷⁵).

Il semble cependant oublier que l'on trouve cette même nature chez un autre personnage : le jeune Beppo. En devenant chasseur de rat et d'oiseau pour Anthime, le garçon accepte d'effectuer le même travail que celui que ferait un chat domestique auprès de son maître : lui ramener des proies. Aussi, « [l]'enfant ne frappait pas à la porte vitrée, il grattait¹⁷⁶ ». Beppo est ainsi assimilé à la figure du chat et donc à l'homosexualité de manière codée.

Tous ces éléments ont pour résultat de montrer que l'orientation de chacun des personnages ne va de soi *a priori*. Gide pose une question sans en donner la réponse ; « [d]ans la sotie, c'est l'inquiétude, au sens gidien du terme, qui domine¹⁷⁷. » L'homosexualité est ainsi montrée comme potentielle chez tous les personnages masculins. La relation de deux femmes n'est, au contraire, pas envisagée. En outre, les seuls couples montrés positivement sont homosexuels : ce sont ceux que Lafcadio évoque dans son monologue intérieur. Il faut cependant nuancer cet élément par le fait que toutes les autres relations qu'elles soient homosexuelles ou hétérosexuelles sont déséquilibrées. Le plus souvent, Lafcadio est aimé mais n'aime pas en retour. Le jeune homme fuit parfois l'attachement par peur de perdre sa liberté ; c'est notamment le cas dans son rapport avec Julius que nous avons évoqué plus haut. Dès lors, *Les Caves du Vatican* mettent en avant non seulement la potentialité de l'homosexualité chez ses personnages masculins, mais surtout un certain type d'homosexualité. En tout premier est évoquée la relation que peuvent connaître un adulte bourgeois et un enfant des rues à travers Anthime et Beppo. C'est ensuite par le biais de Lafcadio que s'expriment les autres liaisons. D'abord, celle entre un homme plus âgé et le jeune garçon ; c'est la relation Julius-Lafcadio, celle qu'il entretenait avec ses oncles ou encore celles qu'il aurait pu entretenir avec Amédée et Defouqueblize. Cependant, Amédée et Defouqueblize dégoûtent profondément le jeune homme de dix-neuf ans. Dès lors, l'homosexualité doit constituer une relation acceptée et voulue par les deux parties. Ce désir commun s'incarne dans les échanges de regards avec l'enfant de Covigliajo que nous avons évoqués plus haut. Ce dernier exemple montre qu'un même jeune homme, en l'occurrence Lafcadio, peut souhaiter entretenir une liaison homosexuelle avec un garçon plus jeune que lui et pas seulement avec un aîné. En tout cas, quelle que soit la position de Lafcadio, un même schéma se répète : la relation homosexuelle

¹⁷⁵ *Ibid.*, p.109.

¹⁷⁶ GIDE A., *Les Caves du Vatican*, *op.cit.*, p.12.

¹⁷⁷ WITTMANN J-M., « La sotie ou l'inversion généralisée », *op. cit.*, p.113.

est un rapport entre deux individus mâles dont l'un est l'aîné de l'autre et dans lequel l'âge a une importance primordiale.

***Geneviève* : l'homosexualité féminine au centre du récit**

Geneviève constitue le dernier tome du triptyque de *L'École des Femmes*. Ce troisième livre, publié en 1936, permet à Geneviève de témoigner sur revenir sur sa jeunesse après que ses deux parents ont eu la parole dans *L'École des Femmes* et dans *Robert*. La jeune femme raconte donc son évolution personnelle parallèlement à celle de ses parents. Son récit se divise en deux parties qui toutes deux ont pour sujet les désirs et les questionnements sexuels que connaît Geneviève. C'est la rencontre avec Sara, une de ses camarades de classe, et le développement de la relation entre Geneviève et cette jeune fille juive qui vont nous intéresser. Peu traités par la recherche, les trois livres ont surtout suscité des commentaires à propos de leur message féministe et émancipateur. Jean-Michel Wittman, pour sa part, aborde le sujet de l'homosexualité qui nous intéresse ici. Nous baserons donc nos développements sur son article « De l'individualisme au féminisme. La question de la minorité dans la trilogie de *L'École des femmes* ».

À la première page de *Geneviève*, on apprend que la jeune fille a 15 ans tandis qu'à la troisième, le lecteur découvre quel sera le sujet de la première partie du livre. Geneviève narre sa rencontre avec Sara, une camarade de classe.

De peau brune, ses cheveux noirs bouclés, presque crépus, cachaient ses tempes et une partie de son front. On n'eût pu dire qu'elle était précisément belle, mais son charme étrange était pour moi beaucoup plus séduisant que la beauté.¹⁷⁸

C'est presque un coup de foudre que vit Geneviève. Elle n'ose dire à Sara qu'elle la trouve ravissante et est gênée lorsque sa camarade lui adresse la parole mais elle désire malgré tout se rapprocher d'elle.

Dès les premiers jours, je m'épris pour elle d'un sentiment confus que je n'avais jamais encore éprouvé pour personne et qui me paraissait si neuf, si étrange, que je doutais si c'était bien moi, Geneviève, qui l'éprouvais [...]¹⁷⁹

Un jour, Sara s'expose devant toute la classe en récitant quelques vers. Son talent est tel que Geneviève découvre la beauté du texte grâce à elle et qu'« un frisson quasi religieux coul[e] le long de [s]on dos » tout en lui donnant les larmes aux yeux. Elle propose alors à sa camarade, par le biais d'un mot écrit sur un bout de papier, de devenir son amie. Croyant d'abord

¹⁷⁸ GIDE A., *L'École des femmes suivi de Robert et de Geneviève*, Paris, Gallimard, Le livre de poche (1963), 1944, p.165.

¹⁷⁹ *Ibid.*, pp.165-166.

enregistrer un refus, Geneviève s'apprête à haïr Sara mais cette dernière finit par l'inviter à venir lui rendre visite chez elle.

Le droit de rendre cette visite ne sera pourtant pas accordée à Geneviève par ses parents, car Sara est la fille d'un peintre en vogue, Keller, mais elle est surtout juive. Face au refus de Geneviève, Sara lui raconte ce qu'elle a raté « avec une sorte de cruauté et comme s'amusant à mêler aux regrets qu[']elle] pouva[']t avoir l'amer poison de la jalousie¹⁸⁰ ». Contrairement à la narratrice, Gisèle, une autre élève, a partagé ce moment avec Sara.

Cette autre, c'était Gisèle Parmentier [...]. J'ai dit qu'elle n'avait pas d'autre amie que Sara. Et je n'aurais su dire de laquelle des deux j'étais jalouse, également éprise de l'une et de l'autre, quoique de façon très différente. Il n'était point question avec Gisèle d'un attrait physique comme celui de Sara ; mais de quelque chose de profond, d'indéfinissable. Non, ce que je jalousais c'était leur amitié.¹⁸¹

Après avoir réussi à intégrer le groupe, Geneviève crée avec ses camarades l'IF pour Indépendance Féminine. Elle apprend ensuite que Sara a posé nue pour son père, elle écrit à propos des sentiments que cette information ont produit chez elle :

Une angoisse inconnue me décomposait, que je ne savais pas être du désir car je ne pensais pas que l'on pût éprouver du désir sinon pour un être de l'autre sexe.¹⁸²

Ensuite, Geneviève tombe malade et passe à autre chose une fois rétablie. La seconde partie du livre commence et est plutôt construite autour de la question de la maternité en dehors du mariage. Geneviève ne souhaite pas se marier mais bien avoir un enfant (on sait qu'elle aura un fils mais pas dans quelles conditions). Elle se figure également à cette période de sa vie qu'elle aime un homme d'âge mûr, le Docteur Marchant, malgré son absence de désir envers lui. *A posteriori*, elle estime qu'elle se mentait à elle-même. Le texte se termine sur une sorte de regret de l'égoïsme dont elle a pu faire preuve à travers ses positions. En fait, Geneviève prend conscience du fait que les décisions qu'elle prend affectent autant les autres qu'elle-même. Cependant, de par le caractère inachevé de cette confidence, le lecteur ne sait quelles seront les conséquences de cet apprentissage.

I. Un exemple d'homosexualité féminine

C'est dans *Geneviève* qu'André Gide, aborde la question de l'homosexualité féminine le plus frontalement. Alors que dans le reste de son œuvre, nous avons dû nous contenter

¹⁸⁰ *Ibid.*, p.173.

¹⁸¹ *Ibid.*, p.185.

¹⁸² *Ibid.*, p.205.

d'allusion ou de courtes remarques, ici la première partie de l'ouvrage est consacrée au développement du désir qu'une jeune fille de 15 ans éprouve pour une de ses camarades de classe. Nous allons donc tenter de montrer comment Gide présente l'attrait que ressent Geneviève pour Sara.

Geneviève parle à plusieurs reprises d'un sentiment confus qu'elle ressent pour Sara. Ce n'est que par après qu'elle reconnaîtra dans cet état du désir. Pourtant, jamais elle ne dit explicitement avoir été amoureuse de Sara. Elle utilise l'adjectif « éprise » pour caractériser son attachement à Sara mais il n'est pas assez précis. En effet, elle se dit également éprise de Gisèle et de Madame Parmentier sans ressentir pour elles la même chose que pour Sara. Pourtant, « j'avais perdu tout empire sur moi¹⁸³ », dit-elle alors qu'elle tente de rapprocher sa main de celle de sa camarade. Geneviève ne peut, dans ces situations, que nous faire penser à une jeune fille passionnément amoureuse. Elle admet par ailleurs que c'était la « première passion de [s]a jeunesse¹⁸⁴ » et l'évoque en disant : « Malade, mon cœur l'était certainement¹⁸⁵. » Malheureusement, ces sentiments ne sont pas forcément réciproques ; le lecteur remarque rapidement dans le récit la cruauté et le dédain dont Sara fait preuve à l'égard de Geneviève. Sa froideur et la distance qu'elle se permet de prendre la rendent d'autant plus inatteignable.

En outre, d'autres éléments différencient Sara et Geneviève. Ils passent par les origines de Sara et par son rapport avec l'art. En réalité, les deux se mêlent puisque dès la première évocation de la jeune fille, la narratrice évoque « son teint de “bohémienne¹⁸⁶” » et la lie avec la poésie :

Lorsque, un peu plus tard, je lus *Les Orientales*, c'est elle que j'imaginai, « belle d'indolence », se balancer dans le hamac.¹⁸⁷

C'est une référence directe à « Sara la baigneuse » que fait la narratrice. C'est par ailleurs suite à la récitation d'un poème par Sara que la curiosité qu'a Geneviève va commencer à se transformer en réelle passion. Admirative donc, Geneviève commence à se rapprocher de Sara. Cette entente n'est cependant pas vue d'un bon œil par les parents de Geneviève. D'abord, parce qu'ils ne connaissent pas encore la jeune fille. Ils l'invitent donc chez eux et prennent conscience, après qu'elle leur a récité « La Mort des Amants » de Baudelaire, de sa judéité et

¹⁸³ *Ibid.*, p.205.

¹⁸⁴ *Ibid.*, pp.209-210.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p.207.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p.164.

¹⁸⁷ *Idem.*

de son lien filial avec le peintre Alfred Keller. Le lien de Sara avec l'art atteint son apogée lorsqu'elle n'en est plus le relais mais en devient la source. Elle pose nue pour un tableau de son père. Cela achève de décider les parents de Geneviève de séparer les deux filles mais cela décuple le désir que ressent leur enfant pour sa camarade. En effet, en apprenant la nouvelle, Geneviève souhaite voir la photo de l'œuvre appelée *L'Indolente* et perd le contrôle. C'est précisément ce moment qui *a posteriori* permettra potentiellement à Geneviève de prendre conscience de sa singularité et de son identité sexuelle. Elle est, c'est certain, au moins attirée par les femmes. Elle en parle d'ailleurs comme d'un « éveil de [s]es sens¹⁸⁸. »

Quant à Sarah, [...] elle constitue le corps étranger, l'élément perturbateur, celle qui menace l'intégrité nationale comme juive et l'intégrité du corps social comme lesbienne, ou du moins comme femme éveillant le désir des femmes.¹⁸⁹

Mais elle est aussi l'incarnation de l'art à la recherche de son indépendance. Elle crée l'art par son activité de modèle, s'exprime à travers lui par ses récitations et l'incarne finalement par sa recherche d'émancipation.

Avant de conclure, soulignons le caractère inachevé de la confiance de Geneviève. Ce témoignage partiel ne nous permet pas de savoir quelle vie la jeune fille décidera de mener. Si elle nous informe de l'existence de son fils, sa trajectoire de vie nous reste complètement cachée. On ne peut donc pas complètement donner un sens positif ou négatif à ses confidences. Geneviève présente la situation qui fut la sienne afin que d'autres évitent de faire les mêmes erreurs qu'elle mais elle ne semble pas considérer sa passion pour Sara comme une faute. Au contraire, elle se repent de certaines envies égoïstes qu'elle développe dans la seconde partie du livre. Le plus important de ces désirs est d'avoir un enfant hors mariage. Il reste cependant impossible de donner une conclusion morale définitive à ce livre. En réalité, l'auteur ne nous en donne pas. Comme souvent, Gide pose des questions, des situations et laisse le reste du travail au lecteur.

Pour conclure, Geneviève raconte l'amour que développe une jeune fille pour une camarade du même âge. Cette camarade aux traits orientaux l'attire aussi bien physiquement que spirituellement. C'est en fait à travers l'art que Geneviève découvre son désir homosexuel. C'est la poésie, la peinture et la musique qui lui permettent de prendre conscience de sa

¹⁸⁸ *Ibid.*, p.209.

¹⁸⁹ WITTMAN J-M., « De l'individualisme au féminisme. La question de la minorité dans la trilogie de L'École des femmes », dans *Gide ou l'identité en question*, Paris, Classiques Garnier, Bibl. gidienne 4, 2017, p.193.

particularité. C'est par cette porte que Geneviève a l'occasion de s'échapper de la prison gidienne par excellence : la famille.

Si l'on cherche à comparer la représentation de l'homosexualité féminine dans ce livre à celle que Gide développe le plus régulièrement, on observe plusieurs choses. Comme souvent dans l'univers gidien, l'Orient et l'exotisme prennent une part importante dans la désirabilité de Sara. L'art occupe également une place importante, les bergers arabes jouent de la musique tandis que Sara récite de la poésie. C'est par ailleurs la nudité de Sara qui fait perdre à Geneviève tout contrôle d'elle-même comme la peau des jeunes garçons peut faire tourner la tête de certains personnages à l'instar de Michel. Une différence notable pourtant est que la seule possibilité de relation homosexuelle évoquée dans *L'École des Femmes* est un amour entre camarade du même âge. Une relation entre une aînée et une jeune fille n'est pas envisagée.

Le *Journal* : une œuvre englobante

La lecture du *Journal* de Gide s'étalant de 1889 à 1939 nous permet de repasser en une fois sur toutes les périodes étudiées jusqu'ici tout en les dépassant. D'autre part, c'est l'occasion d'examiner la question de l'homosexualité chez Gide dans un autre genre d'œuvre. C'est donc au travers de son journal intime publié dans la collection de la Pléiade en 1939 que nous allons maintenant observer les modalités de représentation de l'homosexualité chez Gide. Pour ce faire, nous allons aborder plusieurs grands thèmes traversant les quelques 1332 pages du *Journal*. Certains d'entre eux sont déjà apparus au sein des analyses précédentes mais d'autres sont spécifiques à ce livre. Seront évoqués l'aspect extérieur de l'enfant vu par Gide, la relation qu'il entretient avec lui, quelques commentaires réflexifs et les grandes images liées à l'homosexualité dans le texte.

I. Comment Gide décrit sa relation aux enfants

Avant tout, il faut définir la cible de l'homosexualité gidienne au sein de cette œuvre et pour ce faire, il est nécessaire d'évaluer les relations enfant-adulte que Gide présente. Le plus souvent, c'est de sa relation personnelle avec les enfants qu'il est question. En réalité, Gide adopte trois positions vis-à-vis d'eux, même s'il y en a une qu'il préfère et qu'il tente toujours d'atteindre. Il aimerait être vu par les enfants et par les jeunes hommes comme un camarade. C'est d'ailleurs ce qui lui plaît dans sa relation avec Maurice Lime.

C'est un garçon tout jeune encore, solide, au visage ouvert et riant, au regard droit. Je me sens aussitôt à l'aise avec lui et lui sais gré de ne me traiter point en bourgeois, mais en camarade.¹⁹⁰

Si le caractère politique de cet extrait est évident, il traduit aussi le désir d'un aîné voulant que ses cadets reconnaissent la part de jeunesse qui sommeille en lui. L'égalité politique des camarades se double d'une égalité sur le plan de la relation. Pourtant, c'est le rapport qu'il arrive le moins souvent à construire. Le plus souvent Gide se retrouve soit dans l'incapacité de communiquer avec l'enfant soit contraint d'accentuer sa distinction sociale en adoptant le rôle de professeur ou de conseiller.

Que Gide cherche ou non en entrant en contact avec un enfant, la première étape est une observation induisant une description physique ou un commentaire du type « J'observe beaucoup et longuement ces très jeunes enfants de gens qui viennent ici pour la cure¹⁹¹. » S'en

¹⁹⁰ GIDE A, *Journal (1889-1939)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1939, p.1238.

¹⁹¹ *Ibid.*, p.994.

suit, ou non, le franchissement de la prise de contact. Celle-ci est soit un échec, ce qui relègue Gide à sa position d'observateur non intégré au groupe, soit une réussite lui permettant de faire partie de celui-ci. Dans le premier cas, l'échec est régulièrement causé par un problème de communication. Aux pages 441 et 442, Gide raconte une tentative de discussion avec K., un jeune homme. L'auteur, malgré ses conseils, ne parvient pas à le faire changer d'avis et prend conscience qu'il n'a pas acté le fait que le garçon a quitté l'enfance.

[...] tout ce que j'en disais était d'après le souvenir que j'avais gardé de son affectueuse enfance.¹⁹²

K. est devenu un homme et Gide peine désormais à communiquer avec lui. Le lecteur se rend petit à petit compte que l'auteur a clairement une préférence pour les relations dont le centre n'est pas l'échange oral. Ainsi, un sourire sur le visage d'un jeune constitue souvent le seul contact relaté. Par ailleurs, si échange oral il y a, l'adulte aime s'amuser des erreurs que font les enfants en les notant dans son journal. Dans ces cas, la relation est positive même s'il cite quelques échecs incombant au caractère des enfants.

Contraints, figés et muets, ils restaient tous autour de l'arbre, formant cercle ; aucune avance n'a pu mettre un peu d'aise dans leur attitude guindée.¹⁹³

Dans le second cas de figure, un échange entre Gide et le garçon peut avoir lieu. Ce dernier est alors ponctuel et sans lendemain, incarnation d'un plaisir immédiat et d'une absence de tout engagement.

II. Les enfants eux-mêmes

L'intérêt d'avoir mis à jour les différents types de relations que peut entretenir Gide avec les jeunes garçons par lesquels il se sent charmé est de permettre la mise en avant de deux grands profils d'enfants évoqués dans le *Journal*. Le premier est celui des jeunes dont Gide ne sera pas le pédagogue, ce sont le Ramier, les enfants pauvres, certains jeunes Arabes... Le second profil est celui des garçons dont Gide sera le pédagogue. Avec eux, se tissent des relations plus pérennes et ces jeunes hommes sont dès lors des personnages récurrents du livre ; ce sont Marc, Émile ou Michel. Nous allons maintenant nous attacher à la manière dont Gide décrit ces enfants selon le rapport qu'il entretient avec eux.

¹⁹² *Ibid.*, p.442.

¹⁹³ *Ibid.*, p.748.

Dans un premier temps, abordons le cas des enfants pour lesquels Gide n'est pas un pédagogue. Dans ce cas, ce sont plutôt des enfants de basse classe sociale qui sont concernés comme Émile X., fils de tailleur, que Gide admire des heures durant aux bains et duquel il dit que

Sans doute aussi doit-il à l'habitude de la nudité l'éclat mat et égal de sa chair. Sa peau, partout est blonde et duveteuse ; sur les fossettes du sacrum, exactement où la statuaire antique met le bouquet de poils des faunes, ce léger duvet s'assombrit [...]¹⁹⁴

C'est donc d'abord à une observation minutieuse que Gide s'adonne : il épie ici un jeune homme de 15 ans. C'est le premier pas vers l'érotisme. En effet, Gide, en plus de décrire de manière détaillée le corps nu de l'enfant, projette déjà sur lui un imaginaire antique dont l'aspect sexuel est lourdement sous-entendu. Le faune est en effet physiquement équivalent au satyre de la mythologie grecque qui, quant à lui, exhibe bien souvent son excitation sexuelle ; ce n'est pas pour rien que l'hypersexualité masculine est appelée le satyrisme. Pour en revenir à Émile X., Gide le qualifie ensuite de « faune attardé¹⁹⁵ », soulignant ainsi son infériorité intellectuelle. Cependant, regarder n'est pas suffisant, il joue parfois avec les enfants de basse extraction qu'il rencontre et s'amuse à se salir avec eux. À la page 137, Gide évoque notamment un enfant blonds et un autre plus jeune qu'il montait sur des meules jusqu'à ce que ses vêtements soient recouverts de paille. Malgré le fait que l'auteur ne comprit pas grand-chose à ce que les enfants lui disaient, ce jeu avait pris le pas sur les obligations que Gide avait puisqu'il avait rendez-vous avec Madame Förster Nietzsche. Elle vint finalement le chercher et l'arracha à cette escapade idyllique pleine de rires. Lors de la séparation, durant laquelle les petits semblent voir Gide comme un prince, ce dernier note qu'il « vi[t] [s]on petit ami qui pleurait¹⁹⁶. » Aux dominations sociale, intellectuelle et sentimentale s'ajoute une dernière : la domination morale qui prend forme lorsque Gide est témoin de la cruauté des enfants. Ces derniers sont parfois dépeints comme des sauvages.

Les petits enfants du fermier ne se sont pas contentés d'attacher une casserole à la queue de ce malheureux chien perdu ; par surenchère de cruauté ils lui ont, à la patte, entortillé l'extrémité d'un long fil de fer barbelé dans lequel le chien s'empêtre et se blesse.¹⁹⁷

¹⁹⁴ *Ibid.*, p.119.

¹⁹⁵ *Idem.*

¹⁹⁶ *Ibid.*, p.137.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p.1150.

C'est également le cas pour cette fillette qui, à la page 317, regarde calmement un agneau se faire étripper. Ces problèmes de cruauté et d'insensibilité sont dus, selon Gide, au désœuvrement et c'est par le biais d'une discussion avec des professeurs sur la manière de s'occuper de garçons désœuvrés que Gide se place au-dessus de ces comportements. En somme, du point de vue de l'auteur, les enfants ouvriers sont des sauvages qu'il caractérise et fétichise par leur musculature, le caractère salissant de leurs jeux et de leurs activités ou encore leur langage approximatif. S'ils sont rieurs et réceptifs, ce sont des ouvriers idéalisés qui aiment Gide presque plus que lui ne les aime mais ils peuvent vite devenir de cruels sauvages lorsqu'ils adoptent des comportements immoraux. Dans ce cas, ils peuvent perdre un peu de leur beauté mais finalement, rien n'est rédhibitoire et tout reste un sujet d'extase et d'intérêt pour Gide, qui se plaît à relater ces comportements en les surplombant.

Dans un second temps, ce sont les jeunes dont Gide est le précepteur ou avec lesquels il adopte cette position qui vont nous intéresser. Dans ce cas, celui qui va assumer le rôle du professeur rejette systématiquement l'autorité parentale ou du moins la capacité de la famille à former un enfant. En fait, les défauts de caractère des parents se retrouvent chez leurs enfants. On en a un exemple avec les enfants de T.B. à la page 300 qui agissent de manière lâche comme leur père avant eux ou encore à la page 1217 où est décrite une fille de onze ans rendue méchante à l'égard de sa petite sœur de six ans par l'influence néfaste de sa mère. Par ailleurs, c'est surtout à propos de l'éducation fournie aux enfants par leurs géniteurs que Gide est critique. Par exemple, il dit en parlant de Jean T. :

Au demeurant tous les défauts de cet enfant, on les dirait acquis et je crois qu'ils sont de surface. S.T. croit élever bien ses enfants parce qu'elle s'occupe d'eux sans cesse ; abandonné à soi, ce petit serait tout autre et laisserait paraître son naturel, qu'il a bon ; mais à présent, même sa joie et son rire sont faussés.¹⁹⁸

Plus loin, l'influence de S. T., la maman de Jean, est critiquée encore plus directement de par le fait qu'elle s'immisce dans l'enseignement que Gide tente de dispenser.

S. reconnaît qu'elle n'arrive à rien avec son fils [...] Constatant la faillite de sa méthode, ou de son absence de méthode, elle m'appelle à la rescousse ; mais, dès les premiers mots, trouve que je ne m'y prends pas comme il faut, ressaisit la fêrule, et brouille tout.¹⁹⁹

¹⁹⁸ *Ibid.*, pp.431-432.

¹⁹⁹ *Ibid.*, pp.566-567.

S. T., même mise face à l'échec, ne parvient pas à se retirer de la phase d'apprentissage de son fils. C'est face à ces comportements qui nuisent à la construction des jeunes que Gide estime devoir lutter. Il souhaite délivrer les enfants du joug familial par l'éducation et c'est ce à quoi il parvient avec Françoise et Jacques, deux enfants craintifs. En effet, Jacques, d'abord très réticent à l'idée de grimper ou même de jouer dans les flaques finit par s'enhardir grâce aux brimades et aux moqueries de Gide. Il va jusqu'à grimper à un arbre pour prouver son courage à sa sœur, qui à l'origine était moins peureuse que lui. Le soir, l'adulte leur lira *Gordon Pym* afin de conforter par une littérature pleine d'aventures et de voyages les acquis de la journée. C'est dans cette opposition aux normes mise en avant par la famille de l'enfant que Gide cherche à le faire évoluer. L'auteur développe donc ici une relation sur le long terme et ne se livre donc pas à une aventure ponctuelle comme avec les jeunes dont il n'était pas le précepteur. C'est pour cette raison que les caractéristiques psychologiques des enfants deviennent des sujets d'intérêt pour Gide. Aussi, il nomme ses élèves systématiquement, que ce soit à l'aide de leur nom, de leur prénom ou d'initiales ; à l'opposé, les noms de ceux dont il n'est pas le pédagogue ne sont quasiment jamais mentionnés. On peut conclure qu'une relation à long terme pour Gide permet la construction mentale d'un individu à part entière, ce qui n'est pas possible quand le rapport est uniquement ponctuel. L'évolution que connaît le jeune homme peut cependant aussi bien être positive que négative. En réalité, si Gide est présent constamment, le développement de l'enfant est toujours positif. Au contraire, son absence se solde le plus souvent par un choc au moment des retrouvailles. Un exemple du premier cas de figure est le développement des capacités des enfants d'une famille à résoudre de petits jeux chiffrés. Grâce à la constance de Gide à les entraîner à ces petits jeux tous les soirs, ils s'améliorent fortement et rapidement ; l'homme se présente ainsi indirectement comme un professeur efficace prônant un enseignement ludique. Dans le second cas de figure, l'élève n'a plus été en contact avec son précepteur depuis une longue période et a donc perdu en capacités surtout si sa famille s'est mêlée de son éducation. On a déjà évoqué la réunion de K. et de Gide dans laquelle ce dernier n'a pas pris conscience du fait que l'enfant qu'il connaissait a grandi mais pas le sentiment analogue de Fabrice, 48 ans, qui avoua à Gide en parlant d'un jeune homme

qu'il avait éprouvé d'abord à revoir Michel à Chanivaz, une déception singulière. Il ne le reconnaissait presque plus. Après un mois d'absence, se pouvait-il ? La crainte de voir l'adolescent grandir trop vite

tourmentait incessamment Fabrice et précipitait ses amours. Il n'aimait rien tant en Michel que ce que celui-ci gardait encore d'enfantin [...] ²⁰⁰

Paradoxalement, si Gide cherche à faire grandir les enfants dont il s'occupe par son enseignement, il a peur qu'ils ne quittent trop vite leur adolescence car, comme Fabrice, ce qu'il aime chez eux et ce avec quoi il est le plus à l'aise, c'est ce qu'ils ont d'enfantin. Si, plus haut, il incarne la figure du sauveur, il devient dans ce cas victime. C'est sans doute pour contrebalancer cette position de domination évidente qu'à un précepteur sur l'enfant dont il s'occupe que Gide va tenter de démontrer l'influence qu'ont sur lui ses élèves. Ces derniers ont un certain pouvoir sur lui par ce qu'ils peuvent lui faire ressentir. En effet, leur seule présence l'emplit de joie et peut même aller jusqu'à créer une pression du côté de l'adulte :

Gérard arrive : je sens, au plaisir que j'en ai, que c'est bien lui que je suis venu voir. ²⁰¹

Dans deux jours, l'arrivée des jeunes A. et de D. va achever de me désespérer. ²⁰²

Et donc s'ils le désirent, ils peuvent prendre l'ascendant sentimental dans la relation comme le feront Émile et Michel. Le second, d'après les mots de Gide, semble l'utiliser, il écrit : « Michel m'aime non tant pour ce que je suis que pour ce que je lui permets d'être. Pourquoi demander mieux ²⁰³ ? » L'auteur se place ainsi dans une position inférieure en prétextant que le jeune homme ne l'aime que parce qu'il lui permet d'être quelqu'un. Gide n'explique d'ailleurs pas ce que Michel peut être grâce à lui mais il faut noter qu'en disant cela, indirectement il se met en avant. En effet, s'il peut permettre à Michel d'être quelqu'un, c'est qu'il est lui-même quelqu'un ; ce n'est donc pas sa position sociale dominante qui est ici remise en question mais plutôt sa position dans la relation sentimentale. Au sein de cette dernière, il est utilisé et s'en accommode, tant il est dépendant de l'amour de l'autre pour être heureux ; « [m]e passer de M. ne me paraît déjà plus possible. Toute ma jeunesse c'est lui ²⁰⁴. », dit-il. Au-delà du bonheur, c'est un retour vers sa jeunesse que Michel permet à Gide et c'est aussi comme cela que l'auteur présente le petit Émile en disant : « [a]vec ce petit m'a quitté ce qui me restait de jeunesse ²⁰⁵. » Après avoir extrêmement souffert de cette relation à sens unique, Gide se rend compte qu'alors qu'Émile voyait leur relation comme un jeu, il l'avait quant à lui prise au sérieux. Il fait donc

²⁰⁰ *Ibid.*, p.628.

²⁰¹ *Ibid.*, p.151.

²⁰² *Ibid.*, p.391.

²⁰³ *Ibid.*, p.634.

²⁰⁴ *Ibid.*, p.652.

²⁰⁵ *Ibid.*, p.942.

montre de la douleur qu'il ressent en sous-entendant qu'il éprouvait de l'amour pour l'enfant ; il se place ainsi une seconde fois en position de victime et de dominé dans le rapport de couple. Il y a cependant une relation de ce type qui va bien fonctionner pour Gide, c'est celle qu'il va entretenir avec Marc Allégret. S'il commence à parler du jeune homme à l'aide de l'initiale M., ce qui crée de la confusion en raison de la proximité avec des anecdotes concernant Michel, au fil de son évolution et du développement de leur relation, Gide va nommer Marc de plus en plus souvent.

C'est avec ce jeune homme que Gide développe la relation la plus pérenne. En effet, s'ils n'entretiennent pas une relation exclusive et si Gide se permet des aventures avec d'autres jeunes hommes, Marc est un des jalons du *Journal* et de la vie de l'auteur. Au premier abord, il n'est cependant pas décrit très différemment des autres garçons. Ce passage intervient entre deux évocations de Marc :

La jeunesse m'attire, et plus encore que la beauté. Une certaine fraîcheur, une innocence, dont on voudrait se ressaisir...²⁰⁶

La jeunesse attire Gide, que ce soit avec Marc ou avec les autres. Aussi, il se montre comme dépendant du jeune homme : il reporte un voyage pour ses examens ou se remet à fumer avec lui. On retrouve également dans ce dernier exemple la figure du mauvais garçon qui pousse l'adulte à s'encanailler. Pourtant, cette relation est essentiellement différente des autres et c'est seulement par le biais de certaines anecdotes que le lecteur peut le remarquer. Alors que Gide développe habituellement toujours la même dialectique entre lui et son élève, à savoir sa domination intellectuelle et sa soumission affective qu'on pourrait estimer seulement apparente, on assiste plutôt ici au développement d'une relation équilibrée. Au départ, Gide se place en pédagogue et réitère le schéma habituel mais au fil du développement de sa relation avec Marc, il va s'en détacher. Si bien que l'auteur du *Journal* finit par y raconter des anecdotes de moments qu'il partage avec Marc sans aucun autre but que de les dire.

Nous essayons au phono de Marc, quelques-uns des disques qui m'ont été donnés par l'U.R.S.S. [...] Marc nous assombrit un peu plus par le récit de l'exclusion (du syndicat) de cet ouvrier charpentier [...] ²⁰⁷

Marc est rentré de Saint-Jean-de-Luz dans la nuit. Long récit de l'incendie d'Irun. ²⁰⁸

²⁰⁶ *Ibid.*, p.842.

²⁰⁷ *Ibid.*, pp.1252-1253.

²⁰⁸ *Ibid.*, p.1257.

En somme Gide, à la fin du *Journal*, évoque Marc et raconte ce qu'il partage avec lui comme il le fait pour ceux qu'il voit comme ses égaux et avec qui il ne partage pas de relation pédérastique. Il atteint ainsi lui-même le comportement qu'il appréciait tant chez Maurice Lime : traiter l'autre en camarade. Au sein du *Journal*, ce n'est qu'avec Marc que la relation pédérastique sera aussi équilibrée. D'une part, le lecteur trouve dans ce couple la joie et le sentiment amoureux que procure à Gide un compagnon emplit de jeunesse. D'autre part, il y voit deux hommes vivant des moments ensemble sans qu'une relation toxique soit nécessairement au centre de leurs échanges.

III. Gide théoricien et métacritique dans son *Journal*

Pour terminer, il faut évoquer les discours théoriques et critiques que Gide développe dans son *Journal*. Ceux qui nous intéressent touchent à la pédérastie. Au sein de ces derniers, se retrouvent justifications, arguments, critiques et explications qui pourront étayer le regard que nous portons sur l'œuvre de Gide ou encore sur ses comportements. En dernier lieu, nous soulignerons la présence de certains thèmes déjà vus plus tôt au cours de ce travail.

D'abord, dès le départ, Gide annonce au lecteur ses intentions et met ainsi rapidement au point un pacte de lecture.

La crainte de ne pas être sincère me tourmente depuis plusieurs mois et m'empêche d'écrire. Être parfaitement sincère...²⁰⁹

On reconnaît là une inquiétude qui a déjà été évoquée dans ce travail : la peur de ne pas être complètement honnête dans ses textes. Ainsi, Gide semble annoncer au lecteur que le contenu du journal qu'il a dans les mains sera exempt de mensonges et de mauvaise foi. Cette promesse de franchise mène aux descriptions que nous avons développées ci-dessus mais aussi à des réflexions à froid sur sa propre œuvre. C'est à propos d'*Amyntas* que survient le premier commentaire. Gide écrit mystérieusement : « À qui pouvait parler la valeur secrète du livre ? à quelques rares ; les autres furent déçus²¹⁰. » L'auteur parle-t-il de la découverte de son eldorado ou plutôt du développement des tensions homosexuelles dont le livre est empli, on ne le sait. Deux cent pages plus loin, le sujet est plus clairement abordé : lors de sa rencontre avec Paul Bourget, lecteur de son œuvre, arrive sur la table le sujet de la pédérastie.

²⁰⁹ *Ibid.*, p.28.

²¹⁰ *Ibid.*, p.324.

- Maintenant que nous voici seuls, apprenez-moi, Monsieur Gide, si votre *Immoraliste* est ou n'est pas un pédéraste.

Et comme je reste un peu interloqué, il insiste :

- Je veux dire : un pédéraste pratiquant !

- C'est sans doute plutôt un homosexuel qui s'ignore, répondis-je, comme si je n'en savais guère trop rien moi-même ; et j'ajoutai : je crois qu'ils sont nombreux.²¹¹

L'épouse de Paul Bourget interrompra la conversation avant que ce dernier ait pu développer complètement sa théorie sur la perversion et ses différentes formes, soulageant ainsi Gide. En effet, on sent l'auteur peu à l'aise et fuyant. Si Bourget a repéré un point saillant de *L'Immoraliste*, il a cependant mal compris l'œuvre en attribuant à son auteur les mêmes idées que les siennes, à savoir que l'homosexualité constitue une perversion. Gide esquive ici la situation délicate en ne statuant pas de manière définitive sur Michel mais en faisant mine de seulement donner une piste d'interprétation hypothétique. Le lecteur du *Journal* est mis dans la confiance et rencontre pour la première fois un élément qui reviendra plus tard à maintes reprises : nombreux sont les homosexuels qui s'ignorent. Le dernier livre que Gide évoque à propos de la pédérastie est *Corydon* et c'est le plus important. À la page 740, l'auteur est décidé, il faut publier l'essai malgré l'indignation qu'il provoque et malgré les conseils de ceux qui l'enjoignent à renoncer à la manière de Jacques Maritain. Il explique à la page 993 avoir même été poussé vers l'écriture par cette contrariété. Au centre de ceci, un feuillet titré *Corydon* qu'il faudrait presque reprendre entièrement ici tant il est important.

Si seulement, au lieu de s'indigner, on cherchait à savoir de quoi l'on parle. Avant de discuter, l'on devrait toujours définir. La plupart des querelles développent un malentendu.

J'appelle *pédéraste* celui qui, comme le mot l'indique, s'éprend des jeunes garçons. J'appelle *sodomite* [...] celui dont le désir s'adresse aux hommes faits.

J'appelle *inverti* celui qui, dans la comédie de l'amour, assume le rôle d'une femme et désire être possédé.

Ces trois sortes d'*homosexuels* ne sont point toujours nettement tranchées ; il y a des glissements possibles de l'une à l'autre ; mais, le plus souvent, la différence entre eux est telle qu'ils éprouvent un profond dégoût les uns pour les autres [...]²¹²

²¹¹ *Ibid.*, p.521.

²¹² *Ibid.*, p.671.

Ici se déploie une véritable typologie de l'homosexualité. Jusque-là, nous avons dû produire des hypothèses pour comprendre au mieux ce que Gide entendait par les termes qu'il utilisait. Ici, la terminologie est clarifiée. Il y a trois types d'homosexuels : les pédérastes, les sodomites et les invertis. Pour les deux premiers, ce qui compte dans la définition de Gide c'est l'âge de l'individu dont s'éprend l'homosexuel. L'auteur ne fait aucunement mention du type de relation développée. Pourtant, pour évoquer la pédérastie, il utilise le verbe *s'éprendre* tandis que les sodomites sont guidés par leur plaisir. Dès lors, implicitement, Gide semble construire une échelle hiérarchique entre les deux types d'homosexualité : la première serait plus pure et emplit d'amour alors que la seconde se rapprocherait plutôt de la sexualité et s'éloignerait ainsi de la chasteté. Le troisième type, les invertis, sont, comme toujours, à peine évoqués. Ce sont, selon Gide les efféminés, ceux qui jouent à la femme. Ceux-là sont tout en bas de l'échelle hiérarchique des homosexuels, l'auteur l'affirme encore dans l'extrait suivant en les taxant de déformation morale ou intellectuelle.

Les pédérastes, dont je suis [...] sont beaucoup plus rares, les sodomites beaucoup plus nombreux, que je ne pouvais croire d'abord. J'en parle d'après les confidences que j'ai reçues [...] Quant aux invertis, que j'ai fort peu fréquentés, il m'a toujours paru qu'eux seuls méritaient ce reproche de déformation morale ou intellectuelle [...].

J'ajoute ceci [...] c'est que nombre d'hétérosexuels, soit par timidité, soit par demi-impuissance, se comportent en face de l'autre sexe comme des femmes et, dans une conjugaison en apparence « normale », jouent le rôle de véritables invertis. L'on serait tenté de les appeler des *Lesbiens*. Oserais-je dire que je les crois très nombreux ?²¹³

Le second paragraphe a recours au terme « lesbiens » qui est très peu usité par l'auteur. Alors que le lecteur actuel est habitué à entendre ce terme comme « homosexualité féminine », Gide en fait une catégorie d'individus hétérosexuels invertis en présence de femmes. Gide décrit péjorativement ces comportements en les expliquant par la timidité et l'impuissance. Au vu du fait qu'à l'époque, « amour lesbien » peut également renvoyer à l'homosexualité féminine, il semble que Gide détourne ce terme pour désigner les hommes dominés par leur femme. Au contraire, il prend position favorablement à propos de la pédérastie et exprime la conclusion à laquelle arrive le héros de *Corydon* :

Que de telles amours puissent naître, de telles associations se former, il ne me suffit point de dire que cela est naturel ; je maintiens que cela est bon ; chacun des deux y trouve exaltation, protection, défi ; et je doute

²¹³ *Ibid.*, pp.671-672.

si c'est pour le plus jeune ou pour l'aîné qu'elles sont le plus profitables.²¹⁴

L'aspect naturel et bénéfique de la pédérastie n'est pas à remettre en question selon Gide. Il voit dans ce type de relation la possibilité, aussi bien pour l'éraсте que pour l'éromène, de se développer dans un espace sécurisé. Pour terminer, l'auteur du *Journal* note l'objectif qu'il poursuit avec *Corydon* :

Je ne veux pas apitoyer, avec ce livre, je veux GÊNER.²¹⁵

En prenant le risque de publier cet ouvrage, Gide a plusieurs objectifs : en convaincre certains, faire prendre conscience à d'autres qu'ils étaient peut-être homosexuels sans le savoir, déculpabiliser les homosexuels, mais il s'agit surtout de défendre une cause a priori indéfendable qui lui tient à cœur. Il souhaite utiliser son statut d'écrivain reconnu pour donner la parole à ceux qui ne l'ont habituellement pas. Il se fait ainsi porte-voix d'une minorité dont le discours est habituellement ignoré par la majorité. Il espère qu'en relayant ces paroles, elles seront enfin entendues et qu'elles dérangeront assez pour que les choses changent.

²¹⁴ *Ibid.*, p.672.

²¹⁵ *Ibid.*, p.673.

Conclusions

Pour conclure et tirer des enseignements de ce qui précède, sans doute faut-il adopter une vision plus globale de l'œuvre gidienne. Il y a deux grandes manières d'exploiter les résultats des analyses que nous avons produites ici : la perspective chronologique et celle du genre littéraire. La première est la plus évidente : au fil du temps, la manière que Gide a eu de s'exprimer au sujet de l'homosexualité a évolué. La seconde, quant à elle, émerge lorsque l'on met en parallèle le genre du texte et son contenu. En somme, selon le genre littéraire dans lequel il s'inscrit, l'auteur ne tient pas les mêmes propos sur l'homosexualité.

I. Perspective chronologique

En 1897, Gide traite de l'homosexualité en mettant en scène une interrogation sur la norme dans *Les Nourritures Terrestres*. Cette dernière débouche sur une philosophie qui se veut émancipatrice et qui s'adresse surtout aux jeunes. La réflexion développée dans le livre est accompagnée par une prise de parole peu explicite sur l'homosexualité. Elle l'est d'ailleurs encore moins à propos de la pédérastie. Pourtant, le lecteur, déjà, est confronté à des descriptions sensuelles d'enfants et à la possibilité d'une non-exclusivité sexuelle. En plus de son manque de clarté, l'auteur se distancie fortement de son œuvre grâce à son caractère fictionnel, exotique et lyrique.

Les deux premiers éléments de cette triade se retrouvent en 1902 dans *L'Immoraliste*. Par ailleurs, la bisexualité est évoquée mais une préférence pour les garçons s'esquisse, en témoignent l'aventure de Michel avec Mériem ainsi que la fin du livre. En outre, l'attirance pour les jeunes hommes s'étend maintenant au-delà du Maghreb et va de l'Italie à la France. Ces jeunes ont un lien fort avec la nature et sont souvent rapprochés de figures animales qui ont quelque chose à apprendre à l'adulte. En effet, Michel domine socialement, financièrement et intellectuellement les enfants qu'il désire mais la relation qu'il entretient avec eux est présentée comme équilibrée. Ce sont même souvent les jeunes qui, par leur espièglerie, cherchent à dominer l'adulte qui, en retour, accepte ce jeu. Au-delà de l'esprit des jeunes garçons, il y a leur apparence physique. Michel en revient constamment à la fuite du temps qui fait disparaître les traits enfantins des jeunes qui l'attirent. Si ceux-ci sont chétifs ou sont devenus laids en grandissant, l'homme n'hésite pas à les abandonner. Enfin, c'est dans *L'Immoraliste*, au moment où Michel embrasse le cocher italien, que Gide décrit explicitement un contact physique pédérastique pour la première fois. Le développement de son attirance pédérastique dont la cible change sans cesse entraîne un délaissement des femmes par Michel, que ce soit

Madeleine ou ses maîtresses. La fin du livre constitue un aveu en demi-teinte : le personnage semble à deux doigts d'admettre, autant aux autres qu'à lui-même, que ce sont les jeunes garçons qu'il aime. Malgré tout, le titre et la forme du livre qui constituent un appel à l'aide entérinent le caractère honteux des comportements qu'adopte Michel. Ainsi s'ajoute la honte à la fiction et à l'exotisme.

L'attrance d'un bourgeois pour un enfant des rues de *L'Immoraliste* ouvre *Les Caves du Vatican* en 1914. Le lecteur trouve toujours ce côté animal chez l'enfant, Beppo, assimilé à un chat. L'homosexualité s'étend cependant de plus en plus car elle est potentielle chez tous les personnages masculins du livre. L'attrance d'un homme pour un autre reste cependant taboue ; elle ne peut être formulée oralement et c'est pas le regard qu'elle se traduit majoritairement. Ce dernier permet de traduire une attrance partagée : l'homosexualité doit, pour s'accomplir, être une relation acceptée et voulue par les deux membres du couple. Au mieux, le rapport homosexuel se développe entre deux individus mâles dont l'un est l'aîné de l'autre et dans lequel l'âge a une importance primordiale.

Au travers des fictions précédentes, c'est une prise de parole en faveur de l'homosexualité qui s'esquisse. Elle va s'incarner concrètement en 1924 dans l'essai *Corydon* qui voit Gide prendre position en faveur d'un type bien précis d'homosexualité masculine : la pédérastie. Cette relation entre un aîné et garçon plus jeune s'apparente à celle que pouvaient avoir l'éraсте et l'éromène dans le monde grec dans l'Antiquité. D'ailleurs, c'est en partie par l'art grec que l'auteur tente de justifier son propos, qui passe d'abord pour une défense de l'homosexualité en général. Ce n'est cependant pas l'objectif de Gide, qui laisse de côté certains homosexuels, les plus efféminés et les moins virils, ainsi que les femmes, afin de développer une apologie de la pédérastie. Son *Corydon* reste cependant un essai dans lequel le narrateur est opposé aux mœurs homosexuelles de son interlocuteur. Malgré tout, il est clair que *Corydon* constitue le premier pas du *coming-out* gidien. En effet, comme nous l'avons souligné plus haut, l'essai de 1924 s'inscrit dans un triptyque qui marquera un tournant dans l'œuvre d'André Gide. Allant du général au particulier, l'auteur défend l'idéal pédérastique. Si, dans les *Faux-Monnayeurs*, les termes homosexualité, pédérastie ou uranisme n'apparaissent pas, il n'en demeure pas moins que l'évolution de l'amour entre Édouard et Olivier incarne clairement une relation entre éraсте et éromène. C'est cependant la mère d'Olivier qui fait comprendre au lecteur la nature de leur relation en l'acceptant. En 1926, *Si le grain ne meurt* met en scène ce même type de relation mais exprime pour la première fois un amour homosexuel féminin concret. Ce dernier est comme toujours considéré comme naturel et ne devant pas subir de réprobation mais est pour la première fois incarné par des personnages montrant en quelque sorte l'exemple au jeune

André. Dans ce texte, deux types d'attirances sont évoquées, celle pour les jeunes garçons, de nature sexuelle, et celle qu'André ressent pour sa future femme, plutôt spirituelle. Il n'est donc plus question de bisexualité mais bien de l'acceptation de l'attirance homosexuelle comme exclusive sur le plan sexuel. Le livre témoignage *Geneviève* datant de 1936 sera l'occasion de développer la question de l'homosexualité féminine, que Gide avait eu tendance à ignorer jusque-là pour se concentrer exclusivement sur l'homosexualité masculine. Sara attire Geneviève par ses origines, son physique, son non-respect des normes morales comme les jeunes garçons attirent les hommes adultes dans d'autres textes de Gide. Par ailleurs, c'est par l'art et la poésie que Sara séduit et se rapproche ainsi des bergers chanteurs de *L'Immoraliste*. Cependant, une différence majeure émerge : les deux jeunes femmes sont du même âge et ne construisent donc pas une relation semblable à celle de l'éraïste et de l'éromène. Le caractère inachevé de cette confession ainsi que les flous qu'elle maintient rendent le récit aporétique. Il est ainsi flagrant qu'une œuvre de fiction ne suffit pas pour développer la typologie de l'homosexualité féminine selon Gide.

Pour terminer, le *Journal* publié en 1939 a des allures de conclusion. On y retrouve tous les thèmes évoqués plus tôt : les descriptions sensuelles, les jeux salissants, les différentes dominations, la fuite du temps et de la jeunesse, etc. Cette profusion et l'honnêteté dont fait preuve l'auteur permettent de dresser une typologie des relations pédérastiques selon Gide mais aussi d'éclaircir les lectures précédentes et en particulier *Corydon* grâce à une explication claire des différents types d'homosexualité. Il peut sembler paradoxal que ce soit l'œuvre la plus tardive qui explique les précédentes mais c'est en fait tout à fait logique. Nourri des textes qui le précèdent, le *Journal* incarne la maturité de la réflexion de Gide sur l'homosexualité. L'homme a, par ailleurs, déjà pris le risque de s'exposer et c'est donc dans cet ouvrage qu'il se montre le plus explicite sur ce thème tabou. Le *Journal* est également l'occasion de montrer concrètement qu'une relation pédérastique parallèle à celle d'Édouard et Olivier est possible. En effet, bien que Marc ne marque pas la fin des aventures pédérastiques sans lendemain d'André, les deux hommes tissent une relation saine bien différente de celles que Gide a décrites jusque-là.

II. À propos du genre littéraire

Il est possible de classer les œuvres que nous avons abordées au cours de ce travail en trois catégories : le genre fictionnel (*Les Nourritures Terrestres*, *L'Immoraliste*, *Les Caves du Vatican*, *Les Faux-Monnayeurs* et *Geneviève*), le genre autobiographique (*Si le grain ne meurt*

et le *Journal*) et l'essai (*Corydon*). Nous avons montré ci-dessus que la représentation de l'homosexualité chez Gide varie selon son année de publication mais le genre littéraire a lui aussi un impact sur notre problématique.

D'abord, au sein des fictions, qui sont majoritaires dans notre corpus, Gide dépeint inlassablement des personnages homosexuels mais presque toujours avec flottement, en évitant d'évoquer leur attirance sexuelle explicitement. En effet, la signification des mots qu'il emploie n'est pas précise. Ils peuvent ainsi être compris de différentes manières par le lecteur, ce qui peut conduire à des interprétations diverses et parfois contradictoires. À cette inclination pour la polysémie s'ajoutent des euphémismes et d'autres figures stylistiques qui permettent au lecteur de créer de la distance avec ce qui est présenté et de lui laisser un choix : se poser la question ou passer outre. Gide interroge ainsi implicitement la norme sexuelle. Contraints à la honte s'ils ne s'acceptent pas pleinement, les homosexuels et surtout les pédérastes constituent les couples qui réussissent à toucher le bonheur dans les fictions gidienne. Cependant, à cette interrogation s'ajoute un grand nombre de problématiques : émancipation, individualisme, question de l'acte gratuit... Gide présente donc dans ses fictions la pédérastie mais en s'engageant en sa faveur seulement implicitement.

Au contraire, dans *Corydon*, son essai, on trouve un engagement concret. L'auteur continue cependant de manier les mots afin de cultiver l'ambiguïté. Le lecteur confus ne se rend compte qu'en refermant le livre que, plus qu'une apologie de l'homosexualité, c'est une défense de la pédérastie qu'il vient de lire.

Finalement, c'est le genre autobiographique qui permet à Gide de faire preuve de la plus grande honnêteté. La clarté dans l'utilisation des termes qu'il utilise n'est toujours pas de mise mais c'est à travers ces textes que le lecteur comprend l'importance de la question homosexuelle pour Gide, qui se présente comme concerné par celle-ci. *Si le grain ne meurt* et le *Journal*, au-delà d'être une prise de position impliquant l'auteur lui-même, sont l'occasion de développer des typologies plus théoriques et de revenir sur les fictions ou les essais qui ont précédé.

III. Gide est-il encore lisible aujourd'hui ?

Il est désormais temps de répondre à notre préoccupation initiale : peut-on encore lire Gide ? Tout au long de notre travail, nous avons exploré ce que nous considérons maintenant comme le fil conducteur le plus important de l'œuvre de Gide : la question de l'homosexualité. En distinguant l'attirance amoureuse de l'attirance sexuelle, qui ne concordent pas toujours, Gide a posé les premiers jalons du développement des questions de genre et d'identité

amoureuse dans la littérature française. Cependant, c'est l'attrance pour les jeunes hommes qu'il a défendue. En prenant position en faveur de l'homosexualité en tant qu'homosexuel, il a fait preuve d'un engagement exemplaire dans la défense des minorités. Pourtant, il est impossible de se défaire du *male gaze* dont sont emplies ses pages et qui pousse le lecteur à voir par les yeux d'un convaincu. S'il est clair qu'au XX^e siècle, l'auteur qui nous intéresse était en avance sur son temps à propos de ces questions de genre, il est également évident qu'il est dérangeant de le lire aujourd'hui. Plus encore, lorsqu'on adopte l'angle d'approche choisi pour mener à bien ce travail, les textes vont jusqu'à susciter le dégoût. Les partis-pris sous-jacents, les techniques rhétoriques de persuasion, les flous mènent au sentiment d'être manipulé, d'être amené contre son gré et étape par étape à approuver la pédérastie. La question centrale que pose l'œuvre de Gide est ainsi celle de la limite : celle entre adolescent et enfant, celle entre pédérastie et pédophilie. Gide semble ne pas faire de différence. Nous, lecteurs actuels, en faisons une de taille. Gide laisse planer le doute sur deux données capitales : l'âge et la sexualité. Le premier élément n'est pas souvent précisé et on peut légitimement se demander ce que recouvre précisément le mot « enfant » chez Gide. Ce qui est certain, c'est qu'il décrit dans son œuvre des attrances pour des garçons prépubères. Par ailleurs, la question de la sexualité est elle aussi délicate. Dans *Corydon*, le médecin prône la chasteté, *Si le grain ne meurt*, entre autres, met en évidence un rejet de la sodomie et nombreuses sont les œuvres qui évoquent le partage de couche entre adulte et jeune garçon. Il y a donc potentiellement une réalisation sexuelle malgré le fait que la chasteté constitue l'idéal de la relation pédérastique chez Gide. Dès lors, si réalisation il y a et qu'elle est partagée par un enfant prépubère et un adulte, les écrits auxquels le lecteur fait face sont des écrits pédophiles.

Nous nous opposerons cependant à la simple catégorisation de Gide comme un *dead white european male* pédophile illisible. La lecture de son œuvre peut être émancipatrice pour tout lecteur, qu'il fasse partie d'une minorité ou non. Gide, à l'instar de Montaigne, met fortement en avant la nature changeante de son esprit et envisager son œuvre dans sa globalité permet d'observer l'évolution de ses représentations, notamment celle de la femme. Le *Journal*, en particulier, offre un aperçu du parcours intellectuel et de la vie d'un homme s'exprimant avec honnêteté.

Malgré tout ceci, compte tenu du discours persuasif, sournois et volontairement ambigu que Gide développe, il nous est impossible de répondre uniquement par l'affirmative à la question de sa lisibilité. Aujourd'hui, il est essentiel de faire la lumière sur ce pan de son œuvre et de conscientiser le lecteur du fait qu'il n'y est pas uniquement question d'homosexualité mais

bien de pédérastie voire de pédophilie. Un appareil critique et la présence de *trigger-warnings* ne peuvent qu'être bénéfiques selon nous. Ces derniers ne devraient pas forcément référer à la vie de Gide comme c'est souvent le cas mais bien annoncer qu'afin de rendre clairs certains flous de l'œuvre, il faut adopter l'angle de lecture adopté durant ce travail.

Bibliographie

I. Sources primaires

- GIDE A., *Corydon*, Paris, Gallimard, Folio (1991), 1924.
- GIDE A., *L'École des femmes suivi de Robert et de Geneviève*, Paris, Gallimard, Le livre de poche (1963), 1936.
- GIDE A., *L'Immoraliste*, Paris, Gallimard, Folio (1972), 1902.
- GIDE A., *Les Caves du Vatican*, Paris, Gallimard, Folio (1972), 1914.
- GIDE A., *Les Faux-monnayeurs*, Paris, Gallimard, Folio (1972), 1925.
- GIDE A., *Les Nourritures terrestres*, Paris, Gallimard, Folio (1972), 1897.
- GIDE A., *Si le grain ne meurt*, Paris, Gallimard, Folio (1955), 1926.
- GIDE A., *Journal (1889-1939)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1939.

II. Sources secondaires

- ABDALLAH EL SOKATI C., *André Gide au miroir de la critique : « Corydon » entre œuvre et manifeste*. Littératures. Université Paris-Est, 2011.
- AMBRE P., « André Gide au cœur de la question pédophile » dans *Année Zéro*, n° 1, Paris, Bouquins, janvier 2022, pp.191-216.
- AMBROISE-RENDU A-C., *Histoire de la pédophilie XIX^e – XXI^e siècle*, Paris, Fayard, 2014.
- BERKOWITZ E., « Aux États-Unis, ce sont les universités et les écoles qui exercent le plus la censure », dans *Le Point Références. Livres interdits. Une histoire de la censure*, Hors-série, septembre-octobre-novembre 2021, pp.94-95.
- CANOVAS F., « D'est en ouest : itinéraire de la critique gidienne aux États-Unis », dans SAGAERT M. et SCHNYDER P. (dir.), *Actualités d'André Gide : actes du colloque international organisé au Palais Neptune de Toulon et à la Villa Noailles à Hyères les 10, 11 et 12 mars 2011*, Paris, Honoré Champion, 2012, pp.197-214.
- COUROUVE C., *Vocabulaire de l'homosexualité masculine*, Paris, Payot, coll. « Langages et société », 1985.
- DREYFUS A., « Si le gay ne meurt » dans *Année Zéro*, n° 1, Paris, Bouquins, janvier 2022, pp.89-113.
- ÉRIBON D., *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2012.
- ERIBON D., *Théories de la littérature. Système du genre et verdicts sexuels*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015.

- FOUCAULT M., *Histoire de la sexualité, tome 2 : L'Usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984.
- GIDE A., *Journal 1939-1942*, Paris, Gallimard, 1946.
- GIDE A., *Le Traité du Narcisse*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » (2009), 1912.
- GOULET A., *Les Caves du Vatican d'André Gide. Étude méthodologique*, Paris, Larousse, 1972.
- GUERINI E., *L'aveu homosexuel dans les œuvres autobiographiques d'André Gide et de Julien Green*, Paris, L'Harmattan, 2018.
- JAKUBOWSKA J. et SOLOVÁ R. (dir.), *André Gide à (re)découvrir ?*, Paris, Classiques Garnier, Bibl. gidienne 12, 2020.
- LEGRAND J., « Réflexion sur les genres : du littéraire au culturel dans le *Ramier* », dans SAGAERT M. et SCHNYDER P. (dir.), *Actualités d'André Gide*, Paris, Honoré Champion, 2014.
- LOUVRIER P., « Thérapie », dans *Année Zéro*, n° 1, Paris, Bouquins, janvier 2022, pp.184-190.
- MASSON P. et CLAUDE J. (dir.), *André Gide et l'écriture de soi*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002.
- MAURICE C., *Deux grands maîtres de jeunesse : Maurice Barrès et André Gide*, Mémoire en Philologie romane, Université de Liège, 1962.
- MERLIN-KAJMAN H., *La littérature à l'heure de #metoo*, Paris, Ithaque, 2020.
- MÉRON E., *André Gide, aujourd'hui plus que jamais « Et nunc manet in vobis »*, Paris, Classiques Garnier, Bibl. gidienne 8, 2018.
- MOIX Y. (dir.), *Année Zéro*, n° 1, Paris, Bouquins, janvier 2022.
- MOIX Y., « Gide ? Entretien avec Maria de França », dans *Année Zéro*, n° 1, Paris, Bouquins, janvier 2022, pp.21-73.
- MURAT L., *Qui annule quoi ?*, Paris, Seuil, 2022.
- NEMER M., *Corydon Citoyen, essai sur André Gide et l'homosexualité*, Paris, Gallimard, 2006.
- SAPIRO G., *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur ?*, Paris, Seuil, 2020.
- SOFIO S., « Genre (gender) », dans GLINOER A. et SAINT-AMAND D. (dir.), *Le lexique socius* [En ligne], URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/65-genre-gender>.

- STEEL D., « Gide à Cambridge, 1918 », dans *BAAG*, n° 125, janvier 2000, pp.11-74.
- STEEL D., *Le Thème de l'enfance dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Université de Paris, 1974.
- VEZZOSO A., « Table ronde : Gide en 2011 », dans SAGAERT M. et SCHNYDER P. (dir.), *Actualités d'André Gide*, Paris, Honoré Champion, 2014, pp.167-185.
- WITTMAN J-M., « De l'individualisme au féminisme. La question de la minorité dans la trilogie de L'École des femmes », dans *Gide ou l'identité en question*, Paris, Classiques Garnier, Bibl. gidienne 4, 2017, pp.185-196.
- WITTMANN J-M., « La sottie ou l'inversion généralisée : le motif homosexuel dans l'univers carnavalesque des Caves du Vatican », dans *BAAG*, n° 183/184, Université Montpellier 3, Bulletin des Amis d'André Gide, 2014, pp.101-114.

Sitographie

- « Gland », sur *Trésor de la Langue Française informatisé* [En ligne], consulté en mai 2023, URL : <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2690607000;>.
- « Lascif », sur *Trésor de la Langue Française informatisé* [En ligne], consulté en mai 2023, URL : [http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=701923965 ;](http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=701923965;).
- GESBERT O., *Woke, Cancel Culture, Gender studies... Assiste-t-on à une américanisation des idées ?* [Émission de radio], France Culture, diffusée le 04/10/2021, URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-idees/brice-couturier>.

Annexe I

Pour objectiver au maximum notre analyse, nous avons recensé les occurrences des termes en lien avec l'homosexualité dans *Corydon* en notant la page où l'on trouve chaque terme ainsi que son énonciateur. Ci-dessous se trouve le tableau récapitulatif de nos résultats²¹⁶.

n° de page	Énonciateur	Terme évoqué
5	Gide (préface)	PEDERASTIE
5	Gide (nbp)	HOMOSEXUALITE
5	Gide (nbp)	SODOMIE
5	Gide (nbp)	INVERSION
8	Narrateur	URANISME
9	Narrateur	INVERTI
10	Narrateur	PEDERASTE
10	Corydon	HOMOSEXUALITE
11	Corydon	PEDERASTIE
11	Corydon	PEDERASTE
11	Narrateur	PEDERASTIE
11	Narrateur	PEDERASTE
13	Corydon	PEDERASTIE
15	Narrateur	HOMOSEXUEL
18	Corydon	PEDERASTIE
25	Corydon	URANISTE
25	Corydon	HOMOSEXUALITE
25	Corydon	INVERTI
25	Corydon	INVERSION
25	Narrateur	PEDERASTE
26	Corydon	HOMOSEXUALITE
27	Corydon	URANISME
27	Corydon	URANISTE
27	Corydon	PEDERASTIE
28	Narrateur	HOMOSEXUEL
35	Narrateur	PEDERASTIE
35	Gide (nbp)	PEDERASTIE

²¹⁶ D'abord, la numérotation des pages correspond à celle d'une version numérique de *Corydon* (URL : https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/gide_corydon.pdf). Ensuite, pour information, la mention « nbp » signifie « note de bas de page ».

36	Corydon	HOMOSEXUEL
36	Narrateur	URANISTE
36	Narrateur	INVERTI
37	Corydon	HOMOSEXUALITE
38	Corydon	URANISME
38	Corydon	PEDERASTIE
38	Corydon	HOMOSEXUALITE
44	Corydon	URANISME
44	Narrateur	URANISTE
71	Corydon	HOMOSEXUEL
72	Corydon	HOMOSEXUEL
72	Narrateur	HOMOSEXUALITE
73	Gide (nbp)	HOMOSEXUEL
75	Corydon	HOMOSEXUALITE
75	Corydon	HOMOSEXUEL
79	Narrateur	HOMOSEXUEL
83	Corydon	HOMOSEXUEL
91	Narrateur	URANISTE
94	Narrateur	URANISTE
95	Corydon	URANISTE
97	Narrateur	PEDERASTIE
98	Corydon	URANISME
98	Corydon	URANISME
99	Corydon	PEDERASTIE
99	Corydon	SODOMIE
99	Narrateur	PEDERASTIE
101	Corydon	URANISTE
101	Corydon	HOMOSEXUALITE
102	Corydon	URANISME

102	Corydon	PEDERASTIE
103	Narrateur	HOMOSEXUEL
104	Corydon	PEDERASTIE
104	Narrateur	PEDERASTE
104	Narrateur	HOMOSEXUEL
107	Corydon	HOMOSEXUEL
109	Narrateur	HOMOSEXUALITE
111	Narrateur	HOMOSEXUEL
117	Corydon	HOMOSEXUEL
118	Corydon	PEDERASTIE
118	Corydon	HOMOSEXUEL
121	Corydon	PEDERASTIE
122	Corydon	HOMOSEXUALITE
125	Corydon	URANISME
125	Corydon	PEDERASTIE
126	Corydon	URANISME
126	Corydon	PEDERASTIE
127	Corydon	PEDERASTIE
127	Corydon	HOMOSEXUALITE
128	Narrateur	URANISME
128	Corydon	URANISME
129	Corydon	HOMOSEXUEL
129	Corydon	HOMOSEXUEL
129	Corydon	INVERTI
129	Narrateur	PEDERASTE
129	Narrateur	HOMOSEXUALITE
130	Corydon	PEDERASTIE
130	Corydon	PEDERASTE
131	Corydon	URANISME